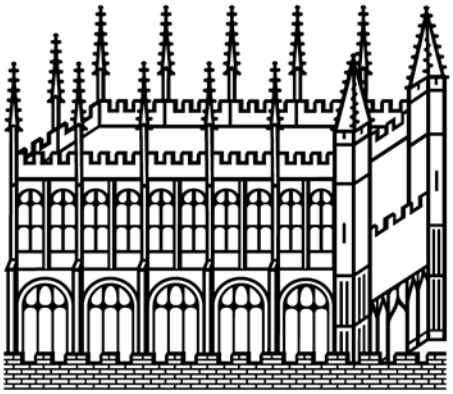


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

VI. 1785/1 (85)

S. 127

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-CINQUIEME.

85

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

LETTRES
DU PRINCE ROYAL
DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES
DU PRINCE ROYAL
DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE LXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le premier janvier.

JEUNE Héros, eſprit ſublime,
Quels vœux pour vous puis-je former ? 1739.
Vous êtes bienfeſant, ſage, humain, magnanime;
Vous avez tous les dons, car vous ſavez aimer.
Puiſſent les ſouverains, qui gouvernent les rênes
De ces puiſſans Etats gémiſſans ſous leurs lois,
Dans le ſentier du vrai vous ſuivre quelquefois;
Et, pour vous imiter, prendre au moins quelques peines !
Ce ſont-là tous mes vœux; ce ſont-là les étrennes
Que je préſente à tous les rois.

1739. Comme j'allais continuer ſur ce ton, Monſeigneur, la lettre de votre Alteſſe royale et l'épître au prince qui a le bonheur d'être votre frère, ſont venues me faire tomber la plume des mains. Ah! Monſeigneur, que vous avez un loiſir ſingulièrement employé, et que le talent extraordinaire, dans tout homme né hors de France, de faire des vers français, et plus rare encore dans une perſonne de votre rang, s'accroît et ſe fortifie de jour en jour! mais que ne faites-vous point? et de la ſcience des rois juſqu'à la muſique et à l'art de la peinture, quelle carrière ne rempliſſez-vous pas? Quel préſent de la nature n'avez-vous pas embelli par vos ſoins?

Mais quoi, Monſeigneur, il eſt donc vrai que votre Alteſſe royale a un frère digne d'elle? C'eſt un bonheur bien rare: mais s'il n'en eſt pas tout-à-fait digne, il faudra qu'il le devienne après la belle épître de ſon frère aîné; voilà le premier prince qui ait reçu une éducation pareille.

Il me ſemble, Monſeigneur, qu'il y a eu un des électeurs, vos ancêtres, qu'on ſurnomma le *Cicéron* de l'Allemagne; n'était-ce pas *Jean II?* Votre Alteſſe royale eſt bien perſuadée de mon reſpect pour ce prince; mais je ſuis perſuadé que *Jean II* n'écrivait point en proſe comme *Frédéric*. Et à l'égard des

vers, je défie toute l'Allemagne, et preſque toute la France, de faire rien de mieux que cette belle épître : 1739.

O vous en qui mon cœur, tendre et plein de retour,
Chérit encor le ſang qui lui donna le jour !

Cet *encor* me paraît une des plus grandes fineſſes de l'art et de la langue ; c'eſt dire, bien énergiquement en deux ſyllabes, qu'on aime ſes parens une ſeconde fois dans ſon frère.

Mais s'il plaît à votre Alteſſe royale, n'écrivez plus *opinion* par un *g*, et daignez rendre à ce mot les quatre ſyllabes dont il eſt compoſé ; voilà les occaſions où il faut que les grands princes et les grands génies cèdent aux pédans.

Toute la grandeur de votre génie ne peut rien ſur les ſyllabes ; et vous n'êtes pas le maître de mettre un *g* où il n'y en a point. Puiſque me voici ſur les ſyllabes, je ſupplierai encore votre Alteſſe royale d'écrire *vice* avec un *c*, et non avec deux *ſſ*. Avec ces petites attentions vous ſerez de l'académie françaiſe quand il vous plaira ; et, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur ; peu de ſes académiciens s'expriment avec autant de force que mon prince ; et la grande raiſon eſt

—— qu'il penſe plus qu'eux. En vérité, il y a
1739. dans votre épître un portrait de la calomnie, qui eſt de *Michel-Ange*, et un de la jeuneſſe, qui eſt de l'*Albane*. Que votre Alteſſe royale redouble bien vivement l'envie que nous avons de lui faire notre cour ! Nous nous arrangeons pour partir au mois d'avril ; et il faudra que je ſois bien malheureux, ſi des frontières de Juliers je ne trouve pas un petit chemin qui me conduira aux pieds de votre Alteſſe royale. Qu'elle me permette de l'inſtruire que probablement nous reſterons une année dans ces quartiers-là, à moins que la guerre ne nous en chaſſe. Madame *du Châtelet* compte retirer tous les biens de ſa maiſon qui ſont engagés ; cela ſera long ; et il faut même eſſuyer à Vienne et à Bruxelles un procès qu'elle pourſuivra elle-même, et pour lequel elle a déjà fait des écritures avec la même netteté et la même force qu'elle a travaillé à cet ouvrage du feu ; quand même ces affaires-là dureraient deux années, n'importe ; il faudrait abandonner Cirey pour deux années ; les devoirs et les affaires ſérieuſes marchent avant tout ; et comment regretterait-on Cirey quand on ſera plus proche de Clèves et d'un pays qui ſera probablement honoré de la préſence de votre Alteſſe royale ! Ainſi peut-être, Monſeigneur, ſupplierons-nous votre Alteſſe

royale de ſuſpendre l'envoi de ce bon vin dont votre généroſité veut me faire boire ; il y a apparence que j'irai boire long-temps du vin du Rhin entre Liége et Juliers. Votre Alteſſe royale eſt trop bonne ; elle a conſulté des médecins pour moi, et elle daigne m'envoyer une recette qui vaut mieux que toutes leurs ordonnances. 1739.

Ma ſanté ſerait rétablie,
Si je me trouvais quelque jour
Près d'un tonneau de vin d'Hongrie,
Et le buvant à votre cour ;
Mais le buvant près d'Emilie.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, avec admiration, avec la tendreſſe que vous me permettez, &c.

1739.

LETTRE LXXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER AMI,

Je m'étais bien flatté que l'Epître ſur l'humanité pourrait mériter votre approbation par les ſentimens qu'elle renferme; mais j'eſpérais en même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poëſie et du ſtyle.

Je prie donc l'habile philoſophe, le grand poëte, de vouloir bien s'abaiſſer encore, et de faire le grammairien rigide par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la Marquiſe; et par ma docilité à ſuivre vos corrections, vous jugerez du plaiſir que je trouve à m'amender.

Que mon épître ſur l'humanité ſoit le précurſeur de l'ouvrage que vous avez médité, je me trouverai aſſez récompenſé de ce que le mien a été comme l'aurore du vôtre. Courez la même carrière, et ne craignez point qu'un amour propre mal entendu m'aveugle ſur mes productions. L'humanité eſt un ſujet

inépuiſable : j'ai bégayé mes penſées, c'eſt à vous de les développer. 1739.

Il paraît qu'on ſe fortifie dans un ſentiment lorſqu'on repaſſe en ſon eſprit toutes les raiſons qui l'appuient. C'eſt ce qui m'a déterminé de traiter le ſujet de l'humanité. C'eſt, ſelon mon avis, l'unique vertu, et elle doit être principalement le propre de ceux que leur condition diſtingue dans le monde ; un ſouverain grand ou petit doit être regardé comme un homme dont l'emploi eſt de remédier, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, aux misères humaines ; il eſt comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ſes ſujets. La voix des malheureux, les gémiſſemens des miſérables, les cris des opprimés doivent parvenir juſqu'à lui. Soit par pitié pour les autres, ſoit par un certain retour ſur ſoi-même, il doit être touché de la triſte ſituation de ceux dont il voit les misères ; et pour peu que ſon cœur ſoit tendre, les malheureux trouveront chez lui toutes ſortes de miſéricordes.

Un prince eſt, par rapport à ſon peuple, ce que le cœur eſt à l'égard de la ſtructure mécanique du corps. Il reçoit le ſang de tous les membres, et il le repouſſe juſqu'aux extrémités. Il reçoit la fidélité et l'obéiſſance de ſes ſujets, et il leur rend l'abondance, la

1739. prospérité, la tranquillité, et tout ce qui peut contribuer à l'accroissement et au bien de la société.

Ce sont-là des maximes qui me semblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes : cela se sent, pour peu qu'on raisonne, et l'on n'a pas besoin de faire un grand cours de morale pour les apprendre. Je crois que la compassion et le désir de soulager une personne qui a besoin de secours, sont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous représentons nos infirmités et nos misères en voyant celles des autres, et nous sommes aussi actifs à les secourir, que nous désirerions qu'on le fût envers nous, si nous étions dans le même cas.

Les tyrans pèchent ordinairement en envisageant les choses sous un autre point de vue ; ils ne considèrent le monde que par rapport à eux-mêmes; et pour être trop au-dessus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y sont insensibles. S'ils oppriment leurs sujets, s'ils sont durs, s'ils sont violens et cruels, c'est qu'ils ne connaissent pas la nature du mal qu'ils font, et pour ne point avoir souffert ce mal, ils le croient trop léger. Ces sortes d'hommes ne sont point dans le cas de *Mutius Scevola* qui, se brûlant la main devant *Porsenna*, ressentait toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre-humain eſt faite pour inſpirer l'humanité ; cette reſſemblance de preſque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce beſoin indiſpenſable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui ſerrent les liens de leurs beſoins, ce penchant naturel qu'on a pour ſes ſemblables, notre conſervation qui nous prêche l'humanité, toute la nature ſemble ſe réunir pour nous inculquer un devoir qui, feſant notre bonheur, répand à chaque jour des douceurs nouvelles ſur notre vie. 1739.

En voilà bien ſuffiſamment, à ce qu'il me paraît, pour la morale. Il me ſemble que je vous vois bâiller deux fois en liſant ce terrible verbiage, et la Marquiſe s'en impatienter. Elle a raiſon, en vérité, car vous ſavez mieux que moi tout ce que je pourrais vous dire ſur ce ſujet ; et, qui plus eſt, vous le pratiquez.

Nous reſſentons ici les effets de la congélation de l'eau. Il fait un froid exceſſif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air, que je ne tremble que quelque partie nitreuſe n'éteigne en moi le principe de la chaleur.

Je vous prie de dire à la Marquiſe que je la prie fort de m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime ſon génie. Elle en doit avoir de reſte, et j'en ai grand beſoin. Si elle a beſoin

1739. de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

Doctiſſimus Jordanus n'a pas vu encore l'Eſſai de la Marquiſe ; je ne ſuis pas prodigue de vos faveurs. Il y a même des gens qui m'accuſent de pouſſer l'avarice juſqu'à l'excès. *Jordan* verra l'Eſſai ſur le feu, puiſque la Marquiſe y conſent, et il vous dira lui-même, s'il lui plaît, ce que cet ouvrage lui aura fait ſentir. Tout ce que je puis vous aſſurer d'avance, c'eſt que tous tant que nous ſommes, nous ne connaiſſons point les préjugés. Les *Deſcartes*, les *Leibnitz*, les *Newton*, les *Emilie* nous paraiſſent autant de grands hommes qui nous inſtruiſent à proportion des ſiècles où ils ont vécu.

La Marquiſe aura cet avantage que ſa beauté et ſon ſexe donnent ſur le nôtre, lorſqu'il s'agit de perſuader.

Son eſprit perſuadera
Que le profond Newton en tout eſt véritable ;
Mais ſon regard nous convaincra
D'une autre vérité plus claire et plus palpable ;
En la voyant, on ſentira
Tout ce que fait ſentir un objet adorable.

Si les Grâces préſidaient à l'académie, elles n'auraient pas manqué de couronner l'ouvrage

de leurs mains. Il paraît bien que meſſieurs de l'académie, trop attachés à l'uſage et à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne ſavent qu'imparfaitement. Je me repréſente un vieil académicien qui, après avoir vieilli ſous le harnois de *Deſcartes*, voit dans la décrépitude de ſa courſe s'élever une nouvelle opinion. Cet homme connaît par habitude les articles de la foi philoſophique, il eſt accoutumé à ſa façon de penſer, il s'en contente, et il voudrait que tout le monde en fît autant. Quoi! voudrait-on redevenir diſciple à l'âge de cinquante, de ſoixante ans, et être expoſé à la honte d'étudier ſoi-même, après avoir ſi long-temps enſeigné aux autres; et d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une faible lumière, ou plutôt s'obſcurcir tout-à-fait. Ce n'eſt pas ainſi qu'on l'entend. Il eſt plus court de décrier un nouveau ſyſtême que de l'approfondir. Il y a même de la fermeté héroïque de s'oppoſer aux nouveautés en tous genres, et à ſoutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'eſprits raiſonne d'une autre manière. Ils diſent dans leur ſimplicité: Telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne ſerait-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valaient? N'ont-ils pas été heureux en ſuivant les ſentimens d'*Ariſtote* et de *Deſcartes*? 1739.

1739. Pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les ſentimens des novateurs ? Ces ſortes d'eſprits s'oppoſeront toujours aux progrès des connaiſſances ; auſſi n'eſt-il pas étonnant qu'elles en faſſent ſi peu.

Dès que je ſerai de retour à Remusberg, j'irai me jeter tête baiſſée dans la phyſique ; c'eſt la Marquiſe à qui j'en ai l'obligation ; je me prépare auſſi à une entrepriſe bien haſardeuſe et bien difficile ; mais vous n'en ſerez inſtruit qu'après l'eſſai que j'aurai fait de mes forces.

Pour mon malheur le roi va ce printemps en Pruſſe, où je l'accompagnerai ; le deſtin veut que nous jouïons aux barres ; et malgré tout ce que je puis m'imaginer, je ne prévois pas encore comme nous pourrons nous voir; ce ſera toujours trop tard pour mes ſouhaits ; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'eſpère, comme de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis,

Mon cher ami,

votre inviolablement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXV. 1739.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 20 de janvier.

ON offrait aux dieux, dans le paganiſme, les prémices des moiſſons et des récoltes ; on conſacrait au dieu de *Jacob* les premiers nés d'entre le peuple d'*Iſraël* ; on voue aux ſaints patrons dans l'Egliſe romaine non-ſeulement les prémices, non-ſeulement les cadets des maiſons, mais des royaumes entiers, témoin l'abdication de S^t^ *Louis* en faveur de la vierge *Marie :* pour moi je n'ai point de prémices de moiſſons, point d'enfans, point de royaume à vouer ; je vous conſacre les prémices de ma poëſie de l'année 1739. Si j'étais païen, je vous invoquerais ſous le nom d'*Apollon ;* ſi j'étais juif, je vous euſſe peut-être confondu avec le roi prophète et ſon fils ; ſi j'étais papiſte, vous euſſiez été mon ſaint et mon confeſſeur. N'étant rien de tout cela, je me contente de vous eſtimer très-philoſophiquement, de vous admirer comme philoſophe, de vous chérir comme poëte, et de vous reſpecter comme ami.

Je ne vous ſouhaite que de la ſanté, car

1739. c'eſt tout ce dont vous avez beſoin. Partagé d'un génie ſupérieur, capable de vous ſuffire à vous-même et de pouvoir être heureux, et, pour ſurcroît, poſſédant *Emilie*, que mes vœux pourraient-ils ajouter à votre félicité?

Souvenez-vous que ſous une zone un peu plus froide que la vôtre, dans un pays voiſin de la barbarie, en un lieu ſolitaire et retiré du monde, habite un ami qui vous conſacre ſes veilles, et qui ne ceſſe de faire des vœux pour votre conſervation.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 28 de janvier.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Alteſſe royale eſt plus *Fédéric* et plus *Marc-Aurèle* que jamais. Les choſes agréables partent de votre plume avec une facilité qui m'étonne toujours. Votre inſtruction paſtorale eſt du plus digne évêque. Vous montrez bien que ceux qui ſont deſtinés à être rois, ſont en effet les oints du ſeigneur. Votre catéchiſme eſt toujours celui de la raiſon et du bonheur. Heureuſes vos ouailles, Monſeigneur!

Monſeigneur! le troupeau de Cirey reçoit vos paroles avec la plus grande édification. 1739.

Votre Alteſſe royale me conſeille, c'eſt-à-dire, m'ordonne de finir l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*. J'obéirai et je tâcherai même de l'éclaircir avec un ménagement qui n'ôtera rien à la vérité, mais qui ne la rendra pas odieuſe. Mon grand but, après tout, n'eſt pas l'hiſtoire politique et militaire, c'eſt celle des arts, du commerce, de la police, en un mot, de l'eſprit humain. Dans tout cela il n'y a point de vérité dangereuſe. Je ne crois donc pas devoir m'interdire une carrière ſi grande et ſi sûre, parce qu'il y a un petit chemin où je peux broncher; ce qui eſt entre les mains de votre Alteſſe royale ne ſera jamais que pour elle. Le vulgaire n'eſt pas fait pour être ſervi comme mon prince.

J'ai réformé l'hiſtoire de *Charles XII*, ſur pluſieurs mémoires qui m'ont été communiqués par un ſerviteur du roi *Staniſlas*; mais ſurtout, ſur ce que votre Alteſſe royale a daigné me faire remettre. Je n'ai pris de ces détails curieux dont vous m'avez honoré, que ce qui doit être ſu de tout le monde, ſans bleſſer perſonne: le dénombrement des peuples, les lois nouvelles, les établiſſemens, les villes fondées, le commerce, la police, les mœurs publiques; mais pour les actions

1739. particulières du czar, de la czarine, du czarovitz, je garde ſur elles un ſilence profond. Je ne nomme perſonne, je ne cite perſonne, non-ſeulement parce que cela n'eſt pas de mon ſujet, mais parce que je ne ferais pas uſage d'un paſſage de l'Evangile que votre Alteſſe royale m'aurait cité, ſi vous ne l'ordonniez expreſſément.

Je réforme la Henriade, et je compte par le premier ordinaire ſoumettre au jugement de votre Alteſſe royale quelques changemens que je viens d'y faire. Je corrige auſſi toutes mes tragédies; j'ai fait un nouvel acte à Brutus, car enfin il faut ſe corriger et être digne de ſon prince et d'*Emilie*.

Je ne fais point imprimer Mérope, parce que je n'en ſuis pas encore content; mais on veut que je faſſe une tragédie nouvelle, une tragédie pleine d'amour et non de galanterie, qui faſſe pleurer des femmes, et qu'on parodie à la comédie italienne. Je la fais, j'y travaille il y a huit jours (*); on ſe moquera de moi : mais en attendant je retouche beaucoup les Elémens de *Newton*; je ne dois rien oublier, et je veux que cet ouvrage ſoit plus plein et plus intelligible.

Je vous ai rendu, Monſeigneur, un compte exact de tous les travaux de votre ſujet de

(*) Zulime.

Cirey; vraiment je ne dois pas omettre la nouvelle perſécution que *Rouſſeau* et l'abbé *Desfontaines* me font. Tandis que je paſſe dans la retraite les jours et les nuits dans un travail aſſidu, on me perſécute à Paris, on me calomnie, on m'outrage de la manière la plus cruelle. Madame la marquiſe *du Châtelet* a cru que *Thiriot*, qui envoie ſouvent ce qu'on fait contre moi à tout le monde, avait envoyé auſſi à votre Alteſſe royale un libelle affreux de l'abbé *Desfontaines;* elle avait d'autant plus ſujet de le croire, qu'elle en avait écrit à *Thiriot*, qu'elle lui avait mandé la vérité, et que *Thiriot* n'avait point répondu; auſſitôt voilà le cœur généreux de madame *du Châtelet*, cœur digne du vôtre, qui s'enflamme; elle écrit à votre Alteſſe royale, elle vous fait entendre des plaintes bienſéantes dans ſa bouche, mais interdites à la mienne. Voici le fait : 1739.

Un homme, le chevalier de *Mouhy*, qui a déjà écrit contre l'abbé *Desfontaines*, fait une petite brochure littéraire contre lui; et, dans cette brochure, il imprime une lettre que j'ai écrite il y a deux ans. Dans cette lettre j'avais cité un fait connu; que l'abbé *Desfontaines*, ſauvé du feu par moi, avait, pour récompenſe, fait ſur le champ un libelle contre ſon bienfaiteur, et que *Thiriot* en était témoin.

1739. Tout cela eſt la plus exacte vérité, vérité bien honteuſe aux lettres. Si *Thiriot*, dans cette occaſion, craint de nouvelles morſures de l'abbé *Desfontaines*, s'il s'effraie plus de ce chien enragé qu'il n'aime ſon ami, c'eſt ce que j'ignore; il y a long-temps que je n'ai reçu de ſes nouvelles. Je lui pardonne de ne ſe point commettre pour moi. Je fais un petit mémoire apologétique pour répondre à l'abbé *Desfontaines*. Madame *du Châtelet* l'a envoyé à votre Alteſſe royale; je l'ai fort corrigé depuis. Je ne dis point d'injures; l'ouvrage n'eſt point contre l'abbé *Desfontaines*, il eſt pour moi; je tâche d'y mêler un peu de littérature, afin de ne point fatiguer le public de choſes perſonnelles. (*)

Mais je ſens que je fatigue fort votre Alteſſe royale par tout ce bavardage. Quel entretien pour un grand prince! Mais les Dieux s'occupent quelquefois des ſottiſes des hommes, et les héros regardent des combats de cailles.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, le plus tendre, le plus inviolable attachement,

Monſeigneur, &c.

(*) Cet ouvrage ſe trouve dans cette édition, Mélanges littéraires, tome II, page 196, ſous le titre de Mémoire ſur la Satire.

LETTRE LXXVII. 1739.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 27 de janvier.

. . . . . .
. . . . . .

Ces quarante et quelques vers ſe réduiſent à vous apprendre qu'une affreuſe crampe d'eſtomac faillit à vous priver, il y a deux jours, d'un ami qui vous eſt bien ſincèrement attaché, et qui vous eſtime on ne ſaurait davantage. Ma jeuneſſe m'a ſauvé : les charlatans diſent que c'eſt leur médecine, et pour moi je crois que c'eſt l'impatience de vous voir avant que de mourir.

J'avais lu le ſoir, avant de me coucher, une très-mauvaiſe ode de *Rouſſeau*, adreſſée *à la poſtérité :* j'en ai pris la colique, et je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peſte. C'eſt aſſurément l'ouvrage le plus miſérable qui me ſoit de la vie tombé entre les mains.

Je me ſens extrêmement flatté de l'approbation que vous donnez à la dernière épître que je vous ai envoyée. Vous me faites grand

1739. plaiſir de me reprendre ſur mes fautes; je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe qui eſt très-mauvaiſe, mais je crains de ne pas parvenir ſitôt à l'exactitude qu'elle exige. J'ai le défaut d'écrire trop vîte, et d'être trop pareſſeux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me ſera poſſible, pour que vous n'ayez pas lieu de compoſer, dans le goût de *Lucien*, un dialogue des *lettres* qui plaident devant le tribunal de *Vaugelas*, et qui accuſent les défraudations que je leur ai faites.

Si, en ſe corrigeant, on peut parvenir à quelque habileté; ſi, par l'application, on peut apprendre à faire mieux; ſi les ſoins des maîtres de l'art ne ſe laſſent point à former des diſciples; je puis eſpérer, avec votre aſſiſtance, de faire un jour des vers moins mauvais que ceux que je compoſe à préſent.

J'ai bien cru que la marquiſe *du Châtelet* était en affaires ſérieuſes ce qu'elle eſt en phyſique, en philoſophie, et dans la ſociété: le propre des ſciences eſt de donner une juſteſſe d'eſprit qui prévient l'abus qu'on pourrait faire de leur uſage. J'aime à entendre qu'une jeune dame a aſſez d'empire ſur ſes paſſions pour quitter tous ſes goûts en faveur de ſes devoirs; mais j'admire encore plus un philoſophe qui ſe réſout d'abandonner la

retraite et la paix en faveur de l'amitié. Ce ſont des exemples que Cirey fournira à la poſtérité, et qui feront infiniment plus d'honneur à la philoſophie que l'abdication de cette femme ſingulière qui deſcendit du trône de Suède pour aller occuper un palais à Rome. 1739.

Les ſciences doivent être conſidérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs : les perſonnes qui les cultivent ont plus de méthode dans ce qu'ils font, et agiſſent plus conſéquemment. L'eſprit philoſophique établit des principes ; ce ſont les ſources du raiſonnement et la cauſe des actions ſenſées. Je ne m'étonne point que vous autres habitans de Cirey faſſiez ce que vous devez faire ; mais je m'étonnerais beaucoup ſi vous ne le feſiez pas, vu la ſublimité de vos génies et la profondeur de vos connaiſſances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, et d'aviſer en même temps ſur la voie la plus courte pour accélérer notre correſpondance. Je me flatte de pouvoir recevoir de vous tous les huit jours des lettres, lorſque vous ſerez ſi voiſin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays, car je connais très-particulièrement le prince d'*Orange*, qui eſt ſouvent à Bréda, et le duc d'*Aremberg*, qui

demeure à Bruxelles. Peut-être pourrai-je auſſi,
1739. par le miniſtère du prince de *Lincheſtein*, abréger à la Marquiſe les longueurs qu'on lui fera ſouffrir à Bruxelles et à Vienne. Les juges de ces pays ne ſe preſſent point dans leurs jugemens. On dit que ſi la cour impériale devait un ſoufflet à quelqu'un, il faudrait ſolliciter trois ans avant que d'en obtenir le payement. J'augure de là que les affaires de la Marquiſe ne ſe termineront pas auſſi vîte qu'elle le pourrait déſirer.

Le vin d'Hongrie vous ſuivra par-tout où vous irez. Il vous eſt beaucoup plus convenable que le vin du Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, parce qu'il eſt fort mal-ſain.

Ne m'oubliez pas, cher *Voltaire*; et, ſi votre ſanté vous le permet, donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles, de vos cenſures et de vos ouvrages. Vous m'avez ſi bien accoutumé à vos productions, que je ne puis preſque plus revenir à celles des autres. Je brûle d'impatience d'avoir la fin du Siècle de *Louis XIV*; cet ouvrage eſt incomparable, mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

Je ſuis avec toute l'eſtime imaginable et l'amitié la plus ſincère,

Mon cher ami,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXVIII. 1739.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 février.

MON CHER AMI,

Vous recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence. Une prévention trop favorable à l'auteur, vous fait excuſer leur faibleſſe et les fautes dont ils fourmillent.

Je ſuis comme le *Prométhée* de la fable ; je dérobe quelquefois de votre feu divin dont j'anime mes faibles productions. Mais la différence qu'il y a entre cette fable et la vérité, c'eſt que l'ame de *Voltaire*, beaucoup plus grande et plus magnanime que celle du roi des dieux, ne me condamne point au ſupplice que ſouffrit l'auteur du céleſte larcin. Ma ſanté languiſſante encore m'empêche d'exécuter les ouvrages que je roulais dans ma tête, et le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne à prendre journellement de l'exercice ; temps que je ſuis obligé de prendre ſur mes heures d'étude.

Ces charlatans veulent m'interdire de m'inſtruire; bientôt ils voudront que je ne penſe

1739. plus. Mais, tout bien compté, j'aime mieux être malade de corps que d'eſprit. Malheureuſement l'eſprit ne ſemble être que l'acceſſoire du corps; il eſt dérangé en même temps que l'organiſation de notre machine, et la matière ne ſaurait ſouffrir ſans que l'eſprit ne s'en reſſente également. Cette union ſi étroite, cette liaiſon intime, eſt, ce me ſemble, une très-forte preuve du ſentiment de *Locke*. Ce qui penſe en nous eſt aſſurément un effet ou un réſultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme ſenſé, tout homme qui n'eſt point imbu de prévention ou d'amour propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en phyſique. J'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, et j'en ai indiqué deux nouvelles qui ſont: 1°. de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir ſi ſon mouvement ſera accéléré ou retardé, s'il reſtera le même ou s'il ceſſera. La ſeconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois, après quoi on l'enfermera dans le récipient; on pompera l'air; et je ſuppoſe que le pois ne croîtra point, parce que j'attribue à l'air cette vertu productrice et cette force qui développe les ſemences.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un
être incompréhenſible. Je doute s'il y a un 1739.
Voltaire dans le monde ; j'ai fait un ſyſtême pour nier ſon exiſtence. Non aſſurément, ce n'eſt pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de *Voltaire*. Il y a à Cirey une académie compoſée de l'élite de l'univers ; il y a des philoſophes qui traduiſent *Newton*, il y a des poëtes héroïques, il y a des *Corneilles*, il y a des *Catulles*, il y a des *Thucydides ;* et l'ouvrage de cette académie ſe publie ſous le nom de *Voltaire*, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la commande. La fable nous parle d'un géant qui avait cent bras, vous avez mille génies. Vous embraſſez l'univers entier, comme *Atlas* qui le portait.

Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue ; n'oubliez point que, ſi votre eſprit eſt immenſe, votre corps eſt très-fragile. Ayez quelque égard, je vous prie, à l'attachement de vos amis, et ne rendez pas votre champ aride, à force de le faire rapporter. La vivacité de votre eſprit mine votre ſanté, et ce travail exorbitant uſe trop vîte votre vie.

Puiſque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la Henriade que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés.

1739. J'ai le deſſein de faire graver la Henriade (lorſque vous m'aurez communiqué les changemens que vous avez jugé à propos d'y faire) comme l'*Horace* qu'on a gravé à Londres. *Knobelsdof*, qui deſſine très-bien, fera les deſſins des eſtampes, l'on pourrait y ajouter l'Ode à *Maupertuis*, les Epîtres morales et quelques-unes de vos pièces qui ſont diſperſées en différens endroits. Je vous prie de me dire votre ſentiment, et quelle ſerait votre volonté.

Il eſt indigne, il eſt honteux pour la France, qu'on vous perſécute impunément. Ceux qui ſont les maîtres de la terre, doivent adminiſtrer la juſtice, récompenſer et ſoutenir la vertu contre l'oppreſſion et la calomnie. Je ſuis indigné de ce que perſonne ne s'oppoſe à la fureur de vos ennemis. La nation devrait embraſſer la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de ſa patrie, et qui eſt preſque le ſeul homme qui faſſe honneur à ſon ſiècle. Les perſonnes qui penſent juſte, mépriſent le libelle diffamatoire qui paraît; elles ont en horreur ceux qui en ſont les abominables auteurs. Ces pièces ne ſauraient attaquer votre réputation, ce ſont des traits impuiſſans, des calomnies trop atroces, pour être crues ſi légérement.

J'ai fait écrire à *Thiriot* tout ce qui convient

qu'il ſache, et l'avis qu'on lui a donné touchant ſa conduite fructifiera, à ce que j'eſpère. 1739.

Vous ſavez que la Marquiſe et moi, nous ſommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorſque vous ſerez attaqué, de prendre votre défenſe. Ce n'eſt pas que nous nous en acquittions avec autant d'éloquence et de dignité que ſi vous preniez ce ſoin vous-même; mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, parce qu'un ami outré du tort qu'on fait à ſon ami, peut dire beaucoup de choſes que la modération de l'offenſé doit ſupprimer. Le public même eſt plutôt ému par les plaintes d'un ami compatiſſant qu'il n'eſt attendri par l'oppreſſé qui crie vengeance.

Je ne ſuis point indifférent ſur ce qui vous regarde, et je m'intéreſſe avec zèle au repos de celui qui travaille ſans relâche pour mon inſtruction et pour mon agrément.

Je ſuis avec tous les ſentimens que vous inſpirez à ceux qui vous connaiſſent,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

Mes aſſurances d'eſtime à la Marquiſe.

1739.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 de février.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les étrennes. Je vous en ai donné en ſujet, et votre Alteſſe royale m'en a donné en roi. Votre lettre ſans date, vos jolis vers,

Quelque démon malicieux
Se joue aſſurément du monde, &c.

ont diſſipé tous les nuages qui ſe répandaient ſur le ciel ſerein de Cirey. Les peines viennent de Paris, et les conſolations viennent de Remusberg. Au nom d'*Apollon*, notre maître, daignez me dire, Monſeigneur, comment vous avez fait pour connaître ſi parfaitement des états de la vie qui ſemblent être ſi éloignés de votre ſphère? avec quel microſcope les yeux de l'héritier d'une grande monarchie ont-ils pu démêler toutes les nuances qui bigarrent la vie commune? Les princes ne ſavent rien de tout cela; mais vous êtes homme autant que prince.

L'abbé *Alari* demandait un jour à notre roi

permiſſion d'aller à la campagne pour quelques jours, et de partir ſur le champ. Comment, dit le roi, eſt-ce que votre carroſſe à ſix chevaux eſt dans la cour? Il croyait alors que tout le monde avait un carroſſe à ſix chevaux au moins. 1739.

Vous me feriez croire, Monſeigneur, à la métempſycoſe. Il faut que votre ame ait été long-temps dans le corps de quelque particulier fort aimable, d'un *la Rochefoucauld*, d'un *la Bruyère*. Quelle peinture des riches accablés de leur bonheur inſipide, des querelles et des chagrins qui en effet troublent les mariages les plus heureux en apparence! mais quelle foule d'idées et d'images! avec une petite lime de deux liards, que tout cet or-là ſerait parfaitement travaillé! Vous créez, et je ne fais plus que raboter; c'eſt ce qui fait que je n'oſe pas encore envoyer à votre Alteſſe royale ma nouvelle tragédie: mais je prends la liberté de lui offrir un des petits morceaux que j'ai retouchés depuis peu dans la Henriade.

Madame la marquiſe *du Châtelet* vient de recevoir une lettre de votre Alteſſe royale qui prouve bien que Remusberg va devenir une académie des ſciences. Il faut, Monſeigneur, que j'aime bien la vérité pour convenir qu'*Emilie* ſe trompe; mais cette vérité l'emporte ſur les rois et même ſur les *Emilies*.

1739. Je penſe que vous avez grande raiſon, Monſeigneur, ſur ce feu cauſé par un vent d'oueſt. Si les humains avaient attendu après *Borée* pour ſe chauffer, ils auraient couru grand riſque de mourir de froid. Les plus grands vents paſſant par les branches d'arbres y perdent beaucoup de leurs forces; ſi ces branches ſont sèches, elles tombent; ſi elles ſont vertes, leur froiſſement éternel ne produirait pas une étincelle. Le tonnerre a bien plus l'air d'avoir embraſé des forêts que le vent; et les différens volcans dont la terre eſt pleine ont été nos premières fournaiſes.

Le mémoire d'ailleurs eſt plein de recherches curieuſes et de penſées auſſi hardies que philoſophiques; c'eſt le ſyſtême de *Boerhaave*, c'eſt celui de *Muſſchembroek*, c'eſt très-ſouvent celui de la nature. Notre académie a donné le prix à des gens dont l'un dit que le feu eſt un compoſé de bouteilles (1), et l'autre que c'eſt une machine de cylindre. Voilà le goût de notre nation; ce qui tient au roman a la préférence ſur la ſimple nature. Auſſi ne donnerai-je point Mérope; mais je vais donner une tragédie toute romaneſque; quand on eſt dans le pays d'*Arlequin*, il faut avoir

(1) M. *Euler*: mais ce n'eſt pas à cette hypothèſe de bouteilles, c'eſt à une fort belle formule pour la propagation du ſon, que l'académie donna le prix.

un habit de toutes couleurs, avec un petit masque noir. 1739.

Me ſi fata meis paterentur ducere vitam
Auſpiciis, et ſponte meâ componere curas!

Si je vivais ſous mon prince, je ne ferais pas de tels ouvrages; je tâcherais de me conformer à ſa façon mâle et vigoureuſe de penſer; je reſſuſciterais mon feu mourant aux étincelles de ſon génie. Mais que puis-je faire en France, malade, perſécuté et toujours diſtrait par la crainte qu'à la fin l'envie et la perſécution ne m'accablent? Le déſert où je me ſuis réfugié auprès de *Minerve*, qui a pris pour me protéger la figure de madame *du Châtelet*; ce déſert, qui devrait être inacceſſible aux perſécuteurs, n'a pu empêcher leur fureur d'y venir trouver un ſolitaire languiſſant, qui ne vivait que pour votre Alteſſe royale, pour *Emilie* et pour l'étude.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et le plus tendre attachement, &c.

1739.

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 26 de février.

O Nouvelle effroyable ! ô triſteſſe profonde !
Il était un héros nourri par les vertus,
L'eſpérance, l'idole, et l'exemple du monde :
Dieu ! peut-être il n'eſt plus.

Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
Dans ces jours fortunés tranche un deſtin ſi beau !
A mes yeux égarés quelle affreuſe Euménide
Vient ouvrir ce tombeau !

Deſcendez, accourez du haut de l'Empyrée,
Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui,
Vertus qui préſidez à ſon ame éclairée,
Et que j'adore en lui.

Deſcendez, refermez cette tombe entr'ouverte ;
Arrachez la victime aux deſtins ennemis :
Votre gloire en dépend, ſa mort eſt votre perte :
Conſervez votre fils.

Juſqu'au trône enflammé de l'empire céleſte
La Terre a fait monter ces douloureux accens :

Grand Dieu ! ſi vous m'ôtez cet eſpoir qui me reſte, ——
Sapez mes fondemens. 1739.

Vous le ſavez, grand Dieu ! languiſſante, affaiblie
Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps ;
Fédéric me conſole, il vous réconcilie
Avec mes habitans.

Le Ciel entend la Terre, il exauce ſes plaintes ;
Minerve, la Santé, les Grâces, les Amours
Revolent vers mon prince et diſſipent nos craintes
En aſſurant ſes jours.

Rival de Marc-Aurèle, ame héroïque et tendre,
Ah ! ſi je peux former le déſir et l'eſpoir
Que de mes jours encor le fil puiſſe s'étendre,
Ce n'eſt que pour vous voir.

Je ſuis né malheureux : la déteſtable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours uſés de ma mourante vie,
Arment la main des ſots.

Un lâche me trahit, un ingrat m'abandonne,
Il rompt de l'amitié le voile décevant :
Miſérables humains, ma douleur vous pardonne ;
Fédéric eſt vivant.

Il les faut excuſer, Monſeigneur, ces vers ſans eſprit, que le cœur ſeul a dictés au

1739. milieu de la crainte où je ſuis encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie d'apprendre votre réſurrection de votre propre main.

Votre Alteſſe royale eſt donc comme le cygne du temps paſſé ; elle chante au bord du tombeau. Ah ! Monſeigneur, que vos vers m'ont raſſuré ! On a bien de la vie quand l'eſprit fait de ces choſes-là après une crampe dans l'eſtomac. Mais, Monſeigneur, que de bontés à la fois ! Je n'ai de protecteurs que vous et *Emilie*. Non-ſeulement votre Alteſſe royale daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aiment. Eh, qu'importent les autres ! Après tout, je n'aurai pas la malheureuſe faibleſſe de rechercher le ſuffrage de *Vadius*, quand je ſuis honoré des bontés de *Fédéric ;* mais le malheur eſt que la haine implacable des *Vadius* eſt ſouvent ſuivie de la perſécution des *Séjans*.

Je ſuis en France parce que madame *du Châtelet* y eſt ; ſans elle il y a long-temps qu'une retraite plus profonde me déroberait à la perſécution et à l'envie. Je ne hais point mon pays ; je reſpecte et j'aime le gouvernement ſous lequel je ſuis né ; mais je ſouhaiterais ſeulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité et moins de crainte.

Si l'abbé *Desfontaines* et ceux de ſa trempe,

qui me perſécutent, ſe contentaient de libelles diffamatoires, encore paſſe ; mais il n'y a point de reſſorts qu'ils ne faſſent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits ſcandaleux, et me les imputent ; tantôt des lettres anonymes aux miniſtres, des hiſtoires forgées à plaiſir par *Rouſſeau*, et conſommées par *Desfontaines* ; de faux dévots ſe joignent à eux, et couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je ſuis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie ; et languiſſant dans une ſolitude, et dans l'impuiſſance de me défendre, je ſuis abandonné par ceux mêmes à qui j'ai fait le plus de bien, et qui penſent qu'il eſt de leur intérêt de me trahir. Du moins, un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suiſſes ou ailleurs, me mettrait à l'abri, et conjurerait la tempête ; mais une perſonne trop reſpectable a daigné attacher ſa vie heureuſe à des jours ſi malheureux : elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puiſſe calmer mes craintes. 1739.

Tant que j'ai pu, Monſeigneur, j'ai caché à votre Alteſſe royale la douleur de ma ſituation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume : je voulais épargner à cette ame généreuſe des idées ſi déſagréables ; je ne ſongeais qu'aux ſciences

1739. qui ſont vos délices ; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer ; mais enfin ce ſerait trahir ſon protecteur de lui cacher ſa ſituation. La voilà telle qu'elle eſt. *Horace* dit :

Durum, ſed levius fit patientiâ.

et moi je dis :

Durum, ſed levius fit per Federicum.

Votre Alteſſe royale promet encore ſa protection pour les affaires que madame *du Châtelet* doit diſcuter vers les confins de votre ſouveraineté. Elle vous en remercie, Monſeigneur ; il n'y a qu'elle qui puiſſe exprimer le prix de vos bienfaits. Sera-t-il poſſible que votre Alteſſe royale ſoit en Pruſſe quand nous ſerons près de Clèves ? J'eſpère au moins que nous y ſerons ſi long-temps qu'enfin nous y verrons *ſalutare meum.*

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE LXXXI. 1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 février.

MONSEIGNEUR,

Je reçois la lettre de votre Alteſſe royale du 3 février, et je lui réponds par la même voie; nous avons ſur le champ répété l'expérience de la montre dans le récipient : la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du reſſort. La montre eſt actuellement ſous la cloche; je crois m'apercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vîte, étant plus libre dans le vide; mais cette accélération eſt très-peu de choſe, et dépend probablement de la nature de la montre. Quant au reſſort, il eſt évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien; et pour la matière ſubtile de *Deſcartes*, je ſuis ſon très-humble ſerviteur. Si cette matière, ſi ce torrent de tourbillons va dans un ſens, comment les reſſorts qu'elle produirait pourraient-ils s'opérer de tous les ſens? Et puis, qu'eſt-ce que c'eſt que des tourbillons?

Mais que m'importe la machine pneumatique? c'eſt votre machine, Monſeigneur,

1739. qui m'importe; c'eſt la ſanté du corps aimable, qui loge une ſi belle ame. Quoi! je ſuis donc réduit à dire à votre Alteſſe royale ce qu'elle m'a ſi ſouvent daigné dire; conſervez-vous; travaillez moins. Vous le diſiez, Monſeigneur, à un homme dont la conſervation eſt inutile au monde; et moi je le dis à celui dont le bonheur des hommes doit dépendre. Eſt-il poſſible, Monſeigneur, que votre accident ait eu de telles ſuites? J'ai eu l'honneur d'écrire à votre Alteſſe royale, par M. *Pletz;* j'ai écrit auſſi en droiture; hélas! je ne puis être au nombre de ceux qui veillent auprès de votre perſonne. *Niſus* et *Euryalus* amuſeront peut-être plus votre convaleſcence que ne feraient des calculs. Je ne m'étonne pas que le héros de l'amitié ait choiſi un tel ſujet; j'en attends les premières ſcènes avec impatience. *Scipion*, *Céſar*, *Auguſte* firent des tragédies, *cur non Federicus?*

Votre Alteſſe royale me fait trop d'honneur; elle oppoſe trop de bonté à mes malheurs; j'ai fait tant de changemens à la Henriade, que je ſuis obligé de lui envoyer l'ouvrage tout entier, avec les corrections. Si elle ordonne la voie par laquelle il faut lui faire tenir l'ouvrage qu'elle protége, elle ſera obéie. Je ſuis trop heureux, malgré mes ennemis; je la remercie mille fois; et tout ce

que

que vous daignez me dire pénètre mon cœur. Que je bavarderais, ſi ma déplorable ſanté me permettait d'écrire davantage! Je ſuis à vos pieds, Monſeigneur; je ne reſpire guère; mais c'eſt pour *Emilie* et pour mon dieu tutélaire. 1739.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, &c.

LETTRE LXXXII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 8 de mars.

MON CHER AMI,

DEPUIS la dernière lettre que je vous ai écrite, ma ſanté a été ſi languiſſante, que je n'ai pu travailler à quoi que ce pût être. L'oiſiveté m'eſt un poids beaucoup plus inſupportable que le travail et que la maladie. Mais nous ne ſommes formés que d'un peu d'argile, et il ſerait ridicule au ſuprême degré d'exiger beaucoup de ſanté d'une machine qui doit, par ſa nature, ſe détraquer ſouvent, et qui eſt obligée de s'uſer pour périr enfin.

Je vois par votre lettre, que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette

1739. beaucoup que quelques grains de cette ſage critique ne ſoient pas tombés ſur la pièce que je vous ai adreſſée. Je ne l'aurais point expoſée au ſoleil, ſi ce n'avait été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me ſont point dues; je n'attends de vous que des avis et de ſages conſeils. Vous me les devez aſſurément, et je vous prie de ne point ménager mon amour propre.

J'ai lu avec un plaiſir infini le morceau de la Henriade que vous avez corrigé. Il eſt beau, il eſt ſuperbe. Je voudrais bien, indépendamment de cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je ſuis deſtiné, je crois, à ſentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages : ces beaux vers que je viens de lire, m'ont animé de nouveau du feu d'*Apollon*. Telle eſt la force de votre génie, qu'il ſe communique à plus de deux cents lieues. Je vais monter mon luth pour former de nouveaux accords.

Il n'y a point lieu de douter que vous réuſſirez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorſque vous parlez de la gloire, on croit en entendre diſcourir *Jules-Céſar*. Parlez-vous de l'humanité; c'eſt la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour; on croit entendre le tendre *Anacréon*

ou le chantre divin qui ſoupira pour *Lesbie*. En un mot, il ne vous faut que cette tranquillité d'ame que je vous ſouhaite de tout mon cœur, pour réuſſir et pour produire des merveilles en tout genre. 1739.

Il n'eſt point étonnant que l'académie royale ait préféré quelque mauvais ouvrage de phyſique à l'excellent Eſſai de la Marquiſe. Combien d'impertinences ne ſe ſont pas dites en philoſophie ? De quelles abſurdités l'eſprit humain ne s'eſt-il point aviſé dans les écoles ? Quel paradoxe reſte-t-il à débiter qu'on n'ait point ſoutenu ? Les hommes ont toujours penché vers le faux : je ne ſais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour propre, l'eſprit ſuperficiel ſeront, je crois, pendant tous les ſiècles, les ennemis qui s'oppoſeront aux progrès des ſciences ; et il eſt bien naturel que des ſavans de profeſſion aient quelque peine à recevoir les lois d'une jeune et aimable dame qu'ils reconnaîtraient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils ne veulent point reconnaître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des ſciences. Vous rendez un hommage vraiment philoſophique à la vérité : ces intérêts, ces raiſons petites ou grandes, ces nuages épais qui obſcurciſſent

1739. pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien ſur vous.

Il ſerait à ſouhaiter que les hommes fuſſent tous au-deſſus des corruptions de l'erreur et du menſonge ; que le vrai et le bon goût ſerviſſent généralement de règles dans les ouvrages ſérieux, et dans les ouvrages d'eſprit. Mais combien de ſavans ſont capables de ſacrifier à la vérité les préjugés de l'étude, et le prix de la beauté, et les ménagemens de l'amitié ? Il faut une ame forte pour vaincre d'auſſi puiſſantes oppoſitions. Les vents ſont très-bien, comme vous en convenez, dans la caverne d'*Eole*, d'où je crois qu'il ne faut les tirer que pour cauſe.

J'ai été vivement touché des perſécutions qu'on vous a ſuſcitées : ce ſont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'Océan, et je ſouhaiterais bien d'être le *Neptune* de l'Enéide, afin de vous procurer la tranquillité que je vous ſouhaite très-ſincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'Epître à *Emilie*, où vous vous faites ſi bien votre leçon :

Tranquille au haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laiſſez au-deſſous de vous, croyez-moi, cet eſſaim mépriſable et abject d'ennemis auſſi

furieux qu'impuiſſans. Votre mérite, votre réputation vous ſervent d'égide. C'eſt en vain que l'envie vous pourſuivra; ſes traits s'émouſſeront et ſe briſeront tous contre l'auteur de la Henriade, en un mot, contre *Voltaire*. De plus, ſi le deſſein de vos ennemis eſt de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter; car ils n'y parviendront jamais; et s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela paraît plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette ſatisfaction. Perſuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce et heureuſe qui eſt ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la réſolution. Je m'y intéreſſe par amitié pour vous, et par cet intérêt que je prends à votre ſanté et à votre vie. 1739.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, et comment je dois faire parvenir ce que je vous deſtine et à la Marquiſe. Tout eſt emballé; agiſſez rondement, et mandez-moi, comme je le ſouhaite, ce que vous trouvez de plus expédient.

La Marquiſe me demande ſi j'ai reçu l'Extrait de *Newton*, qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre ſur cet article. Dites-lui, je vous prie, que *Thiriot* me l'avait envoyé, et qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle.

1739. En vérité elle en fait trop ; elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre ſexe eſt privilégié. Je tremble que, ſi elle ſe mêle de commander des armées, elle ne faſſe rougir les cendres des *Condé* et des *Turenne*. Oppoſez-vous à des progrès qui nous en font encore enviſager d'autres dans l'éloignement, et faites du moins qu'une ſorte de gloire nous reſte.

Céſarion, qui me tient compagnie, vous aſſure mille fois de ſon amitié ; il ne ſe paſſe point de jour que nous ne nous entretenions ſur votre ſujet.

Je ſuis rempli de projets ; pour peu que ma ſanté revienne, vous ſerez inondé de mes ouvrages à Cirey, comme le fut l'Italie par l'invaſion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge et non pas mon panégyriſte. Je ſuis avec l'eſtime la plus ſervente,

Mon cher ami,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIII. 1739.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 de mars.

MON CHER AMI,

Je me ſuis trop preſſé de vous découvrir mes projets de phyſique. Il faut l'avouer, ce trait ſent bien le jeune homme qui, pour avoir pris une légère teinture de phyſique, ſe mêle de propoſer des problèmes aux maîtres de l'art. Paſſez cependant à un ignorant de vous faire une petite objection ſur ce vide que vous ſuppoſez entre le ſoleil et nous.

Il me ſemble que dans le traité de la lumière, *Newton* dit que les rayons du ſoleil ſont de la matière, et qu'ainſi il fallait qu'il y eût un vide, afin que ces rayons puiſſent parvenir à nous en ſi peu de temps. Or, comme ces rayons ſont matériels, et qu'ils occupent cet eſpace immenſe, tout cet intervalle ſe trouve donc rempli de cette matière lumineuſe; ainſi il n'y a point de vide, et la matière ſubtile de *Deſcartes*, ou l'éther, comme il vous plaira de la nommer, eſt remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci,

—— n'attendez plus de moi un ſeul mot de
1739. phyſique.

Je ſuis un volontaire en fait de philoſophie; je ſuis très-perſuadé que nous ne découvrirons jamais les ſecrets de la nature; et reſtant neutre entre les ſectes, je peux les regarder ſans prévention, et m'amuſer à leurs dépens.

Je ne regarde point avec la même indifférence ce qui concerne la morale; c'eſt la partie la plus néceſſaire de la philoſophie, et qui contribue le plus au bonheur des hommes. Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie ſur la tranquillité; ma ſanté ne m'a pas permis de faire grand'choſe. J'ai, en attendant, ébauché cet ouvrage. Ce ſont des idées croquées que la main d'un habile peintre devrait mettre en exécution.

J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie; je ferai ce que je pourrai pour réuſſir. Mais je ſens bien que la pièce toute achevée ne ſera bonne qu'à ſervir de papillotes à la Marquiſe.

Je médite un ouvrage ſur le prince de *Machiavel;* tout cela roule encore dans ma tête, et il faudra le ſecours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos.

J'attends avec impatience la Henriade; mais je vous demande inſtamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez.

Il

Il n'y aurait rien de plus inſtructif ni de plus capable de former le goût que ces remarques. 1739.
Servez-vous, s'il vous plaît, de la voie de *Michelet* pour me faire tenir vos lettres; c'eſt la meilleure de toutes.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre ſanté; j'appréhende beaucoup que ces perſécutions et ces affaires continuelles qu'on vous fait, ne l'altèrent plus qu'elle ne l'eſt déjà. Je ſuis avec bien de l'eſtime,

Mon cher ami,

votre très-affectionné et fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 15 d'avril.

J'AI été ſenſiblement attendri du récit touchant que vous me faites de votre déplorable ſituation. Un ami à la diſtance de quelques centaines de lieues, paraît aſſez inutile dans le monde; mais je prétends faire un petit eſſai en votre faveur, dont j'eſpère que vous retirerez quelque utilité. Ah! mon cher *Voltaire*, que ne puis-je vous offrir un aſile, où aſſurément vous n'auriez rien de ſemblable à

1739. ſouffrir que le ſont les chagrins que vous donne votre ingrate patrie. Vous ne trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats; on ſaurait rendre juſtice à vos mérites, et diſtinguer parmi les hommes ce que la nature a ſi fort diſtingué parmi ſes ouvrages.

Je voudrais pouvoir ſoulager l'amertume de votre condition; et je vous aſſure que je penſe aux moyens de vous ſervir efficacement. Conſolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, et penſez que pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes, il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie, de vos talens, et de l'amitié de la Marquiſe.

C'eſt dans des occaſions ſemblables qu'il nous faut tirer de la philoſophie des ſecours capables de modérer les premiers tranſports de douleur, et de calmer les mouvemens impétueux que le chagrin excite dans nos ames. Je ſais que ces conſeils ne coûtent rien à donner, et que la pratique en eſt preſque impoſſible; je ſais que la force de votre génie eſt ſuffiſante pour s'oppoſer à vos calamités. Mais on ne laiſſe point que de tirer des conſolations du courage que nous inſpirent nos amis.

Vos adverſaires ſont d'ailleurs des gens ſi

mépriſables, qu'aſſurément vous ne devez pas craindre qu'ils puiſſent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émouſſeront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire ſans partialité les écrits et les calomnies qu'on sème ſur votre ſujet pour en connaître la malice et l'infamie. Soyez en repos, mon cher *Voltaire*, et attendez que vous puiſſiez goûter les fruits de mes ſoins. 1739.

J'eſpère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines, comme les eaux du Léthé en effaçaient le ſouvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles pour ſavoir quand il ſerait agréable à la Marquiſe que je lui envoyaſſe une lettre pour le duc d'*Aremberg*. Mon vin d'Hongrie et l'ambre languiſſent de partir : j'enverrai le tout à Bruxelles, lorſque je vous y ſaurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adreſſer les lettres que vous m'écrirez de Cirey par le marchand *Michelet ;* c'eſt la voie la plus courte. Mais ſi vous m'écrivez de Bruxelles, que ce ſoit ſous l'adreſſe du général *Bork* à Véſel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été ſi long-temps ſans vous répondre; mais vous débrouillerez facilement ce myſtère quand vous ſaurez qu'une abſence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre qui m'attendait ici.

1739. Je vous prie de ne jamais douter des ſentimens d'amitié et d'eſtime avec leſquels je ſuis,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 d'avril.

MONSEIGNEUR,

En attendant votre *Niſus* et *Euryale*, votre Alteſſe royale eſſaye toujours très-bien ſes forces dans ſes nobles amuſemens. Votre ſtyle français eſt parvenu à un point d'exactitude et d'élégance, que j'imagine que vous êtes né dans le Verſailles de *Louis XIV*, que *Boſſuet* et *Fénélon* ont été vos maîtres d'école, et madame de *Sévigné* votre nourrice. Si vous voulez cependant vous aſſervir à nos miſérables règles de verſification, j'aurai l'honneur de dire à votre Alteſſe royale qu'on évite autant qu'on le peut chez nos timides écrivains de ſe ſervir du mot *croient* en poëſie; parce que ſi on le fait de deux ſyllabes, il réſulte une prononciation qui n'eſt pas françaiſe,

comme ſi on prononçait *croyint* ; et ſi on le fait d'une ſyllabe, elle eſt trop longue. Ainſi au lieu de dire : 1739.

Ils croient réformer, ſtupides téméraires, &c.

les *Apollons* de Remusberg diront tout auſſi aiſément :

Ils penſent réformer, ſtupides téméraires.

Ce qui me charme infiniment, c'eſt que je vois toujours, Monſeigneur, un fonds inépuiſable de philoſophie dans vos moindres amuſemens.

Quant à cette autre philoſophie plus incertaine qu'on nomme phyſique, elle entrera, ſans doute, dans votre ſanctuaire, et vos objections ſont déjà des inſtructions.

Il faut bien que les rayons de lumière ſoient de la matière, puiſqu'on les diviſe, puiſqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont et viennent, puiſqu'ils pouſſent un reſſort de montre expoſé près du foyer de verre du prince de Heſſe. Mais ſi c'eſt une matière préciſément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, ſi elle en a toutes les propriétés ; c'eſt ſur quoi nous n'avons que des conjectures aſſez vraiſemblables.

A l'égard de l'eſpace que rempliſſent les

1739. rayons du ſoleil, ils ſont ſi loin de compoſer un plein abſolu dans le chemin qu'ils traverſent, que la matière qui ſort du ſoleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, et ne pèſe peut-être pas deux onces.

Le fait eſt que *Roëmer* a très-bien démontré, malgré les *Maraldi*, que la lumière vient du ſoleil à nous en ſept minutes et demie ; et d'un autre côté *Newton* a démontré qu'un corps qui ſe meut dans un fluide de même denſité que lui, perd la moitié de ſa vîteſſe, après avoir parcouru trois fois ſon diamètre ; et bientôt perd toute ſa vîteſſe. Donc il réſulte que la lumière, en pénétrant un fluide plus denſe qu'elle, perdrait ſa vîteſſe beaucoup plus vîte, et n'arriverait jamais à nous ; donc elle ne vient qu'à travers l'eſpace le plus libre.

De plus, *Bradley* a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous, n'eſt pas plus retardée dans ſon cours que celle du ſoleil. Si cela ne prouve pas un eſpace vide, je ne ſais pas ce qui le prouvera.

Votre idée, Monſeigneur, de réfuter *Machiavel* eſt bien plus digne d'un prince tel que vous que de réfuter de ſimples philoſophes : c'eſt la connaiſſance de l'homme, ce ſont ſes devoirs qui ſont votre étude principale ; c'eſt à un prince comme vous à inſtruire les princes.

J'oſerais ſupplier, avec la dernière inſtance, votre Alteſſe royale de s'attacher à ce beau deſſein et de l'exécuter. 1739.

Cette bonté que vous conſervez, Monſeigneur, pour la Henriade ne vient, ſans doute, que des idées très-oppoſées au machiavéliſme que vous y avez trouvées. Vous avez daigné aimer un auteur également ennemi de la tyrannie et de la rebellion. Votre Alteſſe royale eſt encore aſſez bonne pour m'ordonner de lui rendre compte des changemens que j'ai faits. J'obéis.

1°. Le changement le plus conſidérable eſt celui du combat de d'*Ailly* contre ſon fils. Il m'a paru que cette aventure, touchante par elle-même, n'avait pas une juſte étendue, qu'on n'émeut point les cœurs en ne montrant les objets qu'en paſſant. J'ai tâché de ſuivre le bel exemple que *Virgile* donne dans *Niſus* et *Euryale* : il faut, je crois, préſenter les perſonnages aſſez long-temps aux yeux pour qu'on ait le temps de s'y attacher. J'aime les images rapides ; mais j'aime à me repoſer quelque temps ſur des choſes attendriſſantes.

Le ſecond changement le plus important eſt au dixième chant. Le combat de *Turenne* et d'*Aumale* me ſemblait encore trop précipité. J'avais évité la grande difficulté qui conſiſte à

—— peindre les détails ; j'ai lutté depuis contre
1739. cette difficulté, et voici les vers :

O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi, &c.

Je ſuis, je crois, Monſeigneur, le premier poëte qui ait tiré une comparaiſon de la réfraction de la lumière, et le premier français qui ait peint des coups d'eſcrime portés, parés et détournés.

In tenui labor, at tenuis non gloria, ſi quem
Numina læva ſinunt, auditque vocatus Apollo.

Numina læva, ce ſont ceux qui me perſécutent ; et *vocatus Apollo*, c'eſt mon protecteur de Remusberg.

Pour achever d'obéir à mon *Apollon*, je lui dirai encore que j'ai retranché ces quatre vers qui terminent le premier chant :

Surtout, en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures
Qu'un autre eût pu vous taire, ou ſaurait mieux
voiler,
Mais que Bourbon jamais n'a pu diſſimuler.

Comme ces vérités dures dont parle *Henri IV* ne regardent point la reine *Eliſabeth*, mais des rois qu'*Eliſabeth* n'aimait point, il eſt clair qu'il n'en doit point d'excuſes à cette reine ;

et c'eſt une faute que j'ai laiſſé ſubſiſter trop long-temps. Je mets donc à ſa place : 1739.

Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe, &c.

Voici, au ſixième chant, une petite addition ; c'eſt quand *Potier* demande audience :

Il élève la voix ; on murmure, on s'empreſſe, &c.

J'ai cru que ces images étaient convenables au poëme épique : *ut pictura poëſis erit.*

Au ſeptième chant, en parlant de l'enfer, j'ajoute :

Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaiſirs, et couchés ſur des fleurs,
Sans fiel et ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe ?
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfeſans, vous, amis des vertus,
Qui, par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché les fruits de trente ans de ſageſſe ?

Voilà de quoi inſpirer peut-être, Monſeigneur, un peu de pitié pour les pauvres damnés, parmi leſquels il y a de ſi honnêtes gens. Mais le changement le plus eſſentiel à mon poëme, c'eſt une invocation qui doit être placée immédiatement après celle que

—— j'ai faite à une déeſſe étrangère, nommée *la*
1739. *Vérité.* A qui dois-je m'adreſſer, ſi ce n'eſt à ſon favori, à un prince qui l'aime et qui la fait aimer, à un prince qui m'eſt auſſi cher qu'elle, et auſſi rare dans le monde? C'eſt donc ainſi que je parle à cet homme adorable, au commencement de la Henriade :

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Diſciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle,
Citoyen ſur le trône, et l'exemple du Nord,
Sois mon plus cher appui, ſois mon plus grand ſupport:
Laiſſe les autres rois, ces faux Dieux de la terre,
Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
De leurs fauſſes vertus laiſſe-les s'honorer;
Ils déſolent le monde, et tu dois l'éclairer.

Je demande en grâce à votre Alteſſe royale, je lui demande à genoux de ſouffrir que ces vers ſoient imprimés dans la belle édition qu'elle ordonne qu'on faſſe de la Henriade. Pourquoi me défendrait-elle, à moi, qui n'écris que pour la vérité, de dire celle qui m'eſt la plus précieuſe?

Je compte envoyer à votre Alteſſe royale de quoi l'amuſer, dès que je ſerai aux Pays-Bas. Je n'ai pas laiſſé de faire de la beſogne, malgré mes maladies; *Apollon-Remus* et *Emilie* me ſoutiennent. Madame *du Châtelet* ne ſait

encore ni comment remercier votre Alteſſe royale, ni comment donner une adreſſe pour ce bon vin d'Hongrie. Nous comptons partir au commencement de mai; j'aurai l'honneur d'écrire à votre Alteſſe royale dès que nous nous ſerons un peu orientés. 1739.

Comme il faut rendre compte de tout à ſon maître, il y a apparence qu'au retour des Pays-Bas nous ſongerons à nous fixer à Paris. Madame *du Châtelet* vient d'acheter une maiſon bâtie par un des plus grands architectes de France, et peinte par *le Brun* et par *le Sueur*; (*) c'eſt une maiſon faite pour un ſouverain qui ſerait philoſophe; elle eſt heureuſement dans un quartier de Paris qui eſt éloigné de tout; c'eſt ce qui fait qu'on a eu pour deux cents mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir et à orner; je la regarde comme une ſeconde retraite, comme un ſecond Cirey. Croyez, Monſeigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je ſonge que tout cela n'eſt pas dans les Etats de *Marc-Aurèle-Fédéric*. La nature s'eſt bien trompée en me feſant naître bourgeois de Paris. Mon corps ſeul y ſera; mon ame ne ſera jamais qu'auprès d'*Emilie* et de l'adorable prince dont je ſerai à jamais, avec le plus profond reſpect, et, ſi ſon Alteſſe royale le permet, avec tendreſſe, &c.

(*) L'hôtel Lambert.

1739.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 d'avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI donc l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne ſera jamais digne de la protection ſingulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu ; votre auguſte nom fera le reſte. Permettez encore une fois, Monſeigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande ſur cet ouvrage un éclat qui embelliſſe juſqu'aux défauts mêmes ; ſouffrez ce témoignage de mon tendre reſpect, il ne pourra point être ſoupçonné de flatterie. Voilà la ſeule eſpèce d'hommages que le public approuve. Je ne ſuis ici que l'interprète de tous ceux qui connaiſſent votre génie. Tous ſavent que j'en dirais autant de vous, ſi vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie.

J'ai dédié Zaïre à un ſimple négociant ; je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, et j'honorais ſa vertu. J'oſe dédier la

Henriade à un eſprit ſupérieur. Quoiqu'il ſoit prince, j'aime plus encore ſon génie que je ne révère ſon ſang. 1739.

Enfin, Monſeigneur, nous partons inceſſamment, et j'aurai l'honneur de demander les ordres de votre Alteſſe royale dès que la chicane qui nous conduit, nous aura laiſſé une habitation fixe. Madame *du Châtelet* va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres ſont bien voiſines du théâtre de la guerre que je crains.

Mantua væ miſeræ nimiùm vicina Cremonæ !

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers miſe ſur la porte du château de Beringhem, le ſauvera de la deſtruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *Non hìc in prælia veni.* Ils entendent *Virgile*, ſans doute, et s'ils voulaient piller, je leur crierais : *Barbarus has ſegetes !* Ils s'enfuiraient alors pour la première fois. Je voudrais bien voir qu'un régiment pruſſien m'arrêtât ! Meſſieurs, dirais-je, ſavez-vous bien que votre prince fait graver ma Henriade, et que j'appartiens à *Emilie*. Le colonel me prierait à ſouper, mais par malheur je ne ſoupe point.

1739. Un jour je fus pris pour un eſpion par les ſoldats du régiment de Conti ; le prince leur colonel vint à paſſer, et me pria à ſouper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, Monſeigneur, j'ai toujours peur que les puiſſances ne me faſſent pendre au lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de *Fleuri* m'aimait, quand je le voyais chez madame la maréchale de *Villars ; altri tempi, altre cure.* Actuellement c'eſt la mode de me perſécuter, et je ne conçois pas comment j'ai pu gliſſer quelques plaiſanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon ame, et des perpétuelles ſouffrances qui détruiſent mon corps. Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours : *Macte animo.*

Durum, ſed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere eſt nefas.

J'oſe exhorter toujours votre grand génie à honorer *Virgile* dans *Niſus* et dans *Euryalus*, et à confondre *Machiavel.* C'eſt à vous à faire l'éloge de l'amitié. C'eſt à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu. Le mot politique ſignifie, dans ſon origine primitive, *citoyen*, et aujourd'hui, grâce à notre perverſité, il ſignifie *trompeur de citoyens.* Rendez-lui, Monſeigneur, ſa vraie ſignifica-

tion. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes. 1739.

Je travaille à finir un ouvrage que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale dès que j'aurai repoſé ma tête. Votre Alteſſe royale ne manquera pas de mes frivoles productions, et tant qu'elles l'amuſeront, je ſuis à ſes ordres.

Madame la marquiſe *du Châtelet* joint toujours ſes hommages aux miens.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus grande vénération,

Monſeigneur, &c.

LETTRE LXXXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 16 de mai.

MON CHER AMI,

J'AI reçu deux de vos lettres preſque en même temps, et ſur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis répondre qu'en gros à toutes les deux.

Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changemens que vous avez faits à la Henriade. Il n'y a que

1739. vous qui ſoyez ſupérieur à vous-même ; tous les changemens que je viens de lire ſont très-bons, et je ne ceſſe de m'étonner de la force que la langue françaiſe prend dans vos ouvrages. Si *Virgile* fût né citoyen de Paris, il n'aurait pu rien faire d'approchant du *combat de Turenne*. Il y a un feu dans cette deſcription qui m'enlève. Avouez-nous la vérité : vous y fûtes préſent à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, et vous avez écrit ſur vos tablettes chaque coup d'épée porté, reçu et paré : vous avez noté chacun des geſtes des champions, et par cette force ſupérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leurs cœurs tout ce que penſaient ces vaillans combattans.

Le Carache n'eût pas mieux deſſiné les attitudes difficiles de ce duel ; et *le Brun*, avec tout ſon coloris, n'aurait aſſurément rien fait de ſemblable au petit portrait de la réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philoſophe.

L'endroit ajouté au chant ſeptième eſt encore admirable et très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la Henriade. Mais, mon cher *Voltaire*, ménagez la race des bigots, et craignez vos perſécuteurs ; ce ſeul article eſt capable de vous faire des affaires de nouveau ; il n'y a rien de plus cruel que d'être ſoupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour

ſortir

ſortir de ce blâme, cette accuſation dure toujours; j'en parle par expérience, et je m'aperçois qu'il faut être d'une circonſpection extrême ſur un article dont les ſots ſont un point principal. 1739.

Vos vers ſont conformes à la raiſon, ils doivent ainſi l'être à la vérité; et c'eſt juſtement pourquoi les idiots et les ſtupides s'en formaliſeront. Ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie; traitez-la comme le ſoleil traite les Lapons. Que la vérité et la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur eſt eſtimé et vénéré, dans un pays enfin où il eſt permis de ne point être ſtupide, où l'on oſe penſer et où l'on oſe tout dire.

Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre. C'eſt là que j'ai trouvé convenable de faire graver la Henriade. Je ferai l'avant-propos, que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. *Pine* compoſera les tailles-douces, et *Knobelsdof* les vignettes. On ne ſaurait aſſez honorer cet ouvrage, et on n'en peut aſſez eſtimer l'auteur reſpectable. La poſtérité m'aura l'obligation de la Henriade gravée, comme nous l'avons à ceux qui nous ont conſervé l'Enéide, ou les ouvrages de *Phidias* et de *Praxitèle*.

Vous voulez donc que mon nom entre

1739. dans vos ouvrages. Vous faites comme le prophète *Elie* qui, montant au ciel, à ce qu'en dit l'hiſtoire, abandonna ſon manteau au prophète *Eliſée*. Vous voulez me faire participer à votre gloire. Mon nom ſera comme ces cabanes qui ſe trouvent placées dans de belles ſituations ; on les fréquente à cauſe des payſages qui les environnent.

Après avoir parlé de la Henriade et de ſon auteur, il faudrait s'arrêter, et ne point parler d'autres ouvrages ; je dois cependant vous tenir compte de mes occupations.

C'eſt actuellement *Machiavel* qui me fournit de la beſogne. Je travaille aux notes ſur ſon Prince, et j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ſes maximes, par l'oppoſition qui ſe trouve entre elles et la vertu, auſſi-bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne ſuffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les reſſorts de l'intérêt, ſans quoi il y en a très-peu qui ſoient portés à ſuivre la droite raiſon.

Je ne ſaurais vous dire le temps où je pourrai avoir rempli cette tâche, car beaucoup de diſſipations me viendront à préſent diſtraire de l'ouvrage. J'eſpère cependant, ſi ma ſanté le permet, et ſi mes autres occupations le ſouffrent, que je pourrai vous envoyer le manuſcrit d'ici à trois mois. *Niſus* et *Euryale*

attendront, s'il leur plaît, que *Machiavel* ſoit expédié. Je ne vas que l'allure de ces pauvres mortels qui cheminent tout doucement, et mes bras n'embraſſent que peu de matière. 1739.

Ne vous imaginez pas, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme *Voltaire-Briarée :* un de ſes bras ſaiſit la phyſique, tandis qu'un autre s'occupe avec la poëſie, un autre avec l'hiſtoire, et ainſi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à ſon corps, et que lui ſeul fait toute une académie. Ah! qu'on ſe ſentirait tenté de ſe plaindre de ſon ſort, lorſqu'on réfléchit ſur le partage inégal des talens qui nous ſont échus. On me parlerait en vain de l'égalité des conditions ; je ſoutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme univerſel dont je viens de parler, et le reſte des mortels.

Ce me ſerait une grande conſolation, à la vérité, de le connaître ; mais nos deſtins nous conduiſent par des routes ſi différentes, qu'il paraît que nous ſommes deſtinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon eſprit, et je vous envoie des recettes pour la convaleſcence de votre corps. Elles ſont d'un très-habile médecin que j'ai conſulté ſur votre ſanté : il m'aſſure qu'il ne déſeſpère point de vous guérir ; ſervez-vous

1739. de ſes remèdes, car j'ai l'eſpérance que vous vous en trouverez ſoulagé.

Comme cette lettre vous trouvera, ſelon toutes les apparences, à Bruxelles, je peux vous parler plus librement ſur le ſujet de ſon éminence (*) et de toute votre patrie. Je ſuis indigné du peu d'égard qu'on a pour vous, et je m'emploierai volontiers pour vous procurer du moins quelque repos. Le marquis de *la Chétardie*, à qui j'avais écrit, eſt malheureuſement parti de Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire inſinuer au cardinal ce qu'il eſt bon qu'il ſache au ſujet d'un homme que j'aime et que j'eſtime.

Le vin d'Hongrie et l'ambre partiront dès que je ſaurai ſi c'eſt à Bruxelles que vous fixerez votre étoile errante et la chicane. Mon marchand de vin, *Honi*, vous rendra cette lettre; mais lorſque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adreſſer vos lettres au général *Bork* à Véſel.

Le cher *Céſarion*, qui eſt ici préſent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'eſtime et l'amitié lui font ſentir ſur votre ſujet.

Vous marquerez bien à la Marquiſe juſqu'à quel point j'admire l'auteur de l'Eſſai ſur le feu, et combien j'eſtime l'amie de M. de *Voltaire*.

(*) Le cardinal de *Fleuri*.

Je ſuis, avec ces ſentimens que votre mérite arrache à tout le monde, et avec une amitié plus particulière encore, 1739.

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

Mai.

MON CHER AMI,

Je n'ai qu'un moment à moi pour vous aſſurer de mon amitié, et pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre et les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quadrille, à la Marquiſe. Nous ſommes ſi occupés ici qu'à peine a-t-on le temps de reſpirer. Quinze jours me mettront en ſituation d'être plus prolixe.

Le vin d'Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cauſe des chaleurs qui ſont ſurvenues. Je ſuis occupé à préſent à régler l'édition de la Henriade. Je vous communiquerai tous les arrangemens que j'aurai pris là-deſſus.

Nous venons de perdre l'homme le plus

1739. ſavant de Berlin, le répertoire de tous les ſavans d'Allemagne, un vrai magaſin de ſciences ; le célèbre M. de *la Croze* vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quinteſſence de toute l'hiſtoire et une multitude d'hiſtoriettes dont ſa mémoire prodigieuſe n'avait laiſſé échapper aucune circonſtance. Fallait-il tant étudier pour mourir au bout de quatre vingts ans, ou plutôt ne devait-il point vivre éternellement pour récompenſe de ſes belles études ?

Les ouvrages qui nous reſtent de ce ſavant prodigieux ne le font pas aſſez connaître, à mon avis. L'endroit par lequel M. de *la Croze* brillait le plus, c'était, ſans contredit, ſa mémoire ; il en donnait des preuves ſur tous les ſujets, et l'on pouvait compter qu'en l'interrogeant ſur quelque objet qu'on voulût, il était préſent, et vous citait les éditions et les pages où vous trouviez tout ce que vous ſouhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont diminué en rien les talens extraordinaires de ſa mémoire, et juſqu'au dernier moment de ſa vie, il a fait amas de tréſors d'érudition que ſa mort vient d'enſouir pour jamais avec une connaiſſance parfaite de tous les ſyſtêmes philoſophiques, qui embraſſait également les points principaux des opinions juſqu'aux moindres minuties.

M. de *la Croze* était aſſez mauvais philoſophe ; il ſuivait le ſyſtême de *Deſcartes*, dans lequel on l'avait élevé, probablement par prévention et pour ne point perdre la coutume qu'il avait contractée depuis une ſeptantaine d'années d'être de ce ſentiment. Le jugement, la pénétration, et un certain feu d'eſprit qui caractériſe ſi bien les eſprits originaux et les génies ſupérieurs, n'étaient point du reſſort de M. de *la Croze;* en revanche, une probité égale en toutes ſes fortunes le rendait reſpectable et digne de l'eſtime des honnêtes gens. 1739.

Plaignez-nous, mon cher *Voltaire ;* nous perdons de grands hommes, et nous n'en voyons pas renaître. Il paraît que les ſavans et les orangers ſont de ces plantes qu'il faut tranſplanter dans ce pays, mais que notre terrain ingrat eſt incapable de reproduire lorſque les rayons arides du ſoleil, ou les gelées violentes des hivers les ont une fois fait ſécher. C'eſt ainſi qu'inſenſiblement et par degrés la barbarie s'eſt introduite dans la capitale de l'univers, après le ſiècle heureux des *Cicérons* et des *Virgiles*. Lorſque le poëte eſt remplacé par le poëte, le philoſophe par le philoſophe, l'orateur par l'orateur, alors on peut ſe flatter de voir perpétuer les ſciences. Mais lorſque la mort les ravit les uns après les autres, ſans qu'on voye ceux qui peuvent les remplacer

1739. dans les siècles à venir, il ne semble point qu'on enterre un savant, mais plutôt les sciences.

Je suis avec tous les sentimens que vous faites si bien sentir à vos amis, et qu'il est si difficile d'exprimer,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

VOTRE Altesse royale prend le parti des citadelles contre *Machiavel* : il paraît que l'Empire pense de même, car on a tiré vraiment *douze cents* florins de la caisse pour les réparations de Philisbourg, qui en exigent, dit-on, plus de *douze mille*.

Il n'y a guère de places dans les deux Siciles : voilà pourquoi ce pays change si souvent de maître. S'il avait des Namur, des Valenciennes, des Tournay, des Luxembourg dans l'Italie :

Che or giù da l'Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati ne di sangue tinta

Bever

Bever l'onda del Po, gallici armenti
Ne la vedrei del non ſuo ferro cinta, 1739.
Pugnar col braccio di ſtraniere genti,
Per ſervir ſempre, o vincitrice, o vinta.

Il faudra bien qu'au printemps prochain l'empereur et les Anglais reprennent ce beau pays; il ſerait trop long-temps ſous la même domination. Ah ! Monſeigneur, heureux qui peut vivre ſous vos lois !

J'ai commencé, Monſeigneur, à prendre de votre poudre : ou il n'y a point de Providence, ou elle me fera du bien. Je n'ai point d'expreſſion pour remercier *Marc-Aurèle* devenu *Eſculape*.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, &c.

1739.

LETTRE XC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le premier juin.

MONSEIGNEUR,

MA deſtinée eſt de devoir à votre Alteſſe royale le rétabliſſement de ma ſanté ; il y a près d'un mois qu'on m'empêche d'écrire ; mais enfin l'envie d'écrire à mon ſouverain m'a rendu des forces. Il fallait que je fuſſe bien mal, pour que les vers que je reçus de Berlin, datés du 26 avril, ne puſſent ranimer mon corps en échauffant mon ame. Cette épître ſur la néceſſité de remplir le vide de l'année par l'étude, eſt, je crois, le meilleur ouvrage de vers qui ſoit ſorti de mon *Marc-Aurèle* moderne.

C'eſt ainſi qu'à Berlin, à l'ombre du ſilence,
Je conſacrais mes jours aux Dieux de la ſcience.

Toute cette fin-là eſt achevée, et le reſte de la pièce brille par-tout d'étincelles d'imagination. Votre raiſon a bien de l'eſprit ; mais il y a encore un de vos enfans qui m'intéreſſe

davantage, c'eſt la réfutation de *Machiavel*. Je puis encore une fois aſſurer votre Alteſſe royale que c'eſt un ouvrage néceſſaire au genre-humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, et que c'eſt le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la vérité, grand Prince, comme vous méritez qu'on vous la diſe, et j'eſpère que, quand vous ſerez un jour ſur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait pour être unique en tout genre, et pour goûter des plaiſirs que les autres rois ſont faits pour ignorer. M. de *Keiſerling* vous avertira quand par haſard vous aurez paſſé une journée ſans faire des heureux; et le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points et les virgules à l'Anti-Machiavel. Je vais profiter de la permiſſion que votre Alteſſe royale m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie et une belle manufacture de papier, qui fourniſſe toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre le Prince de *Machiavel*. On m'a fait connaître le titre de trois; la première eſt Anti-Machiavel; la ſeconde, Diſcours d'Etat contre *Machiavel*; la troiſième, Fragmens contre *Machiavel*.

1739.

1739. Je ſerais bien aiſe de les voir, afin d'en parler, s'il en eſt beſoin, dans ma préface ; mais ces ouvrages ſont probablement fort mauvais, puiſqu'ils ſont difficiles à trouver ; cela ne retardera en rien l'impreſſion du plus bel ouvrage que je connaiſſe. Que vous y faites un portrait vrai des Français et du gouvernement de France ! Que le chapitre ſur les puiſſances eccléſiaſtiques eſt intéreſſant et fort ! La comparaiſon de la Hollande avec la Ruſſie, les réflexions ſur la vanité des grands ſeigneurs, qui ſont les ſouverains en miniature, ſont des morceaux charmans. Je vais dans l'inſtant en achever la quatrième lecture, la plume à la main. Cet ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* ; je ſuis honteux de faire tant de choſes frivoles, quand mon prince m'enſeigne à en faire de ſolides.

Que dira de moi votre Alteſſe royale ? on va jouer une tragédie nouvelle de ma façon à Paris, et ce n'eſt point Mahomet ; c'eſt une pièce toute d'amour, toute diſtillée à l'eau roſe des dames françaiſes (1). Voilà pourquoi je n'ai pas oſé en parler encore à votre Alteſſe royale. Je ſuis honteux de ma molleſſe : cependant la pièce n'eſt point ſans morale ;

(1) Cette pièce toute d'amour, dont il a été déjà queſtion dans les lettres précédentes, eſt Zulime.

elle peint les dangers de l'amour, comme Mahomet peint les dangers du fanatiſme. 1739.
Au reſte, je compte corriger encore beaucoup ce Mahomet, et le rendre moins indigne de vous être dédié. Je vais refondre toute la pièce. Je veux paſſer ma vie à me corriger, et à mériter les bonnes grâces de mon adorable ſouverain et d'*Emilie*. Votre Alteſſe royale a dû recevoir un peu de philoſophie de ma part, et beaucoup de la ſienne. Madame *du Châtelet* eſt ce que je voudrais être, digne de votre cour.

Je ſuis avec un profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance, &c.

LETTRE XCI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 26 de juin.

MON CHER AMI,

Je ſouhaiterais beaucoup que votre étoile errante ſe fixât, car mon imagination déroutée ne ſait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvait une fois diriger vos pas du côté de notre ſolitude, j'employerais aſſurément tous

1739. les ſecrets de l'aſtronomie pour arrêter ſon cours : je me jetterais même dans l'aſtrologie ; j'apprendrais le grimoire, et je ferais des invocations à tous les dieux et à tous les diables, pour qu'ils ne vous permiſſent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher *Voltaire*, *Ulyſſe*, malgré les enchantemens de *Circé*, ne penſait qu'à ſortir de cette île, où toutes les careſſes de la déeſſe magicienne n'avaient pas tant de pouvoir ſur ſon cœur que le ſouvenir de ſa chère *Pénélope*. Il me paraît que vous ſeriez dans le cas d'*Ulyſſe*, et que le puiſſant ſouvenir de la belle *Emilie* et l'attraction de ſon cœur auraient ſur vous un empire plus fort que mes dieux et mes démons. Il eſt juſte que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes ; je le cède donc à la Marquiſe, toutefois à condition qu'elle maintiendra mes droits de ſecond contre tous ceux qui voudraient me les diſputer.

J'ai cru que je pourrais aller aſſez vîte dans ce que je m'étais propoſé d'écrire contre *Machiavel* ; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour ſavoir tout ce qu'on a écrit ſur *Machiavel*, il m'a fallu lire une infinité de livres, et avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Pruſſe ne laiſſera pas que de cauſer

encore quelque interruption à mes études, et retardera la Henriade, Machiavel et Euryale. 1739.

Je n'ai point encore de réponſe d'Angleterre ; mais vous pouvez compter que c'eſt une choſe réſolue, et que la Henriade ſera gravée. J'eſpère pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage et de l'avant-propos à mon retour de Pruſſe, qui pourra être vers le 15 d'auguſte.

Un prince oiſif eſt, ſelon moi, un animal peu utile à l'univers. Je veux du moins ſervir mon ſiècle en ce qui dépend de moi ; je veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui eſt utile à l'univers ; je veux multiplier un poëme où l'auteur enſeigne le devoir des grands et le devoir des peuples, une manière de régner peu connue des princes, et une façon de penſer qui aurait ennobli les dieux d'*Homère* autant que leurs cruautés et leurs caprices les ont rendus mépriſables.

Vous faites un portrait vrai, mais terrible, des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, et des ſuites funeſtes du faux zèle. Ce ſont des leçons qu'on ne ſaurait aſſez répéter aux hommes, que leurs folies paſſées devraient du moins rendre plus ſages dans leur façon de ſe conduire à l'avenir.

Ce que je médite contre le machiavéliſme eſt proprement une ſuite de la Henriade. C'eſt

1739. ſur les grands ſentimens de *Henri IV* que je forge la foudre qui écraſera *Céſar Borgia*.

Pour *Niſus* et *Euryale*, ils attendront que le temps et vos corrections aient fortifié ma verve.

J'envoie par *L. Schiling* le vin d'Hongrie, ſous l'adreſſe du duc d'*Aremberg*. Il eſt sûr que ce duc eſt le patriarche des bons vivans; il peut être regardé comme père de la joie et des plaiſirs : *Silène* l'a doué d'une phyſionomie qui ne dément point ſon caractère, et qui fait connaître en lui une volupté aimable et décraſſée de tout ce que la débauche a d'obſcénités.

J'eſpère que vous reſpirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, et que la ſécurité de ce ſéjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la ſanté de votre corps. Je vous aſſure qu'il m'intéreſſe beaucoup, et qu'il ne ſe paſſe aucun jour que je ne faſſe des vœux en votre faveur à la déeſſe de la ſanté.

J'eſpère que tous mes paquets vous ſeront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plaît, quelques petits mots. On dit que les Plaiſirs ſe ſont donné rendez-vous ſur votre route ;

Que la Danſe et la Comédie,
Avec leur ſœur la Melodie,

Toutes trois firent le deſſein
De vous eſcorter en chemin, 1739.
Suivis de leur bande joyeuſe;
Et qu'en tous lieux leur troupe heureuſe,
Devant vos pas ſemant des fleurs,
Vous a rendu tous les honneurs
Qu'au ſommet de la double croupe,
Gouvernant ſa divine troupe,
Apollon reçoit des neuf ſœurs.

On dit auſſi

Que la Politeſſe et les Grâces
Avec vous quittèrent Paris;
Que l'Ennui froid a pris les places
De ces déeſſes et des Ris;
Qu'en cette région trompeuſe,
La Politique frauduleuſe
Tient le poſte de l'Equité;
Que la timide Honnêteté,
Redoutant le pouvoir inique
D'un prélat fourbe et deſpotique,
Ennemi de la liberté,
S'enfuit avec la Vérité.

Voilà une gazette poëtique de la façon qu'on les fait à Remusberg. Si vous êtes friand de nouvelles, je vous en promets en

1739. proſe ou en vers, comme vous les voudrez, à mon retour.

Mille aſſurances d'eſtime à la divine *Emilie*, ma rivale dans votre cœur. J'eſpère que vous tiendrez les engagemens de docilité que vous avez pris avec *Superville*. *Céſarion* vous dit tout ce qu'un cœur comme le ſien penſe, lorſqu'il a été aſſez heureux pour connaître le vôtre ; et moi, je ſuis plus que jamais

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XCII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 7 de juillet.

MON CHER AMI,

J'AI reçu l'ingénieux Voyage du baron de *Gangan* (1) à l'inſtant de mon départ de Remusberg : il m'a beaucoup amuſé, ce voyageur céleſte ; et j'ai remarqué en lui quelque ſatire et quelque malice qui lui donne beaucoup de reſſemblance avec les habitans de notre globe, mais qu'il ménage ſi bien

(1) C'eſt vraiſemblablement l'ouvrage imprimé depuis ſous le titre de *Micromégas*.

qu'on voit en lui un jugement plus mûr, et une imagination plus vive qu'en tout autre être penſant. Il y a, dans ce Voyage, un article où je reconnais la tendreſſe et la prévention de mon ami en faveur de l'éditeur de la Henriade. Mais ſouffrez que je m'étonne qu'en un ouvrage où vous rabaiſſez la vanité ridicule des mortels, où vous réduiſez à ſa juſte valeur ce que les hommes ont coutume d'appeler grand ; qu'en un ouvrage où vous abattez l'orgueil et la préſomption, vous vouliez nourrir mon amour propre, et fournir des argumens à la bonne opinion que je puis avoir de moi-même. 1739.

Tout ce que je puis me dire à ce ſujet peut ſe réduire à ceci ; qu'un cœur pénétré d'amitié voit les objets d'une autre manière qu'un cœur inſenſible et indifférent.

J'eſpère que ma dernière lettre vous ſera parvenue en compagnie du vin d'Hongrie. Votre ſéjour de Bruxelles n'accélérera guère notre correſpondance durant quelque temps, car je pars inceſſamment pour un voyage auſſi ennuyeux que fatigant. Nous parcourrons, en cinq ſemaines, plus de mille milles d'Allemagne ; nous paſſerons par des endroits peu habités, et qui me conviennent à peu-près comme le pays des Gètes, qui ſervait d'exil à *Ovide*. Je vous prie de redoubler votre correſ-

1739. pondance, car il ne me faut pas moins que deux de vos lettres toutes les ſemaines pour me garantir d'un ennui inſupportable.

Bruxelles et preſque toute l'Allemagne ſe reſſentent de leur ancienne barbarie : les arts y ſont peu en honneur, et par conſéquent peu cultivés. Les nobles ſervent dans les troupes ; ou, avec des études très-légères, ils entrent dans le barreau, où ils jugent, que c'eſt un plaiſir. Les gentillâtres bien rentés vivent à la campagne, ou plutôt dans les bois, ce qui les rend auſſi féroces que les animaux qu'ils pourſuivent. La nobleſſe de ce pays-ci reſſemble en gros à celle des autres provinces d'Allemagne ; mais à cela près qu'ils ont plus d'envie de s'inſtruire, plus de vivacité, et, ſi j'oſe dire, plus de génie que la plus grande partie de la nation, et principalement que les Veſtphaliens, les Franconiens, les Suabes et les Autrichiens ; ce qui fait qu'on doit s'attendre un jour à voir ici les arts tirés de la roture, et habiter les palais et les bonnes maiſons. Berlin principalement contient en ſoi (ſi je puis m'exprimer ainſi) les étincelles de tous les arts ; on voit briller le génie de tous côtés, et il ne faudrait qu'un ſouffle heureux pour rendre la vie à ces ſciences qui rendirent Athènes et Rome plus fameuſes que leurs guerres et leurs conquêtes.

Vous devez trouver la différence de la vie de Paris et de Bruxelles bien plus ſenſible qu'un autre, vous qui ne reſpiriez qu'au centre des arts, vous qui aviez réuni à Cirey tout ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus piquant dans les plaiſirs de l'eſprit. 1739.

La vanité eſpagnole de l'archiducheſſe, le cérémonial guindé de ſa petite cour n'inſpirera guère de vénération à un philoſophe qui apprécie les choſes ſelon leur valeur intrinsèque; et je ſuis sûr que le baron de *Gangan* en ſentira le ridicule, s'il pouſſe ſes voyages juſqu'à Bruxelles.

Adieu, mon cher ami; je pars. Fourniſſez-moi, je vous prie, de tout ce que votre plume produira, car mon eſprit court grand riſque de mourir d'inanition, à moins que vos ſoins ne lui conſervent la vie.

Je travaillerai, autant que le temps me le permettra, contre *Machiavel* et pour la Henriade; et j'eſpère de pouvoir vous envoyer de Kœnisberg l'avant-propos de la nouvelle édition.

Mille aſſurances d'eſtime à la divine *Emilie*. Je ne comprends point comment on peut plaider contre elle, et de quelle nature peut être le procès qu'on lui intente. Je ne connaîtrais d'autres intérêts à diſcuter avec elle que ceux du cœur.

1739. Ménagez votre ſanté ; n'oubliez point que je m'intéreſſe beaucoup à votre conſervation, et que j'ai lié d'une manière indiſſoluble mon contentement à votre proſpérité.

Je ſuis à jamais, mon cher ami,
votre très-fidellement affectionné ami,
FÉDÉRIC.

Le médecin que je vous ai recommandé s'appelle *Superville*. C'eſt un homme ſur l'expérience et le ſavoir duquel on peut faire fond. Adreſſez-moi les lettres que vous lui écrirez, je vous ferai tenir ſes réponſes ; mais ſurtout ne négligez point ſes avis, et j'ai lieu d'eſpérer qu'on redreſſera la faibleſſe de votre tempérament, et les infirmités dont votre vie ſerait rongée.

LETTRE XCIII. 1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles.

MONSEIGNEUR,

EMILIE et moi chétif nous avons reçu, au milieu des plaiſirs d'Enguien, le plus grand plaiſir dont nous puiſſions être flattés. Un homme qui a eu le bonheur de voir mon jeune *Marc-Aurèle*, nous a apporté de ſa part, une lettre charmante, accompagnée d'écritoires d'ambre et de boîtes à jouer.

Avec combien d'impatience
Monſieur Gérard nous vit ſaiſir
Ces inſtrumens de la ſcience,
Auſſi-bien que ceux du plaiſir!
Tout eſt de notre compétence.

Nous jouons donc, Monſeigneur, avec vos jetons, et nous écrivons avec vos plumes d'ambre.

Cet ambre fut formé, dit-on,
Des larmes que jadis verſèrent
Les ſœurs du brillant Phaëton,
Lorſqu'en pins elles ſe changèrent,

1739.

Pour ſervir, ſans doute, au bûcher
Du plus infortuné cocher
Que jamais les Dieux renversèrent.

Ces dieux renverſent tous les jours de ces cochers qui ſe mêlent de nous conduire, et ils trouvent rarement des amis qui les pleurent.

A notre retour d'Enguien, à peine arrivons-nous à Bruxelles, qu'une nouvelle conſolation m'arrive encore, et je reçois, par la voie d'Amſterdam, une lettre, du 7 juillet, de votre Alteſſe royale. Il paraît qu'elle connaît le pays où je ſuis. J'y vois beaucoup de princes et peu d'hommes, c'eſt-à-dire, d'hommes penſans et inſtruits.

Que vont donc devenir, Monſeigneur, dans votre ville de Berlin, ces ſciences que vous encouragez, et à qui vous faites tant d'honneur? qui remplacera M. de *la Croze?* ce ſera, ſans doute, M. *Jordan;* il me ſemble qu'il eſt dans le vrai chemin de la grande érudition. Après tout, Monſeigneur, il y aura toujours des ſavans; mais les hommes de génie, les hommes qui, en communiquant leur ame, rendent ſavans les autres; ces fils aînés de *Prométhée*, qui s'en vont diſtribuant le feu céleſte à des maſſes mal organiſées, il y en aura toujours très-peu, dans

quelque

quelque pays que ce puiſſe être. La Marquiſe jette à préſent tout ſon feu ſur ce triſte procès qui lui a fait quitter ſa douce ſolitude de Cirey ; et moi, je réunis mes petites étincelles pour former quelque choſe de neuf qui puiſſe plaire au moderne *Marc-Aurèle*. 1739.

Je prends donc la liberté de lui envoyer ce premier acte d'une tragédie qui me paraît, ſinon dans un bon goût, au moins dans un goût nouveau. On n'avait jamais mis ſur le théâtre la ſuperſtition et le fanatiſme. Si cet eſſai ne déplaît pas à mon juge, il aura le reſte acte par acte.

Je comptais avoir l'honneur de lui envoyer ce commencement par M. de *Valori*, qui va réſider auprès de ſa majeſté. Il eſt digne, à ce qu'on dit, d'avoir l'honneur de dîner avec le père, et de ſouper avec le fils. Je l'attends de jour en jour à Bruxelles ; j'eſpère que ce ſera un nouveau protecteur que j'aurai auprès de votre Alteſſe royale.

Les mille milles d'Allemagne qu'elle va faire, retarderont un peu la défaite de *Machiavel*, et les inſtructions que j'attends de la main la plus reſpectable et la plus chère. J'ignore ſi M. de *Keiſerling* a le bonheur d'accompagner votre Alteſſe royale ; ou je le plains, ou je l'envie.

J'écrirai donc à M. de *Superville*. Je n'ai de

foi aux médecins que depuis que votre Alteſſe
1739. royale eſt l'*Eſculape* qui daigne veiller ſur ma ſanté.

Emilie va quitter ſes avocats pour avoir l'honneur d'écrire au patron des arts et de l'humanité.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles.

LORSQU'AUTREFOIS notre bon Prométhée
Eut dérobé le feu ſacré des cieux,
Il en fit part à nos pauvres aïeux;
La terre en fut également dotée,
Tout eut ſa part; mais le Nord amortit
Ces feux ſacrés que la glace couvrit.
Goths, Oſtrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales,
Pour réchauffer leurs eſpèces brutales,
Dans des tonneaux de cervoiſe et de vin
Ont recherché ce feu pur et divin;
Et la fumée épaiſſe, aſſoupiſſante,
Rabrutiſſait leur tête non penſante:
Rien n'éclairait ce ſombre genre-humain.

Chriſtine vint, Chriſtine l'immortelle
Du feu ſacré ſurprit quelque étincelle ; 1739.
Puis, avec elle emportant ſon tréſor,
Elle s'enfuit loin des antres du Nord,
Laiſſant languir dans une nuit obſcure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon prince, au haut du mont Remus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus.
Il le prit tout ; mais ſa bonté féconde
S'en eſt ſervi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie et le ſens,
Pour animer tous les arts languiſſans ;
Et de plaiſir la terre tranſportée
Nomma mon roi le ſecond Prométhée.

Cette petite vérité allégorique vient de naître, mon adorable Monarque, à la vue du dernier paquet de votre Alteſſe royale, dans lequel vous jugez ſi bien la métaphyſique, et où vous êtes ſi aimable, ſi bon, ſi grand en vers et en proſe. Vous êtes bien mon *Prométhée :* votre feu réveille les étincelles d'une ame affaiblie par tant de langueurs et de maux ; j'ai ſouffert un mois ſans relâche. Je ſurpris, il y a quelques jours, un moment pour écrire à votre Alteſſe royale, et mes maux furent ſuſpendus. Mais je ne ſais ſi ma lettre ſera parvenue juſqu'à vous ; elle était ſous le couvert

1739. des correſpondans du ſieur *David Gérard :* ces correſpondans ſe ſont aviſés de faire banqueroute ; j'ai l'honneur même d'être compris dans leur méſaventure pour quelques effets que je leur avais confiés ; mais mon plus précieux effet, c'eſt ma correſpondance avec *Marc-Aurèle.* S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient ſans que je m'en plaigne.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à votre Alteſſe royale que je ſuis ſur le point de rendre public ce catéchiſme de la vertu, et cette leçon des princes dans laquelle la fauſſe politique et la logique des ſcélérats ſont confondues avec autant de force et d'eſprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données ; j'ai tâché d'égaler à peu-près les longueurs des chapitres à ceux de *Machiavel ;* j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre : pardonnez-moi, et permettez-moi de retrancher ce qui ſe trouve au ſujet des diſputes de religion dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adreſſe qu'eut *Ferdinand d'Arragon* de tirer de l'argent de l'Egliſe, ſous le prétexte de faire la guerre aux Maures, et de s'en ſervir pour envahir l'Italie. La reine d'Eſpagne vient d'en faire autant. *Ferdinand d'Arragon* pouſſa encore l'hypocriſie juſqu'à

chaſſer les Maures pour acquérir le nom de bon catholique, fouiller impunément dans les bourſes des ſots catholiques, et piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de diſputes des prêtres, et des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs ſelon leur mérite. 1739.

Je prends donc, ſous votre bon plaiſir, la liberté d'ôter cette petite excreſcence à un corps admirablement conformé dans toutes ſes parties. Je ne ceſſe de vous le dire; ce ſera là un livre bien ſingulier et bien utile.

Mais quoi, mon grand Prince, en feſant de ſi belles choſes, votre Alteſſe royale daigne faire venir des caractères d'argent, d'Angleterre, pour faire imprimer cette Henriade! le premier des beaux arts que votre Alteſſe royale fait naître, eſt l'imprimerie. Cet art, qui doit faire paſſer vos exemples et vos vertus à la poſtérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le ſuivre! et que Berlin va bientôt devenir Athènes! mais enfin le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur; c'eſt par moi que vous commencez à faire du bien.

Je ſuis votre ſujet, je le ſuis, je veux l'être.
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre.
Non, à mes vœux ardens le Ciel ſera plus doux;

1739. Il me fallait un ſage, et je le trouve en vous.
Ce ſage eſt un héros, mais un héros aimable;
Il arrache aux bigots leur maſque mépriſable;
Les arts ſont ſes enfans, les vertus ſont ſes Dieux.
Sur moi, du mont Remus, il a baiſſé les yeux;
Il deſcend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui ſeul des traits de ſa lumière.
Grands miniſtres courbés du poids des petits ſoins,
Vous qui faites ſi peu, qui penſez encor moins,
Rois, fantômes brillans qu'un ſot peuple contemple,
Regardez Frédéric, et ſuivez ſon exemple.

Oſerai-je abuſer des bontés de votre Alteſſe royale, au point de lui propoſer une idée que vos bienfaits me font naître.

Votre Alteſſe royale eſt l'unique protecteur de la Henriade. On travaille ici très-bien en tapiſſerie : ſi vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittoreſques dont vous daignez embellir cet ouvrage ; *la Saint-Barthelemi*, *le temple du Deſtin*, *le temple de l'Amour*, *la bataille d'Ivry*, fourniraient, ce me ſemble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, ſelon les meſures que votre Alteſſe royale donnerait : je crois qu'en moins de deux ans cela ſerait exécuté. Je prévois que le procès de madame *du Châtelet*,

qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai ſurement le temps de ſervir votre Alteſſe royale dans cette petite entrepriſe, ſi elle l'agrée. Au reſte, je prévois que ſi votre Alteſſe royale veut faire un jour un établiſſement de tapiſſerie dans ſon Athènes, elle pourra aiſément trouver ici des ouvriers. Il me ſemble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce et les plaiſirs floriſſans; car je mets les plaiſirs au rang des plus beaux arts. 1739.

Madame *du Châtelet* a reçu la lettre de votre Alteſſe royale, et va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, Monſeigneur, vous avez bien raiſon de dire que la métaphyſique ne doit brouiller perſonne. Il n'appartient qu'à des théologiens de ſe haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphyſique cet *N* et cet *L* des ſénateurs romains, qui ſignifiaient *non liquet*, et qu'ils mettaient ſur leurs tablettes quand les avocats n'avaient pas aſſez expliqué la cauſe. A l'égard de la géométrie, je crois que, hors une quarantaine de théorèmes qui ſont le fondement de la ſaine phyſique, tout le reſte ne contient guère que des vérités difficiles, sèches et inutiles. Je ſuis bien aiſe de n'être pas tout-à-fait ignorant en géométrie; mais je

1739. ſerais fâché d'y être trop ſavant, et d'abandonner tant de choſes agréables pour des combinaiſons ſtériles. J'aime mieux votre Anti-Machiavel que toutes les courbes qu'on carre, ou qu'on ne carre point. J'ai plus de plaiſir à une belle hiſtoire qu'à un théorème qui peut être vrai ſans être beau.

Comptez, Monſeigneur, que je mets encore les belles épîtres au rang des plaiſirs préférables à des *ſinus* et à des *tangentes* : celle ſur la fauſſeté me charme et m'étonne ; car enfin, quoique vous vous portiez mieux que moi, quoique vous ſoyez dans l'âge où le génie eſt dans ſa force, vos journées ne ſont pas plus longues que les nôtres. Vous êtes, ſans doute, occupé des plans que vous tracez pour le bien de l'eſpèce humaine; vous eſſayez vos forces en ſecret pour porter ce fardeau brillant et pénible qui va tomber ſur votre tête ; et avec cela, mon *Prométhée* eſt *Apollon* tant qu'il veut.

Que ce M. de *Camas* eſt heureux de mériter et de recevoir de pareils éloges ! Ce que j'aime le plus dans cet art à qui vous faites tant d'honneur, c'eſt cette foule d'images brillantes dont vous l'embelliſſez ; c'eſt tantôt le vice qui eſt *un océan immenſe et plein d'orages*, c'eſt

Un monſtre couronné de qui les ſifflemens
Ecartent loin de lui la vérité ſi pure.

Surtout

Surtout je vois par-tout des exemples tirés de l'hiſtoire, je reconnais la main qui a confondu *Machiavel*. 1739.

Je ne ſais, Monſeigneur, ſi vous ſerez encore au mont Remus, ou ſur le trône, quand cet Anti-Machiavel paraîtra. Les maladies de l'eſpèce de celle du roi ſont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui eſt dans le même cas abſolument, et qui diſpute ſa vie depuis ſix mois.

Quelque choſe qui arrive, rien ne pourra augmenter les ſentimens du reſpect, de la tendre reconnaiſſance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCV.

DU PRINCE ROYAL.

A Inſterbourg, le 27 de juillet.

MON CHER AMI,

Nous voici enfin arrivés, après trois ſemaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultrà* du monde civiliſé : c'eſt une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage,

—— parce qu'elle peut être regardée comme une
1739. création du roi mon père.

La Lithuanie pruſſienne eſt un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, ſur vingt de large, quoiqu'il aille en ſe rétréciſſant du côté de la Samogitie. Cette province fut ravagée par la peſte au commencement de ce ſiècle, et plus de trois cents mille habitans périrent de maladie et de misère. La cour, peu inſtruite des malheurs du peuple, négligea de ſecourir une riche et fertile province, remplie d'habitans, et féconde en toute eſpèce de productions. La maladie emporta les peuples; les champs reſtèrent incultes et ſe hériſsèrent de brouſſailles. Les beſtiaux ne furent point exempts de la calamité publique. En un mot, la plus floriſſante de nos provinces fut changée en la plus affreuſe des ſolitudes.

Fédéric I mourut ſur ces entrefaites, et fut enſeveli avec ſa fauſſe grandeur, qu'il ne feſait conſiſter qu'en une vaine pompe, et dans l'étalage faſtueux de cérémonies frivoles.

Mon père, qui lui ſuccéda, fut touché de la misère publique. Il vint ici ſur les lieux, et vit lui-même cette vaſte contrée dévaſtée, avec toutes les affreuſes traces qu'une maladie contagieuſe, la diſette, et l'avarice ſordide des miniſtres, laiſſent après eux. Douze ou

quinze villes dépeuplées, et quatre ou cinq cents villages inhabités et incultes, furent le triſte ſpectacle qui s'offrit à ſes yeux. Bien loin de ſe rebuter par des objets auſſi fâcheux, il ſe ſentit pénétré de la plus vive compaſſion, et réſolut de rétablir les hommes, l'abondance et le commerce dans cette contrée qui avait perdu juſqu'à la forme d'un pays. 1739.

Depuis ce temps-là il n'eſt aucune dépenſe que le roi n'ait faite pour réuſſir dans ſes vues ſalutaires. Il fit d'abord des règlemens remplis de ſageſſe ; il rebâtit tout ce que la peſte avait déſolé ; il fit venir des milliers de familles de tous les côtés de l'Europe. Les terres ſe défrichèrent, le pays ſe repeupla, le commerce fleurit de nouveau ; et à préſent l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais.

Il y a plus d'un demi million d'habitans dans la Lithuanie; il y a plus de villes qu'il y en avait; plus de troupeaux qu'autrefois; plus de richeſſes et plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'eſt dû qu'au roi qui, non-ſeulement a ordonné, mais qui a préſidé lui-même à l'exécution; qui a conçu les deſſeins, et qui les a remplis lui ſeul ; qui n'a épargné ni ſoins, ni peines, ni tréſors immenſes, ni promeſſes, ni récompenſes, pour aſſurer le

——— bonheur et la vie à un demi million d'êtres
1739. penſans qui ne doivent qu'à lui ſeul leur félicité et leur établiſſement.

J'eſpère que vous ne ſerez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre ſur vos frères lithuaniens, comme ſur vos frères français, anglais, allemands, &c.; et d'autant plus qu'à mon grand étonnement, j'ai paſſé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne ſais quoi de ſi héroïque dans la manière généreuſe et laborieuſe dont le roi s'y eſt pris pour rendre ce déſert habité, fertile et heureux, qu'il m'a paru que vous ſentiriez les mêmes ſentimens en apprenant les circonſtances de ce rétabliſſement.

J'attends tous les jours de vos nouvelles d'Enguien. J'eſpère que vous y jouirez d'un repos parfait, et que l'Ennui, ce dieu lourd et peſant, n'oſera point paſſer par les bras d'*Emilie* pour aller juſqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, et ſoyez perſuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir et de vous embraſſer. Adieu.

FÉDÉRIC.

Mes complimens à la Marquiſe et au duc qu'*Apollon* diſpute à *Bacchus*.

LETTRE XCVI. 1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 12 d'auguſte.

MONSEIGNEUR,

J'AI pris la liberté d'envoyer à votre Alteſſe royale le ſecond acte de Mahomet, par la voie des ſieurs *David Gérard* et compagnie : je ſouhaite que les Muſulmans réuſſiſſent auprès de votre Alteſſe royale, comme ils font ſur la Moldavie. Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir ſur le chapitre de ces infidelles qui font plus que jamais parler d'eux.

Je crois à préſent votre Alteſſe royale ſur les bords où l'on ramaſſe ce bel ambre dont nous avons, grâces à vos bontés, des écritoires, des ſonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan quand j'ai joué avec de miſérables fiches communes ; mais j'ai toujours gagné quand je me ſuis ſervi des jetons de votre Alteſſe royale.

C'eſt Frédéric qui me conduit,
Je ne crains plus diſgrâce aucune ;

1739.

Car il préſide à ma fortune,
Comme il éclaire mon eſprit.

Je vais prier le bel aſtre de *Frédéric* de luire toujours ſur moi pendant un petit ſéjour que je vais faire à Paris avec la Marquiſe, votre ſujette. Voilà une vie bien ambulante pour des philoſophes; mais notre grand prince, plus philoſophe que nous, n'eſt pas moins ambulant. Si je rencontre dans mon chemin quelque grand garçon haut de ſix pieds; je lui dirai : Allez vîte ſervir dans le régiment de mon prince. Si je rencontre un homme d'eſprit, je lui dirai : Que vous êtes malheureux de n'être point à ſa cour!

En effet, il n'y a que ſa cour pour les êtres penſans; votre Alteſſe royale ſait ce que c'eſt que toutes les autres; celle de France eſt un peu plus gaie depuis que ſon roi a oſé l'aimer: le voilà en train d'être un grand homme, puiſqu'il a des ſentimens. Malheur aux cœurs durs! DIEU bénira les ames tendres. Il y a je ne ſais quoi de réprouvé à être inſenſible; auſſi Ste *Thérèſe* définiſſait-elle le diable, le malheureux qui ne ſait point aimer.

On ne parle à Paris que de fêtes, de feux d'artifice; on dépenſe beaucoup en poudre et en fuſées. On dépenſait autrefois davantage en eſprit et en agrémens; et quand *Louis XIV*

donnait des fêtes, c'était les *Corneille*, les *Molière*, les *Quinault*, les *Lulli*, les *le Brun* qui s'en mêlaient. Je ſuis fâché qu'une fête ne ſoit qu'une fête paſſagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, quelques diamans, et rien de plus; je voudrais qu'elle paſsât à la poſtérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient mieux cela que nous; les amphithéâtres, les arcs de triomphe, élevés pour un jour ſolennel, nous plaiſent et nous inſtruiſent encore. Nous autres, nous dreſſons un échafaud dans la place de Grève, où la veille on a roué quelques voleurs; on tire des canons de l'hôtel de ville. Je voudrais qu'on employât plutôt ces canons-là à détruire cet hôtel de ville qui eſt du plus mauvais goût du monde, et qu'on mît, à en rebâtir un beau, l'argent qu'on dépenſe en fuſées volantes. Un prince qui bâtit fait néceſſairement fleurir les autres arts; la peinture, la ſculpture, la gravure, marchent à la ſuite de l'architecture. Un beau ſalon eſt deſtiné pour la muſique, un autre pour la comédie. On n'a à Paris ni ſalle de comédie ni ſalle d'opéra; et, par une contradiction trop digne de nous, d'excellens ouvrages ſont repréſentés ſur de très-vilains théâtres. Les bonnes pièces ſont en France, et les beaux vaiſſeaux en Italie. 1739.

Je n'entretiens votre Alteſſe royale que de

—— plaiſirs, tandis qu'elle combat ſérieuſement
1739. *Machiavel* pour le bonheur des hommes; mais je remplis ma vocation, comme mon prince remplit la ſienne; je peux tout au plus l'amuſer, et il eſt deſtiné à inſtruire la terre.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Koniſter, le 9 d'auguſte.

SUBLIME auteur, ami charmant,
Vous dont la ſource intariſſable
Nous fournit ſi diligemment
De ce fruit rare, ineſtimable,
Que votre muſe hardiment,
Dans un ſéjour peu favorable,
Fait éclore à chaque moment:

Au fond de la Lithuanie,
J'ai vu paraître, tout brillant,
Ce rayon de votre génie
Qui confond, dans la tragédie,
Le fanatiſme, en ſe jouant.

J'ai vu de la philoſophie,
J'ai vu le baron voyageur,

Et j'ai vu la pièce accomplie, 1739.
Où les ouvrages et la vie
De Molière vous font honneur.

A la France, votre patrie,
Voltaire, daignez épargner
Les frais que pour l'académie
Sa main a voulu deſtiner.

En effet, je ſuis sûr que ces quarante têtes qui ſont payées pour penſer, et dont l'emploi eſt d'écrire, ne travaillent pas la moitié autant que vous. Je ſuis certain que, ſi l'on pouvait apprécier la valeur des penſées, toutes celles de cette nombreuſe ſociété, priſes enſemble, ne tiendraient pas l'équilibre aux vôtres. Les ſciences ſont pour tout le monde, mais l'art de penſer eſt le don le plus rare de la nature.

Cet art fut banni de l'école;
Des pédans il eſt inconnu.
Par l'inquiſition frivole
L'uſage en ſerait défendu,
Si le pouvoir ſaint de l'étole
S'était à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penſer juſte a prétendu;
Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé ſon idole;

1739.

Et l'ignorant a confondu
Le froid non-ſens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penſer, cet art ſi peu connu.

Entre cent perſonnes qui croient penſer, il y en a une à peine qui penſe par elle-même. Les autres n'ont que deux ou trois idées qui roulent dans leur cerveau, ſans s'altérer et ſans acquérir de nouvelles formes; et le centième penſera peut-être ce qu'un autre a déjà penſé; mais ſon génie, ſon imagination ne ſera pas créatrice. C'eſt cet eſprit créateur qui fait multiplier les idées, qui ſaiſit les rapports entre des choſes que l'homme inattentif n'aperçoit qu'à peine; c'eſt cette force du bon ſens qui fait, ſelon moi, la partie eſſentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux et rare
Ne ſaurait ſe communiquer:
La nature en paraît avare.
Autant que l'on a pu compter,
Tout un ſiècle elle ſe prépare
Lorſqu'elle nous le veut donner.
Mais vous le poſſédez, Voltaire;
Et ce ſerait vous ennuyer
Qu'apprécier et calculer
L'héritage de votre père.

Trois ſortes d'ouvrages me ſont parvenus de votre plume, en ſix ſemaines de temps. Je m'imagine qu'il y a quelque part en France une ſociété choiſie de génies égaux et ſupérieurs, qui travaillent tous enſemble, et qui publient leurs ouvrages ſous le nom de *Voltaire*, comme une autre ſociété en publie ſous le nom de Trévoux. Si cette ſuppoſition eſt ſenſée, je me fais trinitaire, et je commencerai à voir jour à ce myſtère que les chrétiens ont cru juſqu'à préſent ſans le comprendre. 1739.

Ce qui m'eſt parvenu de Mahomet me paraît excellent. Je ne ſaurais juger de la charpente de la pièce, faute de la connaître; mais la verſification eſt, à mon avis, pleine de force, et ſemée de ces portraits et caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'eſprit.

Vous n'avez pas beſoin, mon cher *Voltaire*, de l'éloquence de M. de *Valori;* vous êtes dans le cas qu'on ne ſaurait détruire ni augmenter votre réputation.

Vainement l'envieux, deſſéché de fureur,
L'ennemi des humains, qu'afflige leur bonheur,
Cet inſecte rampant qui naît avec la gloire,
Dont le toucher impur ſalit ſouvent l'hiſtoire,
Sur vos vers immortels répandant ſes poiſons,
De vos lauriers naiſſans retarde les moiſſons.
Votre ame, à tous les arts par ſon penchant formée,

Par vingt ans de travaux fonda ſa renommée :
1739. Sous les yeux d'Emilie, élève de Newton,
Vous effacez de Thou, vous ſurpaſſez Maron.

Je ſuis avec une eſtime parfaite, mon cher *Voltaire*,

votre très-affectionné ami,
FÉDÉRIC.

Si vous voyez le duc d'*Aremberg*, faites-lui bien mes complimens, et dites-lui que deux lignes françaiſes de ſa main me feraient plus de plaiſir que mille lettres allemandes dans le ſtyle des chancelleries.

LETTRE XCVIII.

DU PRINCE ROYAL.

Aux haras de Pruſſe, le 15 d'auguſte.

Enfin, hors du piége trompeur,
Enfin, hors des mains aſſaſſines
Des charlatans que notre erreur
Nourrit ſouvent pour nos ruines,
Vous quittez votre empoiſonneur :
Du tokai, des liqueurs divines
Vous ſerviront de médecines,

Et je ſerai votre docteur.
Soit ; j'y conſens, ſi par avance, 1739.
Voltaire, de ma conſcience
Vous devenez le directeur.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que le vin d'Hongrie eſt arrivé à Bruxelles. J'eſpère apprendre bientôt de vous-même que vous en avez bu, et qu'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On m'écrit que vous avez donné une fête charmante à Enguien, au duc d'*Aremberg*, à madame *du Châtelet*, et à la fille du comte de *Lannoi ;* j'en ai été bien aiſe, car il eſt bon de prouver à l'Europe par des exemples que le ſavoir n'eſt pas incompatible avec la galanterie.

Quelques vieux pédans radoteurs,
Dans leurs taudis toujours en cage,
Hors du monde et loin de nos mœurs,
Effarouchaient, d'un air ſauvage,
Ce peuple fou, léger, volage,
Qui turlupine les docteurs.
Le goût ne fut point l'apanage
De ces miſérables rêveurs
Qui cherchent les talens du ſage
Dans les rides de leurs viſages,
Et dans les frivoles honneurs
D'un in-folio de cent pages.

1739.

Le peuple, fait pour les erreurs,
De tout ſavant crut voir l'image
Dans celle de ces plats auteurs.
Bientôt, pour le bien de la terre,
Le Ciel daigna former Voltaire :
Lors, ſous de nouvelles couleurs,
Et par vos talens ennoblie,
Reparut la philoſophie.

En pénétrant les profondeurs
Que Newton découvrit à peine,
Et dont cent auteurs à la gêne
En vain furent commentateurs ;
En ſuivant les divines traces
De ces eſprits univerſels,
Agens ſacrés des immortels,
Vos mains ſacrifièrent aux Grâces,
Vos fleurs parèrent leurs autels.

Peſans diſciples des Saumaiſes,
Diſſéqueurs de graves fadaiſes,
Suivez ces exemples charmans ;
Quittez la région frivole,
Dont l'air empeſé de l'école
A proſcrit tous les agrémens.

J'attends avec bien de l'impatience les actes ſuivans de Mahomet. Je m'en rapporte bien à vous, perſuadé que cette tragédie

ſingulière et nouvelle brillera de charmes nouveaux. 1739.

Ta muſe, en conquérant, aſſervit l'univers;
La nature a payé ſon tribut à tes vers.
L'Amérique et l'Europe ont ſervi ton génie,
L'Afrique était domptée, il te fallait l'Aſie.
Dans ſes fertiles champs cours moiſſonner des fleurs,
Au théâtre français combattre les erreurs,
Et frapper nos bigots, d'une main indirecte,
Sur l'auteur inſolent d'une infidelle ſecte.

On m'avait dit que je trouverais la défaite de *Machiavel* dans les notes politiques d'*Amelot de la Houſſaye*, et dans la traduction du chevalier *Gordon :* j'ai lu ces deux ouvrages judicieux et excellens dans leur genre ; mais j'ai été bien aiſe de voir que mon plan était tout-à-fait différent du leur. Je travaillerai à l'exécuter dès que je ſerai de retour. Vous ſerez le premier qui lirez l'ouvrage, et le public ne le verra pas à moins que vous ne l'approuviez. J'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu permettre les diſtractions d'un voyage, et ce tribut que la naiſſance eſt obligée de payer, à ce que l'on dit, à l'oiſiveté et à l'ennui.

Je ſerai le 18 à Berlin, et je vous enverrai de là ma préface de la Henriade, afin d'obtenir le ſceau de votre approbation.

1739. Adieu, mon cher *Voltaire;* faites, s'il vous plaît, mes aſſurances d'eſtime à la marquiſe *du Châtelet;* grondez un peu, je vous prie, le duc d'*Aremberg* de ſa lenteur à me répondre. Je ne ſais qui de nous deux eſt le plus occupé, mais je ſais bien qui eſt le plus pareſſeux.

Je ſuis avec toute l'affection poſſible, mon cher *Voltaire*,

votre parfait ami,
FÉDÉRIC.

LETTRE XCIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Potſdam, le 9 de ſeptembre.

MON CHER AMI,

J'AI reçu deux de vos lettres à la fois, auxquelles je vous réponds, ſavoir celle du 12 d'auguſte et du 17. J'ai très-bien reçu de même le ſecond acte de Mahomet, qui me paraît fort beau; mais, à vous parler franchement, moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers, dans le premier acte, qui m'a fait naître un doute: je ne ſais ſi l'uſage veut qu'on diſe *écraſer des*

des étincelles ; j'ai cru qu'il fallait dire *éteindre* ou *étouffer* des étincelles. (1) 1739.

Souvenez-vous, je vous prie, de ce beau vers :

Et vers la vérité le doute les conduit.

Toujours ſais-je bien que mes ſens ſont affectés d'une manière bien plus aimable par les magnifiques vers de vos muſulmans, que par les maſſacres que ces barbares font à Belgrade de nos pauvres allemands.

Quand, de ſoufre enflammés, deux nuages affreux,
Obſcurciſſant les cieux et menaçant la terre,
Agités par les vents dans leur cours orageux,
De leurs flancs entr'ouverts vomiſſant le tonnerre,
D'un choc impétueux ſe frappent dans les airs,
Semblent nous abymer aux gouffres des enfers,
La nature frémit ; ce bruit épouvantable
Paraît dans le chaos plonger les élémens,
Et du monde ébranlé les fondemens durables
Craignent, en treſſaillant, pour ſes derniers momens.

Ainſi, quand le démon, altéré de carnage,
Sous ſes drapeaux ſanglans raſſemble les humains ;
Que la deſtruction, la mort, l'aveugle rage,
Des vaincus, des vainqueurs a fixé les deſtins,

(1) M. de *Voltaire* a depuis adopté cette correction.

De haine et de fureur follement animées,
1739. S'égorgent de ſang froid deux puiſſantes armées;
La terre de leur ſang s'abreuve avec horreur,
L'enfer de leurs ſuccès empoiſonne la ſource,
Le ciel au loin gémit du cri de leur clameur,
Et les flots pleins de morts interrompent leur courſe.

Ciel! d'où part cette voix de vaincus, de trépas?
O ciel! quoi! de l'enfer un monſtre abominable
Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le ſang humain plonge leur bras coupable!
Quoi! l'aigle des céſars, vaincu des muſulmans,
Quitte d'un vol hâté ces rivages ſanglans!
De morts et de mourans les plaines ſont couvertes;
Le trépas, qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal, de leurs communes pertes
Aſſemble avidement les cruelles moiſſons.

Fatale Moldavie! ô trop funeſtes rives!
Que de ſang des humains répandu ſur vos bords,
Rougiſſant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin porte l'effroi, le carnage et les morts!
Du trépas dévorant vos plaines empeſtées
D'un mal contagieux déjà ſont infectées.
Par quel monſtre inhumain, par quels affreux tyrans
Ces douces régions ſont-elles déſolées,
Et tant de légions de braves combattans
Sur l'autel de la Mort ſont-elles immolées?

Tel que le mont Athos qui, du fond des enfers, —
S'élevant juſqu'aux cieux, au-deſſus des nuages, 1739.
Contemple avec mépris les Aquilons altiers
A l'entour de ſes pieds raſſembler les orages :
Tel, en ſa grandeur vaine, au-deſſus des humains,
Un monarque indolent maîtriſe les deſtins ;
Du fardeau de l'Etat il charge ſon miniſtre,
D'un foudre deſtructeur il arme ſes héros ;
L'autre, au fond d'un ſérail ſignant l'ordre ſiniſtre,
De ſang froid de la Guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce ſont vos mains fatales
Qui nourriſſent les feux de ces embraſemens :
La Haine, l'Intérêt, déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égaremens.
Accablés ſous le poids de nombreuſes provinces,
Vous en voulez encor ravir à d'autres princes !
Payez de votre ſang les frais de votre orgueil ;
Laiſſez le fils tranquille, et le père à ſes filles ;
Qu'ainſi que les ſuccès, les malheurs et le deuil
Ne touchent de l'Etat que vos ſeules familles.

Ce globe ſpacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe, des humains la commune patrie,
Où cent peuples nombreux, de cent climats divers,
Ne forment, raſſemblés, qu'une ample colonie,
Diſtingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs et leurs opinions,

——— Du Ciel, qui les forma ſur un même modèle,
1739. Reçurent tous des cœurs, et c'était pour s'aimer.
Déteſtez, inſenſés, votre rage cruelle :
L'amour ne pourra-t-il jamais vous déſarmer?

De leur deſtin cruel mon ame eſt attendrie :
Et d'un ſort ſi funeſte aveugles artiſans,
Dieu ! quel acharnement ! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans !
Européans, Chinois, habitans de l'Afrique,
Et vous fiers citoyens des bords de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les misères
Où vous plongent ſans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon ſang et mes frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la paix,
Réprouvant ſes erreurs, abandonne les armes ;
Et que l'ambition, les guerres, les procès
Laiſſent le genre-humain ſans trouble et ſans alarmes !
Qu'ils deſcendent des cieux, pour remplir leurs déſirs,
Ces volages enfans, les Ris et les Plaiſirs,
Le Luxe fortuné, la prodigue Abondance,
Et tous ces arts heureux par qui furent polis
Memphis, Athènes, Rome, et Paris et Florence,
Dont même à votre tour vous fûtes ennoblis.

Venez, arts enchanteurs, par vos heureux preſtiges,
Etaler à nos yeux vos charmes tout-puiſſans :

Des ſujets de terreur, par vos nouveaux prodiges,
Se changent en vos mains, et plaiſent à nos ſens. 1739.
Tels, des gouffres profonds, inconnus du tonnerre,
Où mille affreux rochers ſe cachent ſous la terre,
Où roulent en grondant des orageux torrens,
Des hommes ont tiré, guidés par l'induſtrie,
Ces métaux précieux, ces riches diamans,
Compagnons faſtueux des grandeurs de la vie.

Ainſi, poſſédant l'art des magiques accords,
Voltaire ſait orner des fleurs qu'il fait éclore
Ces tragiques ſujets, ces carnages, ces morts,
Que, ſans ces traits ſavans, l'œil délicat abhorre :
C'eſt là qu'on peut ſouffrir ces maſſacres affreux.
Les malheurs des humains ne plaiſent qu'en ces jeux
Où des auteurs divins tracent à la mémoire
Les règnes déteſtés de barbares tyrans,
D'un illuſtre courroux la malheureuſe hiſtoire,
Où les crimes des morts corrigent les vivans.

Pourſuivez donc ainſi, fiers enfans de Solime,
A nous faire admirer vos triomphes heureux ;
Et bientôt, ſurpaſſant Mithridate et Monime,
Au théâtre français attirez tous nos vœux.
Allez donc ſur les pas de Céſar et d'Alzire,
Sous le nom de Zopire, à Paris vous produire,
Sans avoir des rivaux moins craints, moins redoutés,
Mais plus sûrs du bonheur de toucher et de plaire.

Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,
1739. Couronnés des lauriers que vous cueillit Voltaire.

Je vous envoie en même temps la préface de la Henriade. Il faut ſept années pour la graver ; mais l'imprimeur anglais aſſure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de ſon Horace latin. Si vous trouvez quelque choſe à changer ou à corriger dans cette préface, il ne dépendra que de vous de le faire. Je ne veux point qu'il s'y trouve rien qui ſoit indigne de la Henriade ou de ſon auteur. Je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre.

Après un petit voyage de quelques jours qui me reſte à faire, je me mettrai ſérieuſement en devoir de combattre *Machiavel*. Vous ſavez que l'étude veut du repos, et je n'en ai aucun depuis trois mois ; j'ai même été obligé de quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps d'achever cette lettre ; et l'ouvrage que je me ſuis propoſé de faire demandant du jugement et de l'exactitude, je l'ai réſervé pour mon loiſir dans ma retraite philoſophique.

Je vous vois avec plaiſir mener une vie preſque tout auſſi errante que la mienne. *Thiriot* m'avertit de votre arrivée à Paris ; j'avoue que, ſi j'avais le choix des fêtes que

célèbrent les Français d'aujourd'hui, et de celles qu'on célébrait du temps de *Louis XIV*, je ſerais pour celles où l'eſprit a plus de part que la vue : mais je ſais bien que je préférerais à toutes ces brillantes merveilles le plaiſir de m'entretenir deux heures avec vous. 1739.

On m'interrompt encore ; au diable les fâcheux !

Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes et d'engagemens ; on vous prendrait pour un enrôleur. Vous ſacrifiez donc auſſi aux Dieux de notre pays ! Si l'on eſt à Paris dans le goût des plaiſirs, et qu'on ſe trompe quelquefois ſur le choix, on eſt ici dans le goût des *grands hommes ;* on meſure le mérite à la toiſe, et l'on dirait que quiconque a le malheur d'être né d'un demi pied de roi moins haut qu'un géant, ne ſaurait avoir du bon ſens, et cela fondé ſur la règle des proportions. Pour moi, je ne ſais ce qui en eſt ; mais, ſelon ce qu'on dit, *Alexandre* n'était pas grand, *Céſar* non plus : le prince de *Condé*. *Turenne*, milord *Marlborough*, et le prince *Eugène* que j'ai vu, tous héros à juſte titre, brillaient moins par l'extérieur que par cette force d'eſprit qui trouve des reſſources en ſoi-même dans les dangers, et par un jugement exquis qui leur feſait toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

1739. J'aime cependant cette aimable manie des Français ; j'avoue que j'ai du plaiſir à penſer que quatre cents mille habitans d'une grande ville ne penſent qu'aux charmes de la vie, ſans en connaître preſque les déſagrémens : c'eſt une marque que ces quatre cents mille hommes ſont heureux.

Il me ſemble que tout chef de ſociété devrait penſer ſérieuſement à rendre ſon peuple content, s'il ne le peut rendre riche ; car le contentement peut fort bien ſubſiſter ſans être ſoutenu par de grands biens. Un homme, par exemple, qui ſe trouve dans un ſpectacle, à une fête, dans un endroit où une nombreuſe aſſemblée de monde lui inſpire une certaine ſatisfaction, un homme, dans ces momens-là, dis-je, eſt heureux, et il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laiſſe régner dans ſon ame. Pourquoi donc ne point s'étudier davantage à procurer au public de ces momens agréables qui répandent des douceurs ſur toutes les amertumes de la vie, ou qui du moins leur procurent quelques momens de diſtraction de leurs chagrins ? Le plaiſir eſt le bien le plus réel de cette vie ; c'eſt donc aſſurément faire du bien, et c'eſt en faire beaucoup, que de fournir à la ſociété les moyens de ſe divertir.

Il paraît que le monde ſe met aſſez en goût

des

des fêtes, car juſqu'au voiſinage de la nouvelle Zemble et des mers hyperborées, on ne parle que de réjouiſſances. Les nouvelles de Pétersbourg ne ſont remplies que de bals, de feſtins et de fêtes qu'ils y font à l'occaſion du mariage du prince de *Brunſvick*. Je l'ai vu à Berlin ce prince de *Brunſvick*, avec le duc de *Lorraine*; et je les ai vus badiner enſemble d'une manière qui ne ſentait guère le monarque. Ce ſont deux têtes que je ne ſais quelle néceſſité ou quelle providence paraît deſtiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe. 1739.

Si la Providence était tout ce qu'on en dit, il faudrait que les *Newton* et les *Wolf*, les *Locke*, les *Voltaire*, enfin les êtres qui penſent le mieux, fuſſent les maîtres de cet univers; il paraîtrait alors que cette ſageſſe infinie, qui préſide à tous les événemens, par un choix digne d'elle, place dans ce monde les êtres les plus ſages d'entre les humains pour gouverner les autres : mais, de la manière que les choſes vont, il paraît que tout ſe fait aſſez à l'aventure. Un homme de mérite n'eſt point eſtimé ſelon ſa valeur; un autre n'eſt point placé dans un poſte qui lui convient; un ſaquin ſera illuſtré, et un homme de bien languira dans l'obſcurité; les rênes du gouvernement d'un empire ſeront commiſes à

——— des mains novices, et des hommes experts
1739. ſeront éloignés des charges. Qu'on me diſe là-deſſus tout ce qu'on voudra, on ne pourra jamais m'alléguer une bonne raiſon de cette bizarrerie des deſtins.

Je ſuis fâché que ma deſtinée ne m'ait point placé de manière que je puiſſe vous entretenir tous les jours, que je puiſſe bégayer quelques mots de phyſique à madame la marquiſe *du Châtelet*, et que le pays des arts et des ſciences ne ſoit pas ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement de la Providence a cauſé mes plaintes; peut-être que mes doutes ſe montrent avec trop de témérité; mais je ne penſe point cependant que ce ſoit tout-à-fait ſans raiſon.

Dites, je vous prie, à la belle *Emilie* que j'étudierai cet hiver cette partie de la philoſophie qu'elle protége, et que je la prie d'échauffer mon eſprit d'un rayon de ſon génie.

Ne m'oubliez point, mon cher *Voltaire;* que les charmes de Paris, vos amis, les ſciences, les plaiſirs, les belles, n'effacent point de votre mémoire une perſonne qui devrait y être conſervée à perpétuité. Je crois y mériter une place par l'eſtime et l'amitié avec laquelle je ſuis à jamais, mon cher *Voltaire*,

votre très-parfait ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE C. 1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

Paris, ſeptembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu à Paris les deux plus grandes conſolations dont j'avais beſoin dans cette ville immenſe, où règnent le bruit, la diſſipation, l'empreſſement inutile de chercher ſes amis qu'on ne trouve point; où l'on ne vit pas pour ſoi-même; où l'on ſe trouve tout d'un coup enveloppé dans vingt tourbillons, plus chimériques que ceux de *Deſcartes*, et moins faits pour conduire au bonheur que les abſurdités cartéſiennes ne font connaître la nature. Mes deux conſolations, Monſeigneur, ſont les deux lettres dont votre Alteſſe royale m'a honoré, du 9 et du 15 auguſte, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord en arrivant répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de *Newton*. Mais ce petit devoir dont je me ſuis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce Mahomet dont j'ai déjà

1739. eu l'honneur d'envoyer les prémices à votre Alteſſe royale. Voici deux actes à la fois. Si j'avais attendu que cela fût digne de vous être préſenté, j'aurais attendu trop long-temps. Je les envoie comme une preuve de mon empreſſement à vous plaire; et pour meilleure preuve, je vais les corriger. Votre Alteſſe royale verra ſi les horreurs que le fanatiſme entraîne, y ſont peintes d'un pinceau aſſez ferme et aſſez vrai. Le malheureux *Séide*, qui croit ſervir DIEU en égorgeant ſon père, n'eſt point un portrait chimérique. Les *Jean Châtel*, les *Clément*, les *Ravaillac* étaient dans ce cas, et ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'eſt-ce donc pas rendre ſervice à l'humanité de diſtinguer toujours, comme j'ai fait, la religion de la ſuperſtition. Et méritais-je d'être perſécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à DIEU, en feſant du mal aux hommes? Il n'y a que les ſuffrages, les bontés et les lettres de votre Alteſſe royale, qui me ſoutiennent contre les contradictions que j'ai eſſuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de *Damoclès* chez *Denis*. Les lettres de votre Alteſſe royale et la ſociété de madame la marquiſe *du Châtelet* ſont mon feſtin et ma muſique.

Mais de la perſécution
Le fer, ſuſpendu ſur ma tête, 1739.
Corrompt les plaiſirs de la fête
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Fédéric m'apprête;
Sans cela, ma muſe, enhardie
Par vos héroïques chanſons,
Prendrait une nouvelle vie,
Et mêlerait de nouveaux ſons
Aux concerts de votre harmonie :
Mais, quoi! ſous la ſerre cruelle
De l'impitoyable vautour,
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaiſirs et l'amour?

A peine ſuis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand miniſtre que j'avais compoſé l'hiſtoire de ſa vie, et que cette hiſtoire critique allait paraître dans les pays étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. Votre Alteſſe royale ſait ce que c'eſt que le pouvoir deſpotique, et elle n'en abuſera jamais; mais elle voit quel eſt l'état d'un homme qu'un ſeul mot peut perdre. C'eſt continuellement ma ſituation. Voilà ce que m'ont valu vingt années conſumées à tâcher de plaire à ma nation, et quelquefois peut-être à l'inſtruire.

1739. Mais, encore une fois, votre Alteſſe royale m'aime, et je ſuis bien loin d'être à plaindre; elle daigne faire graver la Henriade; quel mal peut-on me faire qui ne ſoit au-deſſous d'un tel honneur? Je viens d'acheter un Machiavel complet, exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire; je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes ſemblent tous occupés à préſent à ſe détruire, et depuis le Mogol juſqu'au détroit de Gibraltar, tout eſt en guerre; on croit que la France danſera auſſi dans cette vilaine pyrrhique. C'eſt dans ce temps que votre Alteſſe royale enſeigne la juſtice, avant d'exercer ſa valeur. M'eſt-il permis de lui demander quand je ſerai aſſez heureux pour voir ces leçons d'équité et de ſageſſe?

J'ai vu les fuſées volantes qu'on a tirées à Paris avec tant d'appareil; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel de ville, de belles places, des marchés magnifiques et commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice; je préfère la magnificence romaine à des feux de joie; ce n'eſt pas que je condamne ceux-ci: à Dieu ne plaiſe qu'il y ait un ſeul plaiſir que je déſapprouve; mais en jouiſſant de ce que nous avons, je regrette un peu ce que nous n'avons pas.

Votre Alteſſe royale ſait, ſans doute, que *Bouchardon* et *Vaucanſon* ſont des chefs-d'œuvre, chacun dans leur genre. *Rameau* travaille à mettre à la mode la mûſique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre ſous *Fédéric*; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi. 1739.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, de votre Alteſſe royale, &c.

LETTRE CI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 10 d'octobre.

MON CHER AMI,

J'AVAIS cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empreſſait de vous rendre des honneurs et de vous faire des civilités; et que votre ſéjour dans cette ville fameuſe ne ſerait mêlé d'aucune amertume. Je ſuis fâché de m'être trompé ſur une choſe que j'avais fort ſouhaitée; et il paraît que votre ſort et celui de la plupart des grands hommes, eſt d'être perſécutés pendant leur vie, et adorés

1739. comme des Dieux après leur mort. La vérité eſt que ce ſort, quelque brillant qu'il vous peigne l'avenir, vous offre le ſeul temps dont vous pouvez jouir ſous une face peu agréable. Mais c'eſt dans ces occaſions où il faut ſe munir d'une fermeté d'ame, capable de réſiſter à la peur et à tous les fâcheux accidens qui peuvent arriver. La ſecte des ſtoïciens ne fleurit jamais davantage que ſous la tyrannie des méchans empereurs. Pourquoi? parce que c'était alors une néceſſité, pour vivre tranquille, de ſavoir mépriſer la douleur et la mort.

Que votre ſtoïciſme, mon cher *Voltaire*, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable. Dites avec *Horace : In virtute meâ involvo.* Ah! s'il ſe pouvait, je vous recueillerais chez moi; ma maiſon vous ſerait un aſile contre tous les coups de la fortune, et je m'appliquerais à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agrémens ſur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de *Zopire*. Je ne les ai lus qu'une fois; mais je vous réponds de leur ſuccès. J'ai penſé verſer des larmes en les liſant; la ſcène de *Zopire* et de *Séide*, celle de *Séide* et de *Palmire*, lorſque *Séide* s'apprête à commettre le parricide, et la ſcène où *Mahomet*, parlant à *Omar*, feint

de condamner l'action de *Séide*, ſont des endroits excellens. Il m'a paru, à la vérité, que *Zopire* venait ſe confeſſer exprès ſur le théâtre pour mourir en règle, que le fond du théâtre ouvert et fermé ſentait un peu la machine; mais je ne ſaurais en juger qu'à la ſeconde lecture. Les caractères, les expreſſions des mœurs, et l'art d'émouvoir les paſſions, y font connaître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce : et quand même *Zopire* ne viendrait pas aſſez naturellement ſur le théâtre, je croirais que ce ſerait une tache qu'on pourrait paſſer ſur le corps d'une beauté parfaite, et qui ne ſerait remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui ne doit être vu qu'avec ſaiſiſſement, et ſenti qu'avec tranſport. 1739.

Vos fêtes de Paris n'ont ſatisfait que votre vue : pour moi, je ſerais pour les fêtes dont l'eſprit et tous nos ſens peuvent profiter. Il me ſemble qu'il y a de la pédanterie en ſavoir et en plaiſir; que de choiſir une matière pour nous inſtruire, un goût pour nous divertir, c'eſt vouloir rétrécir la capacité que le créateur a donnée à l'eſprit humain qui peut contenir plus d'une connaiſſance, et c'eſt rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paraît épicurien, tant il a eu ſoin de la volupté des hommes.

1739.

J'aime le luxe et même la molleſſe,
Et les plaiſirs de toute eſpèce ;
Tout honnête homme a de tels ſentimens.

C'eſt *Moïſe* apparemment qui dit cela? ſi ce n'eſt lui, c'eſt toujours un homme qui ſerait meilleur légiſlateur que ce juif impoſteur, et que j'eſtime plus mille fois que toute cette nation ſuperſtitieuſe, faible et cruelle.

Nous avons eu ici milord *Baltimore* et M. *Algarotti*, qui s'en retournent en Angleterre. Ce lord eſt un homme très-ſenſé, qui poſsède beaucoup de connaiſſances, et qui croit, comme vous, que les ſciences ne dérogent point à la nobleſſe et ne dégradent point un rang illuſtre.

J'ai admiré le génie de cet anglais comme un beau viſage à travers d'un voile : il parle très-mal français, mais on aime pourtant à l'entendre parler ; et l'anglais, il le prononce ſi vîte qu'il n'y a pas moyen de le ſuivre. Il appelle un ruſſien, un animal mécanique ; il dit que Pétersbourg eſt l'œil de la Ruſſie, avec lequel elle regarde les pays policés ; que ſi on lui éborgnait cet œil, elle ne manquerait pas de retomber dans la barbarie dont elle n'eſt guère ſortie. Il eſt grand partiſan de *la Soleil ;* et je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de *Zoroaſtre* touchant cette planète.

Il a trouvé ici des gens avec leſquels il pouvait parler ſans contrainte, ce qui m'a fait compoſer l'épître ci-jointe, que je vous prie de corriger impitoyablement. 1739.

Le jeune *Algarotti*, que vous connaiſſez, m'a plu on ne ſaurait davantage. Il m'a promis de revenir ici auſſitôt qu'il lui ſerait poſſible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les ſciences, de badineries, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité et de douceur; ce qui m'accommode on ne ſaurait mieux. Il a compoſé une cantate qu'on a miſe auſſitôt en muſique, et dont on a été très-ſatisfait. Nous nous ſommes ſéparés avec regret, et je crains fort de ne revoir de longtemps dans ces contrées d'auſſi aimables perſonnes.

Nous attendons, cette ſemaine, le marquis de *la Chétardie*, duquel il faudra prendre encore un triſte congé. Je ne ſais ce que c'eſt que ce monſieur *Valori*; mais j'en ai ouï parler comme d'un homme qui n'avait pas le ton de la bonne compagnie. Monſieur le cardinal aurait bien pu ſe paſſer de nous envoyer cet homme, et de nous ôter *la Chétardie*, qui eſt en tout ſens un très-aimable garçon.

Soyez sûr qu'ici, à Remusberg, nous nous embarraſſons auſſi peu de guerre que s'il n'y

1739. en avait point dans le monde. Je travaille actuellement à Machiavel, interrompu quelquefois par des importuns dont la race n'eſt pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança *Molière*. Je réfute *Machiavel*, chapitre par chapitre ; il y en a quelques-uns de faits, mais j'attends qu'ils ſoient tous achevés pour les corriger. Alors vous ſerez le premier qui verrez l'ouvrage, et il ne ſortira de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

J'attends vos corrections ſur la préface de la Henriade, afin d'y changer ce que vous avez trouvé à propos ; après quoi la Henriade volera ſous la preſſe.

J'ai fait conſtruire une tour, au haut de laquelle je placerai un obſervatoire. L'étage d'en-bas devient une grotte, le ſecond une ſalle pour des inſtrumens de phyſique, le troiſième une petite imprimerie. Cette tour eſt attachée à ma bibliothéque par le moyen d'une colonnade, au haut de laquelle règne une plate-forme. Je vous envoie le deſſin pour vous amuſer, en attendant que l'on conſtruiſe l'hôtel de ville et les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, et je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il eſt poſſible de l'être.

FÉDÉRIC.

Céſarion ne veut pas que je ſois ſon interprète, il aime mieux vous écrire lui-même. 1739.

Quoique rien ne ſaurait être ajouté aux ſentimens de tendreſſe et à mon parfait attachement pour vous, Monſieur, il eſt pourtant hors de doute que s'il avait plu à mon auguſte maître de vous les dépeindre, vous en auriez été convaincu d'une manière bien plus agréable. Je ſuis en ſavoir comme une jeune beauté paſſée qui doit la plupart de ſes charmes à ſes ajuſtemens. Déshabillée, vous déplairait-elle? je penſe que non, et j'oſe hardiment vous faire voir toute nue l'amitié avec laquelle je ſerai toute ma vie, Monſieur, tout à vous, et votre, &c.

DE KEISERLING.

Faites agréer, je vous en ſupplie, mes aſſurances de reſpect à madame la Marquiſe. Je ſerais au comble de mes ſouhaits, ſi à la ſuite de mon adorable maître je pouvais me tranſporter à Paris, pendant que madame *du Châtelet*, M. le prince de *Naſſau*, et vous, Monſieur, contribuez à en embellir le ſéjour. Mais, Monſieur, jugez-moi, s'il vous plaît, par vous-même: ſeriez-vous diſpoſé à quitter madame la Marquiſe pour venir nous trouver à Remusberg?

1739.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

De Paris, le 18 octobre.

MONSEIGNEUR,

Je renvoie à votre Alteſſe royale le plus grand monument de vos bontés et de ma gloire. Je n'ai de véritable gloire que du jour que vous m'avez protégé, et vous y avez mis le comble par l'honneur que vous daignez faire à la Henriade. Deux véritables amis, que j'ai dans Paris, ont lu ce morceau de proſe, qui vaut mieux que tous mes vers. Ils ont été prêts à verſer des larmes, quand ils ont vu qu'à peine il y a une ligne de votre main, qui ne parte d'un cœur né pour le bonheur des hommes, et d'un eſprit fait pour les éclairer. Ils ont admiré avec quelle énergie votre Alteſſe royale écrit dans une langue étrangère. Ils ont été étonnés du goût ſingulier qu'elle a pour des choſes dont tant de nos princes ont ſi peu de connaiſſance. Tout cela les frappait, ſans doute; mais les ſentimens d'humanité qui règnent dans cet ouvrage, ont élevé leur ame. Tout ce qu'ils

peuvent faire, c'eſt de garder le ſecret ſur cette préface; mais le garder ſur le prince adorable qui penſe avec tant de grandeur et avec tant de bonté, cela eſt impoſſible; ils ſont trop émus; il faut qu'ils diſent avec moi : 1739.

Ne verrons-nous jamais ce divin Marc-Aurèle,
Cet ornement des arts et de l'humanité,
Cet amant de la vérité,
Qui chez les rois chrétiens n'a point eu de modèle,
Et qui doit en ſervir dans la poſtérité !

Je n'ai rien fait de nouveau depuis les deux derniers actes de Mahomet. Me voici les mains vides devant mon maître; mais il faut qu'il me pardonne. Tous mes maux m'ont repris. Si mes ennemis, qui m'ont perſécuté, ſavaient ce que je ſouffre, je crois qu'ils ſeraient honteux de leur haine et de leur envie; car comment envier un homme dont preſque toutes les heures ſont marquées par des tourmens, et pourquoi haïr celui qui n'emploie les intervalles de ſes ſouffrances, qu'à ſe rendre moins indigne de plaire à ceux qui aiment les arts et les hommes? Madame *du Châtelet* ne part pour les Pays-Bas que vers le commencement de novembre; et je ne crois pas que ma ſanté pût me permettre de l'accompagner, quand même elle partirait

1739. plutôt. Je relis Machiavel dans le peu de temps que mes maux et mes études me laiſſent. J'ai la vanité de penſer que ce qui aura le plus révolté dans cet auteur, c'eſt le chapitre de *la Crudeltà*, où ce monſtre ingénieux et politique oſe dire : *Deve per tanto un principe non ſi curare dell' infamia di crudele;* mais ſurtout le chapitre dix-huitième : *In che modo i principi debbiano oſſervare la fede.* Si j'oſais dire mon ſentiment devant votre Alteſſe royale, qui eſt aſſurément le juge né de ces matières par ſon cœur, par ſon eſprit et par ſon rang, je dirais que je ne trouve ni raiſon, ni eſprit dans ce chapitre. Ne voilà-t-il pas une belle preuve qu'un prince doit être un fripon, parce qu'*Achille* a été nourri, ſelon la fable, par un animal moitié bête et moitié homme ! Encore ſi *Ulyſſe* avait eu un renard pour précepteur, l'allégorie aurait quelque juſteſſe ; mais qu'en conclure pour *Achille*, qui n'eſt repréſenté que comme le plus impétueux et le moins politique des hommes ?

Dans le même chapitre, il faut être un perfide *perchè gli uomini ſono triſti ;* et le moment d'après il dit : *Sono tanto ſimplici gli uomini che colui che inganna trovera ſempre chi ſi laſcera ingannare.*

Il me ſemble que le docteur du crime méritait de tomber ainſi en contradiction.

Je

Je n'ai point encore eu les notes d'*Amelot de la Houſſaye ;* mais quel commentaire faut-il à mon prince pour démêler le faux et pour confondre l'injuſte ? Béni ſoit le jour où ſes aimables mains auront achevé un ouvrage dont dépendra le bonheur des hommes, et qui devra être le catéchiſme des rois ! 1739.

Je ne ſais pas comment, dans ce catéchiſme, le manifeſte de l'empereur contre ſon général et contre ſon plénipotentiaire, ſerait reçu ; mais ce n'eſt pas à moi à porter mes vues ſi haut.

Paſtorem, Tytire, pingues
Paſcere oportet oves, nec regum bella referre.

J'ai reçu ici une viſite du fils de M. *Gramkan*, qui me paraît un jeune homme de mérite, digne de vous ſervir et d'entendre votre Alteſſe royale.

Je n'entends plus parler du voyage que M. de *Keiſerling* devait faire à Paris, et j'ai peur de partir ſans avoir vu celui avec qui j'aurais paſſé les jours entiers à parler d'un prince qui fait honneur à l'humanité. Madame *du Châtelet* a écrit à votre Alteſſe royale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, &c.

1739.

LETTRE CIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 6 de novembre.

MON CHER AMI,

J'AI été auſſi mortifié de l'état infirme de votre ſanté que j'ai été réjoui par la ſatisfaction que vous me témoignez de ma préface. J'en abandonne le ſtyle à la critique de tous les *Zoïles* de l'univers ; mais je me perſuade en même temps qu'elle ſe ſoutiendra, puiſqu'elle ne contient que des vérités, et que tout homme qui penſe ſera obligé d'en convenir.

Cette réfutation de *Machiavel*, à laquelle vous vous intéreſſez, eſt achevée. Je commence à préſent à la reprendre par le premier chapitre, pour corriger et pour rendre, ſi je le puis, cet ouvrage digne de paſſer à la poſtérité. Pour ne vous point faire attendre, je vous envoie quelques morceaux de ce marbre brut, qui ne ſont pas encore polis.

J'ai envoyé, il y a huit jours, l'avant-propos à la Marquiſe ; vous recevrez tous

les chapitres corrigés et dans leur ordre, lorſqu'ils ſeront achevés. Quoique je ne veuille point mettre mon nom à cet ouvrage, je voudrais cependant, ſi le public en ſoupçonnait l'auteur, qu'il ne pût me faire du tort. Je vous prie, par cette conſidération, de me faire l'amitié de me dire naturellement ce qu'il y faut corriger. Vous ſentez que votre indulgence en ce cas me ſerait préjudiciable et funeſte. 1739.

Je m'étais ouvert à quelqu'un du deſſein que j'avais de réfuter *Machiavel :* ce quelqu'un m'aſſura que c'était peine perdue, puiſque l'on trouvait, dans les notes politiques d'*Amelot de la Houſſaye* ſur *Tacite*, une réfutation complète du Prince politique. J'ai donc lu *Amelot* et ſes notes, mais je n'y ai point trouvé ce qu'on m'avait dit ; ce ſont quelques maximes de ce politique dangereux et déteſtable qu'on réfute, mais ce n'eſt pas l'ouvrage en corps.

Où la matière me l'a permis, j'ai mêlé l'enjouement au ſérieux, et quelques petites digreſſions dans les chapitres qui ne préſentaient rien de fort intéreſſant au lecteur ; ainſi les raiſonnemens, qui n'auraient pas manqué d'ennuyer par leur ſéchereſſe, ſont ſuivis de quelque choſe d'hiſtorique, ou de quelques remarques un peu critiques pour réveiller l'attention du lecteur. Je me ſuis tu ſur toutes

1739. les choſes où la prudence m'a fermé la bouche, et je n'ai point permis à ma plume de trahir les intérêts de mon repos.

Je ſais une infinité d'anecdotes ſur les cours de l'Europe, qui auraient à coup sûr diverti mes lecteurs ; mais j'aurais compoſé une ſatire d'autant plus offenſante qu'elle eût été vraie ; et c'eſt ce que je ne ferai jamais. Je ne ſuis point né pour chagriner les princes, je voudrais plutôt les rendre ſages et heureux. Vous trouverez donc dans ce paquet cinq chapitres de *Machiavel*, le plan de Remusberg, que je vous dois depuis long-temps, et quelques poudres qui ſont admirables pour vos coliques. Je m'en ſers moi-même, elles me font un bien infini : il les faut prendre le ſoir, en ſe couchant, avec de l'eau pure.

Adieu, cher ami toujours malade et toujours perſécuté ; je vous quitte pour reprendre mon ouvrage, et noircir le caractère infame et ſcélérat de l'avocat du crime, de la même plume qui fit l'éloge de l'incomparable auteur de la Henriade ; mais elle confondra plus facilement le corrupteur du genre-humain, qu'elle n'a pu louer le précepteur de l'humanité. C'eſt une choſe fâcheuſe pour l'éloquence, que lorſqu'elle a de grandes choſes à dire, elle ſoit toujours inférieure à ſon ſujet.

Mes amitiés à la Marquiſe, mes compli-

mens à vos amis, qui doivent être les miens, puiſqu'ils ſont dignes d'être les vôtres. 1739.

Je ſuis avec toute l'amitié et la tendreſſe poſſibles, mon cher *Voltaire*,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

BRULEZ votre vaiſſeau, vagabond Baltimore,
Qui, du détroit du Sund au rivage du Maure,
Du Bengale au Pérou, fendez le ſein des mers.
Vous, jeune citoyen de ce plat univers,
Vous, de nouveaux plaiſirs et de ſcience avide,
Elève de Socrate et d'Horace et d'Euclide,
Ceſſez, Algarotti, d'obſerver les humains,
Les Phrinés de Veniſe et les Gitons de Rome,
Les théâtres français, les tables des Germains,
Les miniſtres, les rois, les héros et les ſaints;
Ne vous fatiguez plus, ne cherchez plus un homme:
Il eſt trouvé. Le ciel qui forma ſes vertus,
Le ciel au haut du mont Remus
A placé mon héros, l'exemple des vrais ſages;
Il commande aux eſprits, il eſt roi ſans pouvoir:

1739. Aux pieds du mont Remus finiſſez vos voyages,
L'univers n'eſt plus rien, vous n'avez rien à voir.
Ciel! quand arriverai-je à la montagne auguſte
Où règne un philoſophe, un bel eſprit, un juſte,
Un monarque fait homme, un Dieu ſelon mon cœur?
Mont ſacré d'Apollon, double front du Parnaſſe,
Olympe, Sinaï, Thabor, diſparaiſſez:
Oui, par ce mont Remus vous êtes effacés,
Autant que Frédéric efface
Et les héros préſens, et tous les Dieux paſſés.

J'en demande pardon, Monſeigneur, à Sinaï et à Thabor; la verve m'a emporté; j'ai dit plus que je ne devais dire. D'ailleurs, les foudres et les tonnerres du mont Sinaï n'ont point de rapport à la vie philoſophique qu'on mène au mont Remus; et la transfiguration du Thabor n'a rien à démêler avec l'uniformité de votre charmant caractère. Enfin, que votre Alteſſe royale pardonne à l'enthouſiaſme: n'eſt-il pas permis d'en avoir un peu, quand on vient de lire la belle épître dont votre muſe françaiſe a régalé milord *Baltimore*.

Je vois que mon prince a mis encore la connaiſſance de la langue anglaiſe dans ſes tréſors. *Dulces ſermones cujuſcunque linguæ*. Je crois que ce lord *Baltimore* aura été bien ſurpris de voir un prince allemand écrire en vers français à un anglais; mais que voulez-vous?

je ſuis encore plus ſurpris que lui. Je n'entends rien à ce prodige de la nature. Comment ſe peut-il faire, encore une fois, qu'on écrive ſi bien dans la langue d'un pays où l'on n'a jamais été ? Pour Dieu, Monſeigneur, dites donc votre ſecret ! 1739.

J'enverrais bien auſſi des vers à votre Alteſſe royale, ſi j'oſais : elle aurait le cinquième acte de Mahomet ; mais c'eſt qu'il n'eſt pas encore tranſcrit, et pour les quatre premiers, ils ſont actuellement repolis. Si votre beau génie a été un peu content de cette faible ébauche, j'oſe eſpérer qu'elle aura encore la même indulgence pour l'ouvrage achevé. Elle ne trouvera plus certaines répétitions, certains vers lâches et découſus, qui ſont des pierres d'attente. Elle verra l'amour paternel et le ſecret de la naiſſance des enfans de *Zopire*, jouer un rôle plus grand et bien plus intéreſſant ; *Zopire*, prêt à être aſſaſſiné par ſes enfans mêmes, n'adreſſe au ciel ſes prières que pour eux, et il eſt frappé de la main de ſon fils, tandis qu'il prie les Dieux de lui faire connaître ce fils même. Le fanatiſme eſt-il peint à votre gré ? ai-je aſſez exprimé l'horreur que doivent inſpirer les *Ravaillac*, les *Poltrot*, les *Clément*, les *Felton*, les *Salcède*, les *Aod*, j'ai penſé dire les *Judith*. En effet, Monſeigneur, quel

1739. bon roi ſerait à l'abri d'un aſſaſſinat, ſi la religion enſeignait à tuer un prince qu'on croit ennemi de DIEU?

Voilà la première tragédie où l'on ait attaqué la ſuperſtition. Je voudrais qu'elle pût être aſſez bonne pour être dédiée à celui de tous les princes qui diſtingue le mieux le culte de l'Etre infiniment bon, et l'infiniment déteſtable fanatiſme.

Je viens de voir d'autres ouvrages ſur des matières bien différentes, mais plus dignes de votre Alteſſe royale. C'eſt un cours de géométrie, par M. *Clairaut*; c'eſt un jeune homme qui fit un ouvrage ſur les courbes, à l'âge de quatorze ans, et qui a été depuis peu, comme le fait votre Alteſſe royale, meſurer la terre ſous le cercle polaire. Il traite les mathématiques comme *Locke* a traité l'entendement humain; il écrit avec la méthode que la nature emploie, et comme *Locke* a ſuivi l'ame dans la ſituation de ſes idées, il ſuit la géométrie dans la route qu'ont tenue les hommes pour découvrir par degrés les vérités dont ils ont eu beſoin: ce ſont donc en effet les beſoins que les hommes ont eu de meſurer qui ſont chez *Clairaut* les vrais maîtres de mathématiques. L'ouvrage n'eſt pas près d'être fini; mais le commencement me paraît de la plus grande facilité, et par conſéquent très-utile.

Mais,

Mais, Monſeigneur, le plus utile de ces ouvrages, c'eſt celui que j'attends d'une main faite pour rendre les hommes heureux. 1739.

Je vais, moi chétif, me rendre aux Elémens de *Newton*, dont on demande à Paris une nouvelle édition; mais ce travail ſera pour Bruxelles. Je pars, je ſuis *Emilie* et madame la ducheſſe de *Richelieu* à Cirey; de là je vais en Flandres, &c.

LETTRE CV.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 4 décembre.

MON CHER AMI,

Vous me promettez votre nouvelle tragédie tout achevée; je l'attends avec beaucoup de curioſité et d'impatience. J'étais déjà charmé de ce premier feu qu'avait jeté votre génie immortel, et je juge de *Zopire* achevé par la belle ébauche que j'en ai vue. C'eſt un S^t *Jean* qui promet beaucoup de l'ouvrage qui va le ſuivre. Je ſerais content, et très-content, ſi de ma vie j'avais fait une tragédie, comme celle des Muſulmans, ſans correction; mais

—— il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à
1739. Athènes.

Je vous ſoumets les douze premiers chapitres de mon Anti-Machiavel, qui, quoique je les aye retouchés, fourmillent encore de fautes. Il faut que vous ſoyez le père putatif de ces enfans, et que vous ajoutiez à leur éducation ce que la pureté de la langue françaiſe demande pour qu'ils puiſſent ſe préſenter au public. Je retoucherai en attendant les autres chapitres, et les pouſſerai à la perfection que je ſuis capable d'atteindre. C'eſt ainſi que je fais l'échange de mes faibles productions contre vos ouvrages immortels, à peu-près comme les Hollandais qui troquent des petits miroirs et du verre contre l'or des Américains : encore ſuis-je bien heureux d'avoir quelque choſe à vous rendre.

Les diſſipations de la cour et de la ville, des complaiſances, des plaiſirs, des devoirs indiſpenſables, et quelquefois des importuns, me diſtraient de mon travail ; et *Machiavel* eſt ſouvent obligé de céder la place à ceux qui pratiquent ſes maximes, et que je réfute par conſéquent. Il faut s'accommoder à ces bienſéances qu'on ne ſaurait éviter, et quoi qu'on en ait, il faut ſacrifier au Dieu de la coutume pour ne point paſſer pour ſingulier ou pour extravagant.

Ce monſieur de *Valori*, ſi long-temps annoncé par la voix du public, ſi ſouvent promis par les gazettes, ſi long-temps arrêté à Hambourg, eſt arrivé enfin à Berlin. Il nous fait beaucoup regretter *la Chétardie*. M. de *Valori* nous fait apercevoir tous les jours ce que nous avons perdu au premier. Ce n'eſt à préſent qu'un cours théorique des guerres du Brabant, des bagatelles et des minuties de l'armée françaiſe; et je vois ſans ceſſe un homme qui ſe croit vis-à-vis de l'ennemi et à la tête de ſa brigade. Je crains toujours qu'il ne me prenne pour une contreſcarpe ou pour un ouvrage à cornes, et qu'il ne me livre malhonnêtement un aſſaut. M. de *Valori* a preſque toujours la migraine; il n'a point le ton de la ſociété; il ne ſoupe point; et l'on dit que le mal de tête lui fait trop d'honneur de l'incommoder, et qu'il ne le mérite point du tout. 1739.

Nous venons de faire ici l'acquiſition d'un très-habile homme. Il s'appelle *Celius*; il eſt habile phyſicien et très-renommé pour les expériences. On lui donne pour vingt mille écus d'inſtrumens. Il achèvera, cette année, un ouvrage qui lui fera beaucoup d'honneur: c'eſt une machine mécanique qui démontre parfaitement tous les mouvemens des étoiles et des planètes, ſelon le ſyſtême de *Newton*. Vous ne connaiſſez peut-être pas non plus

1739. un jeune homme qui commence à paraître ; il ſe nomme *Liberquin*. C'eſt un génie admirable pour les mécaniques. Il a fait par l'optique des découvertes étonnantes, et il pouſſe ſon art à un point de perfection qui ſurpaſſe tout ce qu'on a vu avant lui. Il reviendra ici cette automne, après avoir vu Paris. Il a paſſé trois années à Londres, et il a été très-eſtimé de tous les ſavans d'Angleterre. Je vous parlerai plus en détail ſur ſon chapitre, lorſque je l'aurai vu après ſon retour.

Je ſuis ravi de voir de ces heureuſes productions de ma patrie : ce ſont comme des roſes qui croiſſent parmi les ronces et les orties, ce ſont comme des bluettes de génie, qui ſe font jour à travers des cendres où malheureuſement les arts ſont enſevelis. Vous vivez en France dans l'opulence de ces arts : nous ſommes ici indigens de ſcience, ce qui fait peut-être que nous eſtimons plus le peu que nous avons.

Vous trouverez peut-être que je bavarde beaucoup ; mais ſouvenez-vous qu'il y a quatre ſemaines que je ne vous ai écrit, et que les pluies ne ſont jamais plus abondantes qu'après une grande ſtérilité.

Je vous ſuis à Cirey, mon cher *Voltaire*, et je partage avec vous vos chagrins comme vos plaiſirs. Profitez des plaiſirs de ce monde,

autant que vous le pouvez ; c'eſt ce qu'un homme ſage doit faire. Inſtruiſez-nous, mais que ce ne ſoit pas aux dépens de votre ſanté et de votre vie. 1739.

Quand eſt-ce que les *Voltaire* et les *Emilie* voyageront vers le Nord? je crains fort que ce phénomène, quoique impatiemment attendu, n'arrive pas ſitôt. Il ne ſera pas dit cependant que je mourrai avant de vous avoir vu, duſſé-je vous enlever ; j'en tenterai l'aventure. Avouez que vous ſeriez bien étonné, ſi vous entendiez arriver de nuit à Cirey des gens maſqués, des flambeaux, un carroſſe, et tout l'appareil d'un enlèvement. Cette aventure reſſemblerait un peu à celle de la Pentecôte (*), à la différence près qu'on ne vous ferait d'autre mal que de vous ſéparer d'*Emilie* ; j'avoue que ce ſerait beaucoup. Il me ſemble que ni vous ni cette *Emilie* n'êtes point nés pour la chicane, et que tant que Paris ſe trouvera ſur la route de la Marquiſe, ſon affaire pourrait bien être jugée par contumace.

Le pauvre *Céſarion*, accablé de goutte, n'a pas levé ſon piquet de Remusberg, et quoique je le revendique ſans ceſſe, ſon mal ne veut point encore me le renvoyer. Il vous aime comme un ami, et vous eſtime comme un grand

(*) Voyez la pièce intitulée la Baſtille, volume de poëmes.

—— homme. Souffrez que je lui ſerve d'organe,
1739. et que je vous exprime ce que les douleurs et l'impuiſſance dans laquelle il ſe trouve l'empêchent de vous dire lui-même.

Je ne vous parle point des riens de la ville, des nouvelles frivoles du temps et des bagatelles du jour, qui ne méritent pas de ſortir de notre horizon. Je ne devrais vous parler que de vous-même ou de la Marquiſe, mais je craindrais d'ennuyer en feſant ou le miroir ou l'écho de ce que l'on doit admirer en vous. Faites, s'il vous plaît, mes complimens à la Marquiſe, et ſoyez perſuadé que je vous aime et vous eſtime autant qu'il eſt poſſible, étant à jamais votre très-fidelle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE CVI. 1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 28 décembre.

MONSEIGNEUR,

QUE ſouhaiter à votre Alteſſe royale, cette année ? Elle a tout ce qu'un prince doit avoir, et plus qu'un particulier qui aurait ſa fortune à faire par ſes talens. Non, Monſeigneur, je ne fais point de ſouhaits pour vous ; j'en fais, ſi vous le permettez, pour moi ; et ces ſouhaits, vous en ſavez le but, *ut videam ſalutare meum.* Je fais encore un ſouhait pour le public ; c'eſt qu'il voye la réfutation que mon prince a faite du corrupteur des princes. Je reçus, il y a quelques jours à Bruxelles les douze premiers chapitres ; j'avais déjà dévoré les derniers que j'avais reçus en France. Monſeigneur, il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraiſſe ; il faut que l'on voye l'antidote préſenté par une main royale : il eſt bien étrange que des princes qui ont écrit, n'aient pas écrit ſur un tel ſujet. J'oſe dire que c'était leur devoir, et que leur ſilence ſur *Machiavel* était une approbation tacite. C'était bien la peine

1739. que *Henri VIII* d'Angleterre écrivît contre *Luther ;* c'était bien à l'*enfant Jéſus* que *Jacques I* devait dédier un ouvrage. Enfin, voici un livre digne d'un prince, et je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poiſon à la fin de chaque chapitre, ne ſoit un des plus précieux monumens de la littérature. Il y a très-peu de ce qu'on appelle des *fautes contre l'uſage de notre langue ;* et votre Alteſſe royale me permettra de m'acquitter de ma charge, de mettre des points ſur les *i.* Si votre Alteſſe royale daigne condeſcendre à la prière que je lui fais, ſi elle donne ſon tréſor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, et d'être ſon éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer la Henriade, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre, qu'en me confiant l'édition de l'Anti-Machiavel. Il arrivera que ma fonction ſera plus belle que la vôtre : la Henriade peut plaire à quelques curieux ; mais l'Anti-Machiavel doit être le catéchiſme des rois et de leurs miniſtres.

Vous me permettrez, Monſeigneur, de dire que, ſelon les remarques de madame *du Châtelet*, oſerais-je ajouter, ſelon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait élaguer, ſans lui faire de tort ? Le zèle contre le précepteur des uſurpateurs et

des tyrans, a dévoré votre ame généreuſe; il vous a emporté quelquefois. Si c'eſt un défaut, il reſſemble bien à une vertu. On dit que DIEU, infiniment bon, hait infiniment le vice : cependant, quand on a dit à *Machiavel* honnêtement d'injures, on pourrait, après cela, s'en tenir aux raiſons. Ce que je propoſe eſt aiſé, et je le ſoumets à votre jugement. J'attendrai les ordres précis de mon maître, et je conſerverai le manuſcrit, juſqu'à ce qu'il permette que j'y touche et que j'en diſpoſe. 1739.

Ce ſera dorénavant votre Alteſſe royale qui m'enverra des productions françaiſes; je ne ſuis plus qu'un ſerviteur inutile; je reçois, et je ne donne rien. Je raccommode un peu le *Machiavel* de l'Aſie; je rabotte Mahomet dont vous avez vu les commencemens informes; je ne continuerai point ici l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*; j'en ſuis un peu dégoûté, quoique je me ſois propoſé de l'écrire toute entière dans le ſtyle modéré dont votre Alteſſe royale a pu voir l'échantillon. D'ailleurs, je ſuis ici ſans mes manuſcrits et ſans mes livres. Je vais me remettre un peu à la phyſique. Que ne puis-je être avec les *Celius* et les hommes de mérite, que votre réputation attire déjà dans vos Etats !

On m'avait dit que le miniſtre, tant annoncé, était digne de dîner et de ſouper;

—— mais je vois bien qu'il n'eſt digne que de
1739. dîner. J'ai reçu une lettre d'*Algarotti*, datée de Londres, du premier octobre; elle m'a attendu trois mois à Bruxelles. Ce M. *Algarotti* eſt encore tout étonné de ce qu'il a vu à Remusberg. Ah! quel prince eſt-ça! dit-il; il ne revient pas de ſa ſurpriſe. Et moi, Monſeigneur, et moi, pourquoi ne ſuis-je pas *Algarotti?* Pourquoi M. *du Châtelet* n'eſt-il pas *Baltimore*? Si je n'étais auprès d'*Emilie*, je mourrais de n'être pas auprès de vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, &c.

LETTRE CVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 6 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE,

—— Si j'ai différé de vous écrire, c'était ſeule-
1740. ment pour ne point paraître les mains vides devant vous. Je vous envoie par cet ordinaire cinq chapitres de l'Anti-Machiavel, et une ode ſur la flatterie, que mon loiſir m'a permis de faire. Si j'avais été à Remusberg, il y aurait long-temps que vous auriez eu juſqu'à la lie

de mon ouvrage; mais avec les diſſipations de Berlin, il n'eſt pas poſſible de cheminer vîte. 1740.

L'Anti-Machiavel ne mérite point d'être annoncé ſous mon nom au roi de France. Ce prince a tant de bonnes et grandes qualités, que mes faibles écrits ſeraient ſuperflus pour les développer. De plus, j'écris librement, et je parle de la France comme de la Pruſſe, de l'Angleterre, de la Hollande, et de toutes les puiſſances de l'Europe. Il eſt bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, et qui par conſéquent ne donne point d'entraves à ſes penſées. Lorſque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il eſt de la prudence d'enſevelir le nom de l'auteur dans la diſcrétion de l'amitié.

Je ne ſuis point intéreſſé, et ſi je puis ſervir le public, je travaillerai ſans attendre de lui ni récompenſe ni louange, comme ces membres inconnus de la ſociété qui ſont auſſi obſcurs qu'ils lui ſont utiles.

Après mon ſemeſtre de cour viendra mon ſemeſtre d'étude. Je compte embraſſer dans quinze jours cette vie ſage et paiſible qui fait vos délices; et c'eſt alors que je me propoſe de mettre la dernière main à mon ouvrage, et de le rendre digne des ſiècles qui s'écouleront après nous. Je compte la peine pour rien,

—— car on n'écrit qu'un temps ; mais je compte
1740. l'ouvrage que je fais pour beaucoup, car il me doit ſurvivre. Heureux les écrivains qui, ſecondés d'une belle imagination, et toujours guidés par la ſageſſe, peuvent compoſer des ouvrages dignes de l'immortalité ! ils feront plus d'honneur à leur ſiècle que les *Phidias*, les *Praxitèles* et les *Xeuxis* n'en ont fait au leur. L'induſtrie de l'eſprit eſt bien préférable à l'induſtrie mécanique des artiſtes. Un ſeul *Voltaire* fera plus d'honneur à la France que mille pédans, mille beaux eſprits manqués et mille grands hommes d'un ordre inférieur.

Je vous dis des vérités que je ne ſaurais m'empêcher de vous écrire, comme vous ne pourriez vous empêcher de ſoutenir les principes de la peſanteur ou de l'attraction. Une vérité en vaut une autre, et elles méritent toutes d'être publiées.

Les dévots ſuſcitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment *mécréans*. C'eſt une folie de tous les pays que celle du faux zèle ; et je ſuis perſuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raiſonnables, lorſqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que quand cet eſprit de vertige s'empare d'une ſociété, il n'eſt permis à perſonne de reſter neutre : on veut que tout le monde prenne

parti et s'enrôle ſous la bannière du fanatiſme. Pour moi, je vous avoue que je n'en ferai rien, et que je me contenterai de compoſer quelques pſaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie. Perdez de même quelques momens, mon cher *Voltaire*, et barbouillez d'un pinceau ſacré l'harmonie de quelques-unes de vos mélodieuſes rimes. *Socrate* encenſait les pénates; *Cicéron* qui n'était pas crédule en feſait autant. Il faut ſe prêter aux fantaiſies d'un peuple futile, pour éviter la perſécution et le blâme; car après tout, ce ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde, c'eſt de vivre en paix. Feſons quelques ſottiſes avec les ſots pour arriver à cette ſituation tranquille. 1740.

On commence à parler de *Bernard* et de *Greſſet* comme auteurs de grands ouvrages: on parle de poëmes qui ne paraiſſent point, et de pièces que je crois deſtinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour. Ces jeunes poëtes ſont trop pareſſeux pour leur âge; ils veulent cueillir des lauriers ſans ſe donner la peine d'en chercher; la moindre moiſſon de gloire ſuffit pour les raſſaſier. Quelle différence de leur molleſſe à votre vie laborieuſe! je ſoutiens que deux ans de votre vie en valent ſoixante de celle des *Greſſet* et des *Bernard*. Je vais même plus loin, et je ſoutiens que

douze êtres penſans, et qui penſent bien, ne
1740. fourniraient point à votre égal dans un temps donné. Ce ſont-là de ces dons que la Providence ne communique qu'aux grands génies. Puiſſe-t-elle vous combler de tous ſes biens, c'eſt-à-dire, vous fortifier la ſanté, afin que le monde entier puiſſe jouir long-temps de vos talens et de vos productions ! Perſonne, mon cher *Voltaire*, n'y prend autant d'intérêt que votre ami qui eſt et qui ſera toujours avec toute l'eſtime qu'on ne ſaurait vous refuſer,

votre fidellement affectionné,

FÉDÉRIC.

LETTRE CVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 10 de janvier.

POUR avoir illuſtré la France,
Un vieux prêtre ingrat t'en bannit;
Il radote dans ſon enfance :
C'eſt bien ainſi que l'on punit,
Mais non pas que l'on récompenſe.

J'ai lu le Siècle de *Louis le grand :* ſi ce prince vivait, vous ſeriez comblé d'honneurs et de bienfaits. Mais dans le ſiècle où nous

ſommes, il paraît que le bon goût ainſi que le vieux cardinal ſont tombés en enfance. Milord *Cheſterfield* diſait que, l'année 25, le monde était devenu fou, je crois qu'en l'année 40 il faudra le mettre aux petites-maiſons. Après les perſécutions et les chagrins que l'on vous ſuſcite, il n'eſt plus permis à perſonne d'écrire ; tout ſera donc criminel, tout ſera donc condamnable ; il n'y aura plus d'innocence, plus de liberté pour les auteurs. Je vous prie cependant par tout le crédit que j'ai ſur vous, par la divine *Emilie*, d'achever, pour l'amour de votre gloire, l'hiſtoire incomparable dont vous m'avez confié le commencement. 1740.

Laiſſe glapir tes envieux,
Laiſſe fulminer le ſaint-père,
Ce vieux fantôme imaginaire,
Idole de nos bons aïeux,
Et qui des intérêts des cieux
Se dit ici-bas le vicaire ;
Mais qu'on ne reſpecte plus guère :
Laiſſe en propos injurieux,
Dans leur humeur atrabilaire,
Hurler les bigots furieux :
Mépriſe la folle colere
De l'héritier octogénaire
Des Mazarins, des Richelieux,

1740.

De ce doyen machiavéliſte,
De ce tuteur ambitieux,
Dans ſes diſcours adroit ſophiſte,
Qui ſuit l'intérêt à la piſte
Par des détours fallacieux,
Et qui, par l'artifice, penſe
De s'emparer de la balance
Que ſoutinrent ces fiers Anglais
Qui, pour tenir l'Europe libre,
Ont maintenu dans l'équilibre
L'Autrichien et le Français.
Ecris, honore ta patrie
Sans baſſeſſe et ſans flatterie,
En dépit des fougueux accès
De ce vieux prélat en furie,
Que l'Ignorance et la Folie
Animent contre tes ſuccès.

Qu'impoſant ſilence aux miracles,
Louis détruiſe les erreurs;
Qu'il aboliſſe les ſpectacles
Qu'à Saint-Médard des impoſteurs
Préſentent à leurs ſectateurs;
Mais qu'il n'oppoſe point d'obſtacles
A ces eſprits ſupérieurs,
De l'univers légiſlateurs,
Dont les écrits ſont les oracles
Des beaux eſprits et des docteurs.

O toi, le fils chéri des Grâces,
L'organe de la vérité, 1740.
Toi, qui vois naître ſur tes traces
L'indépendante liberté !
Ne permets point que ta ſageſſe,
Craignant l'orage et les haſards,
Préfère à l'inſtinct qui te preſſe
L'indolente et molle pareſſe
Et des Greſſets et des Bernards.

Quand même la biſe cruelle
De ſon ſouffle viendrait faner
Les fleurs, production nouvelle,
Dont Flore peut ſe couronner,
Le jardinier toujours fidelle,
Loin de ſe laiſſer rebuter,
Va de nouveau pour cultiver
Une fleur plus tendre et plus belle.

C'eſt ainſi qu'il faut réparer
Le dégât que cauſe l'orage ;
Voltaire, achève ton ouvrage,
C'eſt le moyen de te venger.

Le conſeil vous paraîtra intéreſſé : j'avoue qu'il l'eſt effectivement, car j'ai trouvé un plaiſir infini à la lecture de l'hiſtoire de *Louis XIV*; et je déſire beaucoup de la voir achevée.

1740. Cet ouvrage vous fera plus d'honneur un jour que la perſécution que vous ſouffrez ne vous cauſe de chagrin. Il ne faut pas ſe rebuter ſi aiſément. Un homme de votre ordre doit penſer que l'hiſtoire de *Louis XIV*, imparfaite, eſt une banqueroute dans la république des lettres. Souvenez-vous de *Céſar* qui, nageant dans les flots de la mer, tenait ſes commentaires d'une main ſur ſa tête pour les conſerver à la poſtérité.

Comme vous parlez de mes faibles productions après n'avoir dit qu'un mot de vos ouvrages immortels! je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de *Machiavel* que je vous ai envoyés, m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avais du loiſir vous auriez déjà tout l'Anti-Machiavel, avec des corrections et des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

Très-occupé pour ne rien faire,
Le Temps, cet être fugitif,
S'envole d'une aile légère;
Et l'âge, peſant et tardif,
Glace ce ſang bouillant et vif
Qui, dans ma jeuneſſe première,
Me rendait vigilant, actif.

On m'ennuie en cérémonie.
L'ordre pédant, la ſymétrie, 1740.
Tiennent, en ce ſéjour oiſif,
Lieu des plaiſirs de cette vie,
Et nous encenſent ſur l'autel
Des grandeurs et de la folie.
Ce ſacrifice ponctuel
Rendant mon ame appeſantie,
Et par les reſpects aſſoupie;
Incapable, en ce temps cruel,
De me frotter à Machiavel;
J'attends que, fuyant cette rive,
Je revole à cet heureux bord
Où la nature plus naïve,
Où la gaîté bien moins craintive,
Loin des richeſſes et de l'or,
Trouvent une grâce plus vive
Dans la liberté, ce tréſor,
Que dans la grandeur exceſſive
Des fortunes qu'offre le ſort.

Les chapitres de *Machiavel* ſont copiés par un de mes ſecrétaires. Il s'appelle *Gaillard*; ſa main reſſemble beaucoup à celle de *Céſarion*. Je voudrais que ce pauvre *Céſarion* fût en état d'écrire, mais la goutte l'attaque impitoyablement dans tous ſes membres; depuis deux mois il n'a point eu de relâche.

1740. Malgré ſes cuiſantes douleurs,
La Gaîté, le front ceint de fleurs,
A l'entour de ſon lit folâtre ;
Mais la Goutte, cette marâtre,
Change bientôt les ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Triſtement regardant ſa mère,
On voit le tendre Cupidon ;
Il pleure, il gémit, il ſoupire
De la perte que ſon empire
Fait du pauvre Céſarion ;
Et Bacchus, vidant ſon flacon,
Répand des larmes de Champagne,
Qu'un ſi vigoureux champion
Sorte boiteux de la campagne.
Momus ſe rit de leurs clameurs :
Voilà, Meſſieurs les impoſteurs,
Diſait-il à ces Dieux volages,
Voilà, dit-il, de vos ouvrages !
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais déſormais ſoyez plus ſages.

Je crois que meſſieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphyrs échappés de leurs cavernes ; en vérité, nous nous en ſerions très-bien paſſés. Je vais écrire à *Algarotti* pour qu'il nous envoye quelques rayons du ſoleil de ſa patrie, car la

nature aux abois paraît avoir un beſoin indiſ- 1740.
penſable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvait vous rendre la ſanté, je donnerais dès ce moment la préférence au Dieu d'Epidaure ſur celui de Delphes. Pourquoi ne puis-je contribuer à votre ſatisfaction comme à votre ſanté ? Pourquoi ne puis-je vous rendre auſſi heureux que vous méritez de l'être ? Les uns dans ce monde ont le pouvoir ſans la volonté, et les autres la volonté ſans le pouvoir. Contentez-vous, mon cher *Voltaire*, de cette volonté et de tous les ſentimens d'eſtime avec leſquels je ſuis,

votre fidelle ami,
FÉDÉRIC.

LETTRE CIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 26 de janvier.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu vos chapitres de l'Anti-Machiavel et votre Ode ſur la flatterie, et votre lettre en vers et en proſe que l'abbé de *Chaulieu* ou le comte *Hamilton* vous ont ſurement dictée. Un prince qui écrit contre la flatterie, eſt auſſi

1740. étrange qu'un pape qui écrirait contre l'infaillibilité. *Louis XIV* n'eût jamais envoyé une pareille ode à *Deſpréaux ;* et je doute que *Deſpréaux* en eût envoyé autant à *Louis XIV.* Toute la grâce que je demande à préſent à votre Alteſſe royale, c'eſt de ne pas prendre mes louanges pour des flatteries : tout part du cœur chez moi, approbation de vos ouvrages, remercîmens de vos bontés ; tout cela m'échappe, il faut que vous me le pardonniez.

Je ne ſuis pas tout-à-fait exilé, comme on l'a mandé.

Ce vieux madré de cardinal,
Qui vous excroqua la Lorraine,
N'a point de ſon pays natal
Exclus ma muſe un peu hautaine ;
Mais ſon cœur me veut quelque mal :
J'ai berné la pourpre romaine ;
Du théâtre pontifical
J'ai raillé la comique ſcène ;
C'eſt un crime bien capital,
Qui longue pénitence entraîne.

Le fait eſt pourtant que perſonne n'a parlé de Rome avec plus de ménagement. Apparemment qu'il n'en fallait point parler du tout. Il y a dans toute cette perſécution un excès

de ridicule et de radotage, qui fait que j'en ris au lieu de m'en plaindre. 1740.

Quand je vois d'un côté la cacade devant Dantzick, l'incertitude dans mille démarches, une guerre heureuſe par haſard, entrepriſe malgré ſoi, et à laquelle on a été forcé par la reine d'Eſpagne, la marine négligée pendant dix ans, les rentes viagères abolies et volées malgré la foi publique; et que de l'autre je vois le *ſalon d'Hercule*, que le bon homme regarde comme ſon apothéoſe, je m'écrie :

Le bon Hercule de Fleuri,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'eſt fait portraire,
De quoi chacun eſt ébahi;
Car on ſait que le fils d'Alcmène
Près de ſa maîtreſſe fila,
Mais jamais il ne radota
Que ſur les rives de la Seine.

Je ſais bien que par tout pays on voit de pareilles misères, et même de plus grandes; je ſais bien que ſe tenir chez ſoi tranquillement et mettre en priſon ſes généraux qui ont fait ce qu'ils ont pu, et ſes plénipotentiaires qui ont fait une paix néceſſaire et ordonnée; je ſais bien, dis-je, que cela ne

1740. vaut pas mieux. *Tutto 'l mondo è fatto come la noſtra famiglia.* Je conclus que puiſque le monde eſt ainſi gouverné, il faut que l'Anti-Machiavel paraiſſe; il faut un *Hippocrate* en temps de peſte. J'ai le chapitre XXXIII, mais je n'ai pas le chapitre XXII, et votre Alteſſe royale n'a pas apparemment encore travaillé au chapitre XXIV. Je ne ſais ſi elle dira quelques petits mots ſur le projet de *cacciare i barbari d'Italia :* il me ſemble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie, qu'il paraîtrait aſſez incivil de les vouloir chaſſer. Le cardinal *Alberoni* avait un beau projet : c'était de faire un *corps italique* à peu-près ſur le modèle du corps germanique. Mais quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être ſeul de ſa bande, ou bien on reſſemble à l'abbé de *Saint-Pierre.*

Votre Alteſſe royale a grande raiſon de trouver les *Greſſet* et les *Bernard* des pareſſeux: je leur dirais avec l'autre, au lieu de *vade, piger, ad formicam ; vade, piger, ad Federicum.* Cependant voilà *Greſſet* qui ſe pique d'honneur, et qui donne une tragédie dont on m'a dit beaucoup de bien ; *Bernard* me récita à Paris un chant de ſon Art d'aimer, qui me paraît plus galant que celui d'*Ovide.*

Pour moi, Monſeigneur, je n'oſe vous envoyer le cinquième acte de Mahomet, tant

j'en

j'en ſuis mécontent ; mais je vous enverrai, ſi cela vous amuſe, la comédie de la Dévote, et enſuite, pour varier, je ſupplierai inſtamment votre Alteſſe royale de jeter les yeux ſur la métaphyſique de *Newton*, que je compte mettre au-devant d'une nouvelle édition qu'on va faire de mes Elémens. 1740.

Je n'ai pas encore eu la conſolation de voir mes ouvrages imprimés correctement : je pourrais profiter de mon ſéjour à Bruxelles pour en faire une édition ; mais Bruxelles eſt le ſéjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres ; et ſans madame *du Châtelet*, je ne pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci eſt pays d'obédience : il y a un nonce du pape, et point de *Frédéric*.

Madame *du Châtelet* vous préſente ſes reſpects. Permettez, Monſeigneur, que je joigne mes complimens de condoléance à vos jolis vers ſur la goutte de M. de *Keiſerling*. Je ne me porte guère mieux que lui, mais l'eſpérance de voir un jour votre Alteſſe royale me ſoutient.

Je ſuis, &c.

1740.

LETTRE CX.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 de février.

MON CHER AMI,

Je vous aurais répondu plutôt ſi la ſituation fâcheuſe où je me trouve me l'avait permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage ſur *Machiavel*, dont vous avez le commencement. Je vous envoie par cet ordinaire la fin de mon ouvrage, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je ſuis réſolu de revoir et de corriger ſans amour propre tout ce que vous jugeriez indigne d'être préſenté au public. Je parle trop librement de tous les princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paraiſſe ſous mon nom. Ainſi j'ai réſolu de le faire imprimer, après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main baſſe ſur toutes les injures que vous trouverez ſuperflues, et ne me paſſez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de

Mahomet achevée et retouchée. Je l'ai vue dans ſon crépuſcule : que ne ſera-t-elle point en ſon midi ? Vous voilà donc revenu à votre phyſique, et la Marquiſe à ſes procès. En vérité, mon cher *Voltaire*, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille phyſiciens en Europe, et nous n'avons point de poëte ni d'hiſtorien qui approche de vous. On voit en Normandie cent marquiſes plaider, et pas une qui s'applique à la philoſophie. Retournez, je vous prie, à l'hiſtoire de *Louis XIV*, et faites venir de Cirey vos manuſcrits et vos livres pour que rien ne vous arrête. *Valori* dit qu'on vous a exilé de France, comme ennemi de la religion romaine, et j'ai répondu qu'il en avait menti. 1740.

Mes déſirs ſont pour Remusberg, comme les vôtres pour Cirey. Je languis d'y retourner ſaluer mes pénates. Le pauvre *Céſarion* eſt toujours malade ; il ne peut vous répondre.

Preſque trois mois de maladie
Valent un ſiècle de tourmens ;
Par les maux ſon ame engourdie
Ne voit, ne connaît plus que la douleur des ſens.

Les charmans accords de ta lyre,
Mélodieux, forts et touchans,
Ont ſur ſes eſprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien, et leurs médicamens.

1740.

Mais, quelque Dieu qui nous inſpire,
Tout en eſt vain ſans la ſanté ;
Quand le corps ſouffre le martyre,
L'eſprit ne peut non plus écrire
Que l'aigle s'envoler, privé de liberté.

Conſolez-vous, mon cher *Voltaire*, par vos charmans ouvrages ; vous m'accuſerez d'en être inſatiable, mais je ſuis dans le cas de ces perſonnes qui, ayant beaucoup d'acide dans l'eſtomac, ont beſoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je ſuis bien aiſe qu'*Algarotti* ne perde point le ſouvenir de Remusberg. Les perſonnes d'eſprit n'y ſeront jamais oubliées, et je ne déſeſpère pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons : c'eſt une princeſſe ruſſe qui n'a de l'humanité que l'ajuſtement ; elle eſt petite-fille du prince *Cantemir*.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la Marquiſe, et ſoyez perſuadé que l'eſtime que j'ai pour vous ne finira jamais.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXI. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtiſan trop aſſidu
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes diſent que votre Alteſſe royale y fait faire un manége; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval *Pégaſe*, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus ſouvent. Vous vous étonnez, Monſeigneur, que ma faible ſanté m'ait laiſſé aſſez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres; et moi, je ſuis bien plus ſurpris que la ſituation où vous avez été ſi long-temps, ait pu vous laiſſer dans l'eſprit aſſez de liberté pour faire des choſes ſi ſingulières; faire des vers quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point; mais en faire de ſi bons et dans une langue étrangère, quand on eſt dans une criſe ſi violente, cela eſt fort au-deſſus de mes forces.

1740.

Tantôt votre muſe badine
Dans un conte folâtre et rit ;
Tantôt ſa morale divine
Eclaire et forme notre eſprit.
Je vois là votre caractère ;
Vous êtes fait aſſurément
Pour l'agréable et pour le grand,
Pour nous gouverner, pour nous plaire :
Il eſt gens dans le miniſtère
De qui je n'en dirais pas tant.

Je n'ai point ici les ouvrages de *Boileau ;* mais je me ſouviens qu'il traduiſit en deux vers, le vers d'*Horace*,

Tantalus à labris ſitiens fugientia captat
Flumina.

Vous, le *Boileau* des princes, vous le traduiſez en un ſeul ; eh tant mieux ! cela en eſt bien plus fort et plus énergique. J'aime à vous voir *imperatoriam gravitatem.*

Ce n'eſt pas là le ſtyle qu'en général on reproche aux Allemands. Or, à préſent que j'ai eu l'honneur de vous prouver en paſſant que vous aviez ce petit avantage ſur *Boileau*, il n'eſt plus ſurprenant que je vous diſe, Monſeigneur, en toute humilité, qu'il y a dans votre épître pluſieurs vers que je ſerais

bien glorieux d'avoir faits. Votre Alteſſe royale entend l'art de s'exprimer autant que celui d'être heureux dans toutes les ſituations. On dit ici ſa Majeſté entièrement rétablie. Les vœux de votre cœur vertueux ſont exaucés. 1740.

Vous direz toujours comme *Horace :*

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Les plaiſirs, l'amitié, l'étude,
Vous ſuivront dans la ſolitude.
Du haut du mont Remus vous inſtruirez les rois ;
Le véritable trône eſt par-tout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois ;
Vous régnez ſur les cœurs, et ſurtout ſur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadême ?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit eſprit des dignités, des places ;
Le nain monte ſur des échaſſes :
Que de nains couronnés paraiſſent des géans !
Du nom de héros on les nomme ;
Le ſot s'en éblouit, l'ambitieux les ſert,
Le ſage les évite, il n'aime qu'un grand homme,
Ce grand homme eſt à Remusberg.

J'ai fait partir, Monſeigneur, pour cette délicieuſe retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à

votre Alteſſe royale. C'eſt la philoſophie leibnitzienne d'une françaiſe devenue allemande par ſon attachement à *Leibnitz*, et bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous.

1740.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un ſecond tome des ſentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre ſur les affaires de l'Europe ; il me ſemble que celles d'Angleterre, de Suède et de Ruſſie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue meſurée ; la voilà embarraſſée de ſa liberté, et indéciſe entre l'argent d'Angleterre et celui de France, comme l'âne de Buridan entre deux meſures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permiſſion ſur l'Anti-Machiavel ? S'il veut en gratifier le public, il y a ſi peu de choſe à faire, il n'y a plus que la beſogne d'éditeur ; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reſte ne peut s'ajuſter que quand on confrontera le texte de *Machiavel* pour le mettre vis-à-vis de la réponſe, afin d'en faire un volume qui ne ſoit pas trop gros.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il eſt bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de *Keiſerling*, quand il eſt près de donner de ſes nouvelles.

Ce Keiſerling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès long-temps gagné mon cœur; 1740.
Je ſens à la fois ſa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, Monſeigneur, que la Henriade vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec *Stace :*

Nec tu divinam Aeneida tenta,
Sed longè ſequere, et veſtigia ſemper adora.

Je ne ſuis point ſi difficile ;
Ce ſerait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile
Chez mon prince et chez l'imprimeur.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, &c.

1740.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 23 février.

MONSEIGNEUR,

Je ne reçus que le 20 le paquet de votre Alteſſe royale, du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque ſouverain devrait ſouhaiter d'avoir mis une pierre.

Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté, et vous n'êtes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parlât librement, ſont fâchés qu'on leur obéiſſe. J'ai peur au contraire que dorénavant votre goût pour la vérité ne ſoit mêlé d'un peu d'amour propre.

J'aime et j'admire tout le fond de l'ouvrage, et je pars de là pour dire hardiment à votre Alteſſe royale qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs; *tranſverſo calamo ſignum* y remédiera bien vîte, et cet or en filière, devenu plus compact, en aura plus de poids et de brillant.

Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que *Machiavel* prétend dans ſon chapitre que vous réfutez; mais ſi votre Alteſſe

royale a intention qu'on imprime le Machiavel et la réfutation à côté, ne pourra-t-on pas en ce cas ſupprimer ces annonces dont je parle, leſquelles ſeraient abſolument néceſſaires ſi votre ouvrage était imprimé ſéparément. Il me ſemble encore que quelquefois *Machiavel* ſe retranche dans un terrain, et votre Alteſſe royale le bat dans un autre ; au troiſième chapitre, par exemple, il dit ces abominables paroles : *Si à a notare che gli uomini ſi debbono o vezzegiare o ſpeguere perchè ſi vendicano delle leggieri offeſe, delle gravi non poſſono.* 1740.

Votre Alteſſe royale s'attache à montrer combien tout ce qui ſuit de cet oracle de ſatan eſt odieux. Mais le maudit florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot pour faire voir que *Machiavel* même ne devait pas regarder ces menaces comme juſtifiées par l'événement ? car de ſon temps même, un *Sforze*, uſurpateur, avait été aſſaſſiné dans Milan, un autre uſurpateur du même nom était à Loches dans une cage de fer ; un troiſième uſurpateur, notre *Charles VIII*, avait été obligé de fuir de l'Italie qu'il avait conquiſe ; le tyran, *Alexandre VI*, mourut empoiſonné de ſon propre poiſon ; *Céſar Borgia* fut aſſaſſiné. *Machiavel* était entouré d'exemples funeſtes au crime. Votre Alteſſe royale en parle ailleurs : voudrait-elle en parler en cet endroit ?

——— n'eſt-ce pas la place véritable? je m'en rapporte
1740. à vos lumières.

C'eſt à *Hercule* à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer *Antée*.

Je préſente à mon prince ce petit projet de préface que je viens d'eſquiſſer. S'il lui plaît, je le mettrai dans ſon cadre; et, après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes.

M. de *Valori* me fait bien de l'honneur de croire qu'on me traite comme *Socrate* et comme *Ariſtote*, et qu'on me perſécute pour avoir ſoutenu la vérité contre la folle ſuperſtition des hommes. Je tâcherai de me conduire de façon que je ne ſois point le martyr de ces vérités dont la plupart des hommes ſont fort indignes. Ce ſerait vouloir attacher des ailes au dos des ânes, qui me donneraient des coups de pied pour récompenſe.

Je fais copier le Mahomet que votre Alteſſe royale demande. Je ne ſais ſi cette pièce ſera jamais repréſentée; mais que m'importe? C'eſt pour ceux qui penſent comme vous que je l'ai faite, et non pour nos badauds qui ne connaiſſent que des intrigues d'amour, baptiſées du nom de tragédie.

Je crois que votre Alteſſe royale aura inceſſamment celle de *Greſſet*: on dit qu'il y a de très-beaux vers.

Madame la marquiſe *du Châtelet* vous fait bien ſa cour. Elle abrége tout *Volfius :* c'eſt mettre l'univers en petit. 1740.

J'aime mieux voir le monde dans une ſphère de deux pieds de diamètre que de voyager de Paris à Quito et à Pékin.

Ma mauvaiſe ſanté ne m'a pas permis d'achever encore le précis de la métaphyſique de *Newton*, et les nouveaux Elémens où je travaille. Je ſouffre les trois quarts du jour, et l'autre quart je fais bien peu de beſogne. Dès que je ſerai quitte de cette métaphyſique, et que j'aurai un peu de relâche à mes maux, ſoyez très-sûr, Monſeigneur, que j'obéirai à vos ordres, et que j'achèverai le Siècle de *Louis XIV;* il me plaît en ce qu'il a quelque air de celui que vous ferez naître. Pour le ſiècle du cardinal, je n'y toucherai pas. C'eſt aſſez qu'il vive un ſiècle entier. Il n'y a pas long-temps qu'un neveu de *Chauvelin* écrivit à cet ambitieux ſolitaire que notre cardinal dépériſſait, et qu'il mettait du rouge pour cacher le livide de ſon teint. Le cardinal qui le ſut, fit frotter ſes joues par ce neveu, et lui montra que ſon rouge venait de ſa ſanté.

La malheureuſe goutte ne quittera-t-elle point M. de *Keiſerling!*

Je ſuis, &c.

1740.

LETTRE CXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 26 février.

MON CHER VOLTAIRE,

Je ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus ſpirituelle du monde, que vous m'avez écrite. La ſituation où je me trouve me rétrécit ſi fort l'eſprit que je perds preſque la faculté de penſer.

Aux portes de la Mort, un père à l'agonie,
Aſſailli de cruels tourmens,
Me préſente Athropos prête à trancher ſa vie.
Cet aſpect douloureux eſt plus fort ſur mes ſens
Que toute ma philoſophie.

Tel que d'un chêne énorme un faible rejeton
Languit, manquant de ſéve et de ſa nourriture,
Quand des vents furieux l'arbre ſouffrant l'injure
Sèche du ſommet juſqu'au tronc :

Ainſi je ſens en moi la voix de la nature
Plus éloquente encor que mon ambition ;
Et, dans le triſte cours de mon affliction,
De mon père expirant je crois voir l'ombre obſcure:

Je ne vois que la ſépulture
Et le funeſte inſtant de ſa deſtruction. 1740.

Oui, j'apprends, en devenant maître,
La fragilité de mon être :
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.
Heureux ! ſi j'eus vécu ſans être tranſplanté,
De ce climat doux et tranquille
Où proſpérait ma liberté,
Dans ce terrain ſcabreux, raboteux, difficile,
De machiavéliſme infecté.

Loin des folles grandeurs de la cour, de la ville,
De l'éblouiſſante clarté
Du trône et de la majeſté,
Loin de tout cet éclat fragile,
Je leur eus préféré mon ſtudieux aſile,
Mon aimable repos et mon obſcurité. (1)

Vous voyez par ces vers que le cœur eſt plein de ce dont la bouche abonde ; je ſuis

(1) On a déjà vu que le Prince royal feſait des vers lorſqu'il était attaqué d'une crampe dans l'eſtomac ; il en fait ici dans le moment où la mort prochaine de ſon père ſemblait exiger d'autres ſoins. On ſait que, dans les circonſtances les plus cruelles de la guerre de 1756, il envoya à M. de *Voltaire* des vers remplis de ſentimens ſtoïques. Ce pouvoir de ſe diſtraire des grandes inquiétudes ou des grandes affaires, en ſe livrant à une occupation profonde, n'appartient qu'à des ames très-fortes ; et c'eſt pour elles une reſſource néceſſaire, ſans laquelle elles ne pourraient peut-être réſiſter à la violence de leurs paſſions.

1740. sûr que vous compatiſſez à ma ſituation et que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre Dévote, votre Mahomet, et généralement tout ce que vous croyez capable de me diſtraire. Aſſurez la Marquiſe de mon eſtime, et ſoyez perſuadé que, dans quelque ſituation que le ſort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque choſe de plus efficace réuni à l'eſtime et à l'amitié que j'ai et que j'aurai toujours pour vous. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je penſe mille fois à l'endroit de la Henriade qui regarde les courtiſans de *Valois :*

Ses courtiſans en pleurs, autour de lui rangés, &c.

J'enverrai dans peu la Henriade en Angleterre pour la faire imprimer. Tout eſt achevé et réglé pour cet effet.

LETTRE

LETTRE CXIV. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 10 mars.

Quoi ! tout prêt à tenir les rênes d'un empire,
Vous ſeul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que tout l'univers déſire !
Vous ne voyez qu'un père, et vous verſez des pleurs !
Grand Dieu ! qu'avec amour l'Europe vous contemple,
Vous qui du ſeul devoir avez rempli les lois,
Vous ſi digne du trône, et peut-être d'un temple,
Aux fils des ſouverains vous immortel exemple,
Vous qui ſerez un jour l'exemple des bons rois !
Hélas ! ſi votre père, en ces momens funeſtes,
Pouvait lire dans votre cœur ;
Dieu ! qu'il remercîrait les puiſſances céleſtes !
A ſes derniers momens quel ſerait ſon bonheur !
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître !
Qu'en vous laiſſant au monde, il laiſſe de bienfaits !
Qu'il ſe repentirait.... Mais j'en dis trop peut-être ;
Je vous admire, et je me tais.

Je ne m'attendais pas, Monſeigneur, à cette lettre du 26 février que j'ai reçue le 9 mars : celle-ci partira lundi 14, parce que ce ſera le jour de la poſte d'Amſterdam.

1740. J'ignore actuellement votre ſituation, mais je ne vous ai jamais tant aimé et tant admiré. Si vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d'hommes heureux; ſi vous reſtez prince royal, vous allez les inſtruire. Si je me comptais pour quelque choſe, je déſirerais pour mon intérêt que vous reſtaſſiez dans votre heureux loiſir, et que vous puſſiez encore vous amuſer à écrire de ces choſes charmantes qui m'enchantent et qui m'éclairent. Etant roi, vous n'allez être occupé qu'à faire fleurir les arts dans vos Etats, à faire des alliances ſages et avantageuſes, à établir des manufactures, à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux et de votre gloire; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni de cette proſe forte et ſublime qui vous donnerait bien une autre ſorte d'immortalité, ſi vous vouliez. Un roi n'a que vingt-quatre heures dans la journée: je les vois employées au bonheur des hommes; et je ne vois pas qu'il puiſſe y avoir une minute de réſervée pour le commerce littéraire dont votre Alteſſe royale m'a honoré avec tant de bonté. N'importe: je vous ſouhaite un trône, parce que j'ai l'honnêteté de préférer la félicité de quelques millions d'hommes à la ſatisfaction de mon individu.

J'attends toujours vos derniers ordres ſur le

Machiavel ; je compte que vous ordonnerez que je faſſe imprimer la traduction de *la Houſſaye* à côté de votre réfutation. Plus vous allez réfuter *Machiavel* par votre conduite, plus j'eſpère que vous permettrez que l'antidote préparé par votre plume ſoit imprimé. 1740.

J'ai eu l'honneur d'envoyer Mahomet à votre Alteſſe royale. On tranſcrit cette Dévote ; ſi elle vient dans un temps où elle puiſſe amuſer votre Alteſſe royale, elle ſera fort heureuſe, ſinon elle attendra un moment de loiſir pour être honorée de vos regards.

J'ai une ſingulière grâce à demander à votre Alteſſe royale : c'eſt, tout franc, qu'elle me loue un peu moins dans la préface qu'elle a daigné faire à la Henriade. Vous m'allez trouver bien inſolent de vouloir modérer vos bontés, et il ſerait plaiſant que *Voltaire* ne voulût pas être loué par ſon prince : je veux l'être, ſans doute, j'ai cette vanité au plus haut degré ; mais je vous demande en grâce de me permettre de retrancher quelques choſes que je ſens bien que je ne mérite guère. Je ſuis comme un courtiſan modéré (ſi vous en trouvez) qui vous dirait : Donnez-moi un peu de grandeur, mais ne m'en donnez pas trop, de peur que la tête ne me tourne.

Je remercie du fond de mon cœur votre Alteſſe royale d'avoir changé l'idée d'une

1740. gravure contre celle d'une belle impreſſion; cela ſera mieux, et je jouirai plutôt de l'honneur ineſtimable que vous daignez me faire. Je ne me promets point une vie auſſi longue que le ſerait l'entrepriſe d'une gravure de la Henriade. J'emploierai bientôt le temps que la nature veut encore me laiſſer, à achever le Siècle de *Louis XIV.*

Madame *du Châtelet* a écrit à votre Alteſſe royale avant que j'euſſe reçu votre lettre du 26; elle eſt devenue toute leibnitzienne; pour moi, j'arrange les pièces du procès entre *Newton* et *Leibnitz*, et j'en fais un petit précis qui pourra, je crois, ſe lire ſans contention d'eſprit.

Grand Prince, je vous demande mille pardons d'être ſi bavard dans le temps que vous devez être très-occupé : roi, ou prince, vous êtes toujours mon roi, mais vous avez un ſujet fort babillard.

Je ſuis, &c.

LETTRE CXV. 1740.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 18 mars.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous m'avez obligé véritablement par votre ſincérité, et par les remarques que vous m'aidez à faire ſur ma réfutation. Vous deviez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, et c'était bien mon intention; mais je ſuis dans une criſe ſi épouvantable qu'il me faut plutôt penſer à réfuter *Machiavel* par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger dès que j'aurai quelques momens dont je pourrai diſpoſer. A peine ai-je pu parcourir le Prophète fanatique de l'Aſie. Je ne vous en dis point mon ſentiment, car vous ſavez qu'on ne ſaurait juger d'ouvrages d'eſprit qu'après les avoir lus à tête repoſée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers, pour vous prouver que je remplis, en me délaſſant avec *Calliope*, le peu de vide qu'ont à préſent mes journées.

1740. Je ſuis très-ſatisfait de la réſolution dans laquelle je vous vois d'achever le Siècle de *Louis XIV*. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre ſiècle, et pour lui donner un triomphe parfait ſur tout ce que l'antiquité a produit de plus eſtimable.

On dit que votre cardinal éternel deviendra pape : il pourrait en ce cas faire peindre ſon apothéoſe au dôme de l'égliſe de Saint-Pierre à Rome. Je doute à la vérité de ce fait, et je m'imagine que le timon du gouvernement de France vaut bien les clefs moitié rouillées de S^t *Pierre*. *Machiavel* pourrait bien le diſputer à S^t *Paul*, et M. de *Fleuri* pourrait trouver plus convenable à ſa gloire de duper les cabinets des princes compoſés de gens d'eſprit, que d'en impoſer à la canaille ſuperſtitieuſe et orthodoxe de l'Egliſe catholique.

Vous me ferez grand plaiſir de m'envoyer votre Dévote et votre métaphyſique. Je n'aurai peut-être rien à vous rendre ; mais je me fonde ſur votre généroſité, et j'eſpère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques ſemaines ; après quoi Machiavel, et peut-être encore quelques autres riens, pourront m'acquitter envers vous.

Voici une lettre de *Céſarion* dont la ſanté ſe fortifie de jour en jour. Nous parlons tous *les* jours de nos amis de Cirey : je les vois en

eſprit, mais je ne les vois jamais ſans ſouhaiter quelque réalité à ce rêve agréable dont l'illuſion me tient même lieu de plaiſir. 1740.

Adieu, mon cher *Voltaire*; faites une ample proviſion de ſanté et de force : ſoyez-en auſſi économe que je ſuis prodigue envers vous des ſentimens d'eſtime et d'amitié avec leſquels vous me trouverez toujours

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE CXVI.

DU PRINCE ROYAL.

Berlin, le 23 mars.

Ne crains point que les Dieux, ni le ſort, ni l'empire,
Me faſſent pour le ſceptre abandonner la lyre;
Que d'un cœur trop léger, et d'un eſprit coquet,
Je préfère aux beaux arts l'orgueil et l'intérêt.
Je vois des mêmes yeux l'ambition humaine,
Qu'au conſeil de Priam on vit la belle Hélène.
L'appareil des grandeurs ne peut me décevoir,
Ni cacher la rigueur d'un ſévère devoir.
Les beaux arts ont pour moi l'attrait d'une maîtreſſe,
La triſte royauté, de l'hymen la rudeſſe.

J'aurais ſu préférer l'état heureux d'amant
1740. A celui qu'un époux remplit ſi triſtement;
Mais le fil dont Clotho traça les deſtinées,
Ce fil lia nos mains du ſort prédeſtinées:
Ainſi, de mes deſtins n'étant point artiſan,
Je ſouſcris à ſes lois, et je ſuis le torrent.

Mon amitié n'eſt point ſemblable au baromètre
Qu'un air rude ou plus doux fait monter ou décraître.
Un vain nom peut flatter ces eſprits engagés
Dans la vulgaire erreur des faibles préjugés;
Mais le mortel ſenſé, que la raiſon éclaire,
Au ciel des immortels n'oublîra point Voltaire:
Dépouillant la grandeur, l'ennui, la royauté
Chérira tes écrits tant que, ſa liberté
Excitant de tes chants l'harmonieux ramage,
Ta voix l'éveillera par un doux gazouillage;
Et, quittant les Valpols, les Birens, les Fleuris,
Ira, pour reſpirer, dans ces prés ſi fleuris
Où les bords fortunés du fécond Hippocrène
De ſon feu languiſſant ranimeront la veine.

C'eſt bien ainſi que je l'entends, et quel que puiſſe être mon ſort, vous me verrez partager mon temps entre mon devoir, mon ami et les arts. L'habitude a changé l'aptitude que j'avais pour les arts en tempérament. Quand je ne puis ni lire ni travailler, je ſuis

comme

comme ces grands preneurs de tabac, qui meurent d'inquiétude et qui mettent mille fois la main à la poche lorſqu'on leur a ôté leur tabatière. La décoration de l'édifice peut changer ſans altérer en rien les fondemens ni les murs : c'eſt ce que vous pourrez voir en moi, car la ſituation de mon père ne nous laiſſe aucune eſpérance de guériſon. Il me faut donc préparer à ſubir ma deſtinée. 1740.

La vie privée conviendrait mieux à ma liberté que celle où je dois me plier. Vous ſavez que j'aime l'indépendance, et qu'il eſt bien dur d'y renoncer pour s'aſſujettir à un pénible devoir. Ce qui me conſole eſt l'unique penſée de ſervir mes concitoyens et d'être utile à ma patrie. Puis-je eſpérer de vous voir? ou voulez-vous cruellement me priver de cette ſatisfaction? Cette idée conſolante règne dans mon eſprit, comme celle du Meſſie régnait chez la nation hébraïque.

Je corrigerai encore la préface de la Henriade ; mais vous ne trouverez pas mauvais que j'y laiſſe des vérités qui ne reſſemblent à des louanges que parce que bien des gens les prodiguent mal à propos. Je change actuellement quelques chapitres du *Machiavel*, mais je n'avance guère dans la ſituation où je ſuis. Mahomet que j'admire, tout fanatique qu'il eſt, doit vous faire beaucoup d'honneur. La

1740. conduite de la pièce eſt remplie de ſageſſe ; il n'y a rien qui choque la vraiſemblance ni les règles du théâtre ; les caractères ſont parfaitement bien ſoutenus. La fin du troiſième acte et le quatrième entier m'ont ému juſqu'à me faire répandre des larmes. Comme philoſophe, vous ſavez perſuader l'eſprit ; comme poëte, vous ſavez toucher le cœur ; et je préférerais preſque ce dernier talent au premier, puiſque nous ſommes tous nés ſenſibles, mais très-peu raiſonnables.

Vous m'envoyez une écritoire ;
Mais c'eſt le moins lorſqu'on écrit :
Pour mon plaiſir et pour ma gloire,
Il eût fallu, Voltaire, y joindre votre eſprit.

Je vous en fais mes remercîmens, ainſi qu'à la Marquiſe, à laquelle je vous prie d'offrir cette boîte travaillée à Berlin, et d'une pierre qu'on trouve à Remusberg. Comme je crains, mon cher ami, que vous n'ayez plus de moi la mémoire auſſi fraîche qu'à Cirey, je vous envoie mon portrait qui, je l'eſpère, ne quittera jamais votre doigt.

Si je change de condition, vous en ſerez inſtruit des premiers. Plaignez-moi, car je vous aſſure que je ſuis effectivement à plaindre ; aimez-moi toujours, car je fais plus de cas de

votre amitié que de vos reſpects. Soyez perſuadé que votre mérite m'eſt trop connu pour ne vous pas donner, en toutes les occaſions, des marques de la parfaite eſtime avec laquelle je ſerai toujours 1740.

votre très-fidelle ami,
FÉDÉRIC.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 6 avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu le paquet du 18 mars dont votre Alteſſe royale m'a honoré. Vous êtes fait aſſurément pour les choſes uniques, et c'en eſt une que, dans la criſe où vous avez été, vous ayez pu faire des choſes qui demandent le plus grand recueillement d'eſprit. Tout ce que vous dites ſur la patience eſt d'un grand héros et d'un grand génie : c'eſt une des plus belles choſes que vous ayez daigné m'envoyer. En vous remerciant, Monſeigneur, des bonnes leçons que je vois là pour moi,

Je la dois, ſans doute, exercer
Cette vertu de patience;

1740.

Les dévots ont ſu m'y forcer :
Quand on a pu les courroucer,
Il faut en faire pénitence.
Ces meſſieurs, prêchant la douceur,
Imitent fort bien le Seigneur ;
Ils ſont friands de la vengeance.

La traduction de l'ode *Rectiùs vives, Licini*, fait voir qu'il y a des *Mécènes* qui ſont eux-mêmes des *Horaces*. Vous n'avez pas voulu rendre exactement,

Auream quiſquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obſoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.

Vous ſentez ſi bien ce qui eſt propre à notre langue, et les beautés de la latine, que vous n'avez pas traduit *obſoleti tecti* qui ſerait très-bas en français.

Loin de la grandeur faſtueuſe,
La frugale ſimplicité
N'en eſt que plus délicieuſe.

Ces expreſſions ſont bien plus nobles en français : elles ne peignent pas comme le latin, et c'eſt-là le grand malheur de notre langue qui n'eſt pas aſſez accoutumée aux détails. Au

reſte nous feſons *médiocrité* de cinq ſyllabes ; ſi vous voulez abſolument n'en mettre que trois, quatre, les princes ſont les maîtres. 1740.

La fin de l'épître à M. *Jordan* eſt un engagement de rendre les hommes heureux : vous n'avez pas beſoin de le promettre ; j'en crois votre caractère ſans avoir beſoin de votre parole.

Voici quelques pièces, moitié proſe, moitié vers, pour payer mon tribut à celui qui m'enrichit toujours. L'épître à M. de *Maurepas*, l'un de nos ſecrétaires d'Etat, eſt bien pour votre Alteſſe royale autant que pour lui, car il me ſemble que c'eſt bien là le goût de votre Alteſſe royale de protéger également tous les arts ; et je ſuis bien sûr que ſi quelqu'un avait fait le livre édifiant de Marie Alacoque, vous ne lui donneriez point l'archevêché de Sens pour récompenſe, avec cent mille livres de rente, tandis qu'on laiſſe dans la misère des hommes de vrais talens.

Je ne ſais ſi votre Alteſſe royale aura reçu certaine écritoire envoyée à Véſel par la poſte, cachetée aux armes de la princeſſe de *la Tour*, et adreſſée à M. le général *Bork*, ou au commandant de Véſel, pour faire tenir en diligence : votre Alteſſe royale m'a envoyé de quoi boire, et moi je prends la liberté d'envoyer de quoi écrire.

1740.

Donner un cornet pour du vin
N'eſt pas grande reconnaiſſance ;
Mais ce cornet fera, je penſe,
Eclore quelque œuvre divin
Qui vaudra tous les vins de France.

Je me flatte que votre Alteſſe royale me pardonne ces exceſſives libertés. J'attends ſes derniers ordres ſur la réfutation du docteur des miniſtres ; il y a très-peu de choſe à réformer, et je crois toujours qu'il eſt avantageux pour le genre-humain que cet antidote ſoit public.

Je fais tranſcrire mon petit expoſé de la métaphyſique de *Newton* et de *Leibnitz*. Le paquet ſera gros : puis-je l'adreſſer à Véſel? j'attends vos ordres auxquels je me conformerai toute ma vie, car vous ſavez que *Minerve*, *Apollon* et la Vertu m'ont fait votre ſujet. Madame *du Châtelet* aura l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale quelque choſe qui la dédommagera de l'ennui que je pourrai lui cauſer.

Je ſuis, &c.

LETTRE CXVIII. 1740.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 15 avril.

MON CHER VOLTAIRE,

VOTRE Dévote (1) eſt venue le plus à propos du monde. Elle eſt charmante, les caractères bien ſoutenus, l'intrigue bien conduite, le dénouement naturel. Nous l'avons lue *Céſarion* et moi avec beaucoup de plaiſir, et ſouhaitant beaucoup de la voir repréſenter ici en préſence de ſon auteur, de cet ami que nous déſirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des complimens de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus et mieux que tant d'auteurs pleins de ſanté. Je ne conçois rien à votre être très-particulier, car chez nous autres mortels, l'eſprit ſouffre toujours des langueurs du corps : la moindre choſe me rend incapable de penſer. Mais votre eſprit ſupérieur à ſes organes triomphe de tout. Puiſſe-t-il triompher de la mort même !

(1) La Prude ou la Gardeuſe de caſſette, Théâtre, tom. VII, page 167.

1740. Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte, aſſez mal tourné, que je vous envoie, et une épître où je me ſuis aviſé de parler très-ſérieuſement à une ſorte de gens qui ne ſont guère d'humeur à régler leur conduite ſur la morale des poëtes. *Machiavel* ſuivra quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aye le temps d'y mettre la dernière main.

Le monde eſt ſi tracaſſier ici, ſi inquiet, ſi turbulent, qu'il n'eſt preſque pas poſſible d'échapper à ce mal épidémique : tout ce que je puis faire quelquefois, c'eſt de rimer des ſottiſes. Je m'attends de me trouver bientôt dans une aſſiette plus tranquille ; je reprendrai des occupations plus ſérieuſes, et qui demandent de la réflexion. A préſent voilà une malheureuſe ſuite de fêtes qu'il faut eſſuyer, malgré que l'on en ait, et des diſcours très-inconſéquens qu'il faut entendre et même applaudir. Je fais ce manége à contre-cœur, haïſſant tout ce qui eſt hypocriſie et fauſſeté.

Algarotti m'écrit que *Pinne* n'a pas encore achevé ſon impreſſion de *Virgile*, et que la Henriade ſerait pendue au croc en attendant l'Enéide. J'en ai fort grondé, car il me ſemble que

Virgile, vous cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnaſſe,

Vous devait bien le même honneur
Chez maître Pinne, l'imprimeur. 1740.

Vous voyez, mon cher *Voltaire*, la différence qu'il y a entre les décrets d'*Apollon* et les fantaiſies d'un imprimeur. Je ſoutiens la gloire de ce Dieu en accélérant la publication de votre ouvrage. J'eſpère de réduire bientôt les caprices de cet anglais en ſatisfeſant ſon avidité intéreſſée.

Aſſurez, je vous prie, la marquiſe *du Châtelet* de mes attentions. Ménagez la ſanté d'un homme que je chéris, et n'oubliez jamais qu'étant mon ami, vous devez apporter tous vos ſoins à me conſerver le bien le plus précieux que j'aye reçu du ciel. Donnez-moi bientôt des nouvelles de votre convaleſcence, et comptez que, de toutes celles que je puis recevoir, celles-là me ſeront les plus agréables. Adieu, je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

1740.

LETTRE CXIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 26 avril.

MON CHER VOLTAIRE,

Les galions de Bruxelles m'ont apporté des tréſors qui ſont pour moi au-deſſus de tout prix. Je m'étonne de la prodigieuſe fécondité de votre Pérou qui paraît inépuiſable. Vous adouciſſez les momens les plus amers de ma vie. Que ne puis-je contribuer également à votre bonheur ! Dans l'inquiétude où je ſuis, je ne me vois ni le temps ni la tranquillité d'eſprit pour corriger Machiavel. Je vous abandonne mon ouvrage, perſuadé qu'il s'embellira entre vos mains ; il faut votre creuſet pour ſéparer l'or de l'alliage.

Je vous envoie une épître ſur la néceſſité de cultiver les arts ; vous en êtes bien perſuadé, mais il y a bien des gens qui penſent différemment. Adieu, mon cher *Voltaire ;* j'attends de vos nouvelles avec impatience ; celles de votre ſanté m'intéreſſent autant que celles de votre eſprit. Aſſurez la Marquiſe de mon eſtime, et ſoyez perſuadé qu'on ne ſaurait être plus que je ne le ſuis,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE CXX. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

MONSEIGNEUR,

VOTRE idée m'occupe le jour et la nuit. Je rêve à mon prince comme on rêve à ſa maîtreſſe.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono Divûm gratiſſima ſerpit :
In ſomnis ecce antè oculos pulcherrimus heros
Viſus adeſſe mihi.....

Je vous ai vu ſur un trône d'argent maſſif que vous n'aviez point fait faire, et ſur lequel vous montiez avec plus d'affliction que de joie.

Plus frappé de la triſte vue
D'un père expirant devant vous,
Que de la brillante cohue
Qui s'empreſſait à vos genoux.

Beaucoup de courtiſans qui avaient négligé de venir voir ſon Alteſſe royale à Remusberg, venaient en foule ſaluer ſa Majeſté à Berlin.

1740.

Je remarquais tout l'étalage
Et l'air de ces nouveaux venus :
Ce ſont ſeigneurs de haut lignage,
Car ils deſcendent de Janus,
Ayant tous un double viſage.

Ils pourraient même venir auſſi par femmes du prophète *Eliſée* qui, au rapport de la très-Sainte-Ecriture, avait un eſprit double, de quoi pluſieurs prêtres ont hérité auſſi-bien qu'eux.

Plein de douceur et de prudence,
Mon grand prince, avec complaiſance,
Voyait près de ſon trône admis
Ceux qui, par trop d'obéiſſance,
Jadis furent ſes ennemis :
Ils éprouvent tous ſa clémence ;
Mais il diſtinguait ſes amis,
Ils éprouvent ſa bienfeſance.

Les *Antonins*, les *Titus*, les *Trajan*, les *Julien* deſcendaient du ciel pour voir ce triomphe.

Tous ces héros du nom romain
N'ont plus qu'un mépris ſouverain
Pour la malheureuſe Italie ;
Ils s'étonnent que leur génie
Ne ſe retrouve qu'à Berlin.

Il ne tenait qu'à eux d'être à l'élection d'un pape, mais les cardinaux et le Saint-Eſprit ne ſont pas faits pour les *Titus* et les *Marc-Aurèle*. La Vérité, que ces héros aiment, n'eſt guère au conclave; elle était près de ce trône d'argent. 1740.

Mon héros, d'un air de franchiſe,
L'y fit aſſeoir à ſon côté;
Elle était honteuſe et ſurpriſe
De ſe voir tant de liberté.

Elle ſait bien que le trône n'eſt guère plus ſa place que le conclave, et qu'à cette pauvre exilée n'appartient pas tant d'honneur. Mais *Frédéric* la raſſurait comme une perſonne de ſa connaiſſance.

Le florentin Machiavel,
Voyant cette fille du Ciel,
S'en retourna tout au plus vîte
Au fond du manoir infernal,
Accompagné d'un cardinal,
D'un miniſtre et d'un vieux jéſuite.

Mais *Frédéric* ne voulut pas que *Machiavel* eût oſé paraître devant lui ſans faire amende honorable au genre-humain en la perſonne de ſon protecteur. Il le fit mettre à genoux.

1740.

Et l'italien confondu
Fit ſa pénitence publique,
En avouant que la vertu
Eſt la meilleure politique.

Toutes les Vertus ſe mirent alors à careſſer le vainqueur de *Machiavel.*

La ſage Libéralité,
Qui récompenſe avec juſtice,
Enchaînait avec fermeté
La folle Prodigalité
Et la mépriſable Avarice.
Le Devoir, le Travail ſévère
Semblaient régner dans ce ſéjour;
Mais les Jeux, l'Amour et ſa mère
N'étaient point bannis de la cour.
Pour tous également affable,
Il les embraſſait tour à tour;
Il ſavait maîtriſer l'Amour,
Et rendre le Travail aimable.

Cependant Mars et la Politique montraient le plan de Berg et de Juliers, et mon héros tirait ſon épée, prêt à la remettre dans le fourreau pour le bonheur de ſes ſujets et pour celui du monde; les beaux Arts venaient de

tous côtés rendre hommage à leur protecteur ; la Muſique, la Peinture, l'Eloquence, l'Hiſtoire, la Phyſique, travaillaient ſous ſes yeux ; il préſidait à tout, et ſemblait né pour tous ces arts, comme pour celui de gouverner et de plaire. Un théâtre s'élevait, une académie ſe formait, non pas telle que celle des jetonniers français, 1740.

Ces gens doctement ridicules,
Parlant de rien, nourris de vent,
Et qui pèſent ſi gravement
Des mots, des points et des virgules.

C'était une académie dans le goût de celle des ſciences et de la ſociété de Londres. Enfin, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai, de juſte, d'aimable, était raſſemblé ſur ce trône. Je n'ai point oublié mon ſonge comme ce fou de la Sainte-Ecriture, qui menaçait de faire mourir ſes conſeillers d'Etat, s'ils ne devinaient ſon rêve qu'il avait oublié. Je m'en ſouviens très-bien, et il ne me faut ni *Daniel* ni *Joſeph* pour l'expliquer.

Non, non, ce n'eſt point un menſonge
Qui trompa mon cœur enchanté ;
Chez tous les autres rois mon rêve eſt un vain ſonge ;
Chez vous, mon rêve eſt vérité.

1740. Dans ma dernière lettre, j'avais déjà reproché à mon ſouverain d'avoir fait *médiocrité* de quatre ſyllabes ; *médiocrité* eſt de cinq, et mon prince l'avait fait de quatre ; énorme faute, et l'une des plus grandes qu'il fera jamais.

LETTRE CXXI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 3 mai.

MON CHER VOLTAIRE,

Il faut avouer que vos rêves valent les veilles de beaucoup de gens d'eſprit ; non point parce que je ſuis le ſujet de vos vers, mais parce qu'il n'eſt guère poſſible de dire de plus jolies choſes et de plus galantes ſur un plus mince ſujet.

Ce dieu du Goût dont tu peignis le temple,
Voulant lui-même éclairer l'univers,
Et nous donner ſon immortel exemple,
A, ſous ton nom, ſans doute, fait ces vers.

Je le crois effectivement, et c'eſt vous qui nous abuſez.

L'aimable,

L'aimable, le divin Voltaire
Ecrit, mais il ne fait pas tout; 1740.
L'on aſſure qu'au dieu du Goût
Il ne ſert que de ſecrétaire.

Dites-nous un peu ſi c'eſt la vérité, et comment votre état vous permet d'accorder tant d'imagination et tant de juſteſſe, tant de profondeur et tant de légéreté,

Tant de ſavoir, tant de génie,
Melpomène avec Uranie,
Euclide armé de ſon compas,
Et les Grâces qui ſur tes pas
S'empreſſent autour d'Emilie;
Les ris badins, les ris moqueurs,
Avec les doctes profondeurs
De l'immenſe philoſophie.

Ce ſera, je crois, une énigme pour les ſiècles futurs, et le déſeſpoir de ceux qui voudront être ſavans et aimables après vous.

Votre rêve, mon cher *Voltaire*, quoique très-avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véritable des rêves, qui ne reſſemblent jamais parfaitement à la vérité. Il y manque beaucoup de choſes pour l'accomplir, et il me ſemble qu'un eſprit prophétique aurait pu y ajouter ceci :

1740.

L'ange protecteur de Berlin,
Voulant y porter la ſcience,
Cherche, parmi le genre-humain,
Un ſage en qui ſa confiance
Des beaux arts remît le deſtin.
Il ne chercha point dans la France
Ce radoteur, vieille éminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelque auteur manquant de pain,
Aſſez groſſièrement encenſe;
Mais, loin de ce prélat romain,
Il trouva l'aimable Voltaire
Que Minerve même inſtruiſait,
Tenant en ſes mains notre ſphère,
Qui ſagement examinait,
Et tout rigidement peſait
Au poids que, d'une main ſévère,
La Vérité lui fourniſſait.
Ah! dit l'ange, c'eſt mon affaire.

Cet ange, ou ce génie de la Pruſſe, n'en reſta pas là; il voulait, à quelque prix que ce fût, vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle académie dont le rêve fait mention. Je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous en croyions être :

Car que peut une académie
Contre l'appât de la beauté?

Le poids ſeul que donne Emilie,
Entraîne tout de ſon côté. 1740.

L'ange tenait ferme ; il prétendait prouver que le plaiſir de connaître était préférable à celui de jouir.

Mais finiſſons, ceci ſuffit ;
Car Deſpréaux ſagement dit :
Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Laſſe un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Pruſſe, je paſſe à l'ange gardien de Remusberg, dont la protection s'eſt manifeſtée dans le terrible incendie qui a réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Le château a été ſauvé ; cela n'eſt point étonnant, votre portrait y était enfermé.

Ce palladium le ſauva
D'une affreuſe flamme en furie,
(Ondoyante, ardente ennemie,
Qui bientôt le bourg conſuma ;)
Car au château l'on conſerva,
Et toujours l'on y révéra
De vous l'image tant chérie.
Mais le Troyen qui négligea

1740.

D'un Dieu la céleſte effigie,
Vit ſa négligence punie ;
Bientôt le Grégeois apporta
La ſemence de l'incendie
Par lequel Ilion brûla.

Ce palladium eſt placé dans le ſanctuaire du château, dans la bibliothéque où les ſciences et les arts lui tiennent compagnie et lui ſervent de cadre :

Et les ſages de tous les temps,
Les beaux eſprits et les ſavans
L'honorent dans cette chapelle ;
De ſes ouvrages excellens
On voit le monument fidelle,
De ſes écrits tous les fragmens,
Et la Henriade immortelle.

LETTRE CXXII. 1740.

DU PRINCE ROYAL. (1)

A Remusberg, le 18 mai.

Je vois dans vos diſcours la puiſſante évidence,
Et d'un autre côté la brillante apparence ;
Par tous deux ébranlé, ſéduit également
Je demeure indécis dans mon aveuglement.

L'homme eſt né pour agir, il eſt libre, il eſt maître,
Mais ſes ſens limités ne ſauraient tout connaître ;
Ses organes groſſiers confondent les objets :
L'atome n'eſt point vu de ſes yeux imparfaits,
Et les trop vaſtes corps à ſes regards échappent ;
Les tubes vainement dans les cieux les rattrapent.
Pour tout connaître enfin nous ne ſommes pas faits,
Mais devinons toujours, et ſoyons ſatisfaits.

Voilà tout le jugement que je puis faire entre la Marquiſe et M. de *Voltaire*. Quand je lis votre Métaphyſique, je m'écrie, j'admire

(1) Le commencement de cette lettre a rapport au Traité de métaphyſique, imprimé dans cette édition, Philoſophie, tome premier, dans lequel M. de *Voltaire* diſcute quelques principes de *Leibnitz*, ſoutenus par madame *du Châtelet* dans ſes Inſtitutions phyſiques.

1740. et je crois. Lorſque je lis les Inſtitutions phyſiques de la Marquiſe, je me ſens ébranlé, et je ne ſais ſi je me ſuis trompé ou ſi je me trompe. En un mot, il faudrait avoir une intelligence auſſi ſupérieure aux vôtres, que vous êtes au-deſſus des autres êtres penſans, pour dire qui de vous a deviné le mot de l'énigme. J'avoue humblement que je reſpecte beaucoup la *raiſon ſuffiſante*, mais que je la croirais d'un uſage infiniment plus sûr, ſi nos connaiſſances étaient auſſi étendues qu'elle l'exige. Nous n'avons que quelques idées des attributs de la matière et des lois de la mécanique, mais je ne doute point que l'éternel architecte n'ait une infinité de ſecrets que nous ne découvrirons jamais, et qui par conſéquent rendent l'uſage de la *raiſon ſuffiſante*, inſuffiſant entre nos mains. J'avoue d'un autre côté que ces êtres ſimples qui penſent, me paraiſſent bien métaphyſiques, et que je ne comprends rien au vide de *Newton*, et très-peu à l'eſpace de *Leibnitz*. Il me paraît impoſſible aux hommes de raiſonner ſur les attributs et ſur les actions du Créateur, ſans dire des pauvretés. Je n'ai de DIEU aucune autre idée que d'un Etre ſouverainement bon.

Je ne ſais pas ſi ſa liberté implique contradiction avec la raiſon ſuffiſante, ou ſi des lois coéternelles à ſon exiſtence rendent ſes

actions néceſſaires et aſſujetties à leur détermination ; mais je ſuis très-convaincu que tout eſt aſſez bien dans ce monde, et que ſi DIEU avait voulu faire de nous des métaphyſiciens, il nous aurait aſſûrément communiqué des lumières et des connaiſſances infiniment ſupérieures aux nôtres. 1740.

Il eſt fâcheux pour les philoſophes qu'ils ſoient obligés de rendre raiſon de tout. Il faut qu'ils imaginent lorſqu'ils manquent d'objets palpables. Avec tout cela je ſuis obligé de vous dire que je ſuis très-ſatisfait de votre traité de métaphyſique. C'eſt le *Pitt* ou le *grand Sancy* (*), qui, dans leur petit volume, renferment des tréſors immenſes. La ſolidité du raiſonnement et la modération de vos jugemens devraient ſervir d'exemple à tous les philoſophes, et à tous ceux qui ſe mêlent de diſcuter des vérités. Le déſir de s'inſtruire paraît leur objet naturel, et le plaiſir de ſe chicaner en devient trop ſouvent la ſuite malheureuſe.

Je voudrais bien me trouver dans la ſituation paiſible et tranquille où vous me croyez. Je vous aſſure que la philoſophie me paraît plus charmante et plus attrayante que le trône : elle a l'avantage d'un plaiſir ſolide ; elle l'emporte ſur les illuſions et les erreurs des hommes ;

(*) Deux diamans très-connus.

1740. et ceux qui peuvent la ſuivre dans le pays de la vertu et de la vérité, ſont très-condamnables de l'abandonner pour celui des vices et des preſtiges.

Sorti du palais de Circé,
Loin des cris de la multitude,
Je me croyais débarraſſé
Des périls au ſein de l'étude;
Plus qu'alors je ſuis menacé
D'une triſte viciſſitude,
Et par le ſort je ſuis forcé
D'abandonner ma ſolitude.

C'eſt ainſi que dans le monde les apparences ſont fort trompeuſes. Pour vous dire naturellement ce qui en eſt, je dois vous avertir que le langage des gazettes eſt plus menteur que jamais, et que l'amour de la vie et l'eſpérance ſont inſéparables de la nature humaine : ce ſont-là les fondemens de cette prétendue convaleſcence dont je ſouhaiterais beaucoup de voir la réalité. Mon cher *Voltaire*, la maladie du roi eſt une complication de maux dont les progrès nous ôtent tout eſpoir de guériſon : elle conſiſte dans une hydropiſie et une étiſie formelle dans tout le corps. Les ſymptomes les plus fâcheux de cette maladie ſont des vomiſſemens fréquens qui affaibliſſent beaucoup

beaucoup le malade. Il ſe flatte, et croit ſe ſauver par les efforts qu'il fait de ſe montrer en public. C'eſt-là ce qui trompe ceux qui ne ſont pas bien informés du véritable état des choſes. 1740.

On n'a jamais ce qu'on déſire ;
Le ſort combat notre bonheur :
L'ambitieux veut un empire,
L'amant veut poſſéder un cœur,
Un autre après l'argent ſoupire,
Un autre court après l'honneur.

Le philoſophe ſe contente
Du repos, de la vérité ;
Mais, dans cette ſi juſte attente,
Il eſt rarement contenté.
Ainſi, dans le cours de ce monde,
Il faut ſouſcrire à ſon deſtin ;
C'eſt ſur la raiſon que ſe fonde
Notre bonheur le plus certain.

Ceint du laurier d'Horace, ou ceint du diadême,
Toujours d'un pas égal tu me verras marcher,
Sans me tourmenter ni chercher
Le repos ſouverain qu'au fond de mon cœur même.

C'eſt la ſeule choſe qui me reſte à faire, car je prévois avec trop de certitude qu'il n'eſt

plus en mon pouvoir de reculer; c'eſt en
1740. regrettant mon indépendance que je la quitte; et déplorant mon heureuſe obſcurité, je ſuis forcé de monter ſur le grand théâtre du monde.

Si j'avais cette liberté d'eſprit que vous me ſuppoſez, je vous enverrais autre choſe que de mauvais vers; mais apprenez que ce ne ſont pas là les derniers, et que vous êtes encore menacé d'une nouvelle épître. Encore une épître! direz-vous. Oui, mon cher *Voltaire*, encore une épître! il en faut paſſer par là.

A propos de vers, j'ai vu une tragédie de *Greſſet*, intitulée Edouard. La verſification m'en a paru heureuſe, mais il m'a ſemblé que les caractères étaient mal peints. Il faut étudier les paſſions pour les mettre en action; il faut connaître le cœur humain, afin qu'en imitant ſon reſſort, l'automate du théâtre reſſemble et agiſſe conformément à la nature. *Greſſet* n'a point puiſé à la bonne ſource, autant qu'il me paraît. Les beautés de détail peuvent rendre ſa tragédie ſupportable à la lecture, mais elles ne ſuffiſent pas pour la ſoutenir à la repréſentation.

Autre eſt la voix d'un perroquet,
Autre eſt celle de Melpomène.

Celui qui a lâché ce lardon à *Greſſet* n'a pas mal attrapé ſes défauts. Il y a je ne ſais

quoi de mou et de languiſſant dans le rôle d'*Edouard* qui ne peut guère inſpirer que de l'ennui à l'auditeur. 1740.

Ennuyé des longueurs du ſieur *Pinne*, j'ai pris la réſolution de faire imprimer la Henriade ſous mes yeux. Je fais venir exprès la plus belle imprimerie à caractères d'argent qu'on puiſſe trouver en Angleterre. Tous nos artiſtes travaillent aux eſtampes et aux vignettes. Quoi qu'il en coûte, nous produirons un chef-d'œuvre digne de la matière qu'il doit préſenter au public.

Je ſerai votre Renommée;
Ma main, de ſa trompette armée,
Publîra dans tout l'univers,
Vos vertus, vos talens, vos vers.

Je crains que vous ne me trouviez aujourd'hui, ſinon le plus importun, au moins le plus bavard des princes. C'eſt un des petits défauts de ma nation, que la longueur; on ne s'en corrige pas ſi vîte. Je vous en demande excuſe, mon cher *Voltaire*, pour moi et pour mes compatriotes. Je ſuis cependant plus excuſable qu'eux, car j'ai tant de plaiſir à m'entretenir avec vous que les heures me paraiſſent des momens. Si vous voulez que mes lettres ſoient plus courtes, ſoyez moins

—— aimable, ou, ſelon le paragraphe XII de
1740. *Leibnitz*, cela implique contradiction : donc, &c.

Aimez-moi toujours un peu, car je ſuis jaloux de votre eſtime, et ſoyez bien perſuadé que vous ne pouvez faire moins ſans beaucoup d'ingratitude pour celui qui eſt avec admiration,

votre très-fidelle amî,

FÉDÉRIC.

Fin des Lettres du prince royal de Pruſſe et de M. de Voltaire.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

T 3

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DU ROI DE PRUSSE.

A Charlotembourg, le 6 juin.

MON CHER AMI,

MON ſort eſt changé, et j'ai aſſiſté aux derniers momens d'un roi, à ſon agonie, à ſa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas beſoin aſſurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines. 1740.

J'avais projeté un petit ouvrage de métaphyſique, il s'eſt changé en un ouvrage de politique. Je croyais jouter avec l'aimable *Voltaire*,

—— et il me faut eſcrimer avec *Machiavel* (1).
1740. Enfin, mon cher *Voltaire*, nous ne ſommes point maîtres de notre ſort. Le tourbillon des événemens nous entraîne; et il faut ſe laiſſer entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philoſophe un peu ſceptique, mais un ami véritablement fidelle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et mépriſez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

Juſqu'à préſent il me reſte à peine le temps de me reconnaître; j'ai des occupations infinies : je m'en donne encore de ſurplus; mais malgré tout ce travail, il me reſte toujours du temps aſſez pour admirer vos ouvrages et pour puiſer chez vous des inſtructions et des délaſſemens.

Aſſurez la Marquiſe de mon eſtime. Je l'admire autant que ſes vaſtes connaiſſances et la rare capacité de ſon eſprit le méritent.

Adieu, mon cher *Voltaire;* ſi je vis je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et ſoyez toujours ſincère ami avec votre ami

FÉDÉRIC.

(1) On voit par la lettre ſuivante que le roi déſigne ici le cardinal de *Fleuri*.

LETTRE II. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 juin.

SIRE,

Si votre ſort eſt changé, votre belle ame ne l'eſt pas; mais la mienne l'eſt. J'étais un peu miſanthrope, et les injuſtices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à préſent à la joie avec tout le monde. Grâce au ciel, votre Majeſté a déjà rempli preſque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé, et dans vos Etats et dans l'Europe. Un réſident de l'empereur diſait dans la dernière guerre au cardinal de *Fleuri:* Monſeigneur, les Français ſont bien aimables, mais ils ſont tous Turcs. L'envoyé de votre Majeſté peut dire à préſent, les Français ſont tous Pruſſiens.

Le marquis d'*Argenſon*, conſeiller d'Etat du roi de France. ami de M. de *Valori*, et homme d'un vrai mérite, avec qui je me ſuis entretenu ſouvent à Paris de votre Majeſté, m'écrit du 13 que M. de *Valori* s'exprime avec lui dans ces propres mots : *Il commence ſon règne comme il y a apparence qu'il le continuera; par-tout des*

1740. *traits de bonté de cœur ; juſtice qu'il rend au défunt ; tendreſſe pour ſes ſujets.* Je ne fais mention de cet extrait à votre Majeſté que parce que je ſuis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur et qu'il m'eſt revenu de même. Je ne connais point M. de *Valori*, et votre Majeſté ſait que je ne devais pas compter ſur ſes bonnes grâces ; cependant puiſqu'il penſe comme moi et qu'il vous rend tant de juſtice, je ſuis bien aiſe de la lui rendre.

Le miniſtre qui gouverne le pays où je ſuis, me diſait : Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géans inutiles qui ont fait tant crier ; et moi je lui répondis : il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un deſſein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire ſon prédéceſſeur, il ſe contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand Roi, que j'ai bien deviné.

Votre Majeſté m'ordonne de ſonger en lui écrivant moins au roi qu'à l'homme. C'eſt un ordre bien ſelon mon cœur. Je ne ſais comment m'y prendre avec un roi, mais je ſuis bien à mon aiſe avec un homme véritable, avec un homme qui a dans ſa tête et dans ſon cœur l'amour du genre-humain.

Il y a une choſe que je n'oſerais jamais demander au roi, mais que j'oſerais prendre la liberté de demander à l'homme ; c'eſt ſi le

feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Je ſais que les qualités du feu roi étaient ſi différentes des vôtres, qu'il ſe pourrait bien faire qu'il n'eût pas ſenti tous vos différens mérites ; mais enfin, s'il s'eſt attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a juſtifié les ſentimens admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je ſerai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela. 1740.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces queſtions à l'*homme*, il me dira que je ſuis bien curieux et bien hardi ; ſavez-vous ce que je répondrai à ſa Majeſté : je lui dirai : Sire, c'eſt que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre Majeſté ou votte humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle eſt obligée à préſent de donner la préférence à la politique ſur la métaphyſique, et qu'elle s'eſcrime avec notre bon cardinal.

Vous paraiſſez en défiance
De ce ſaint au ciel attaché,
Qui, par eſprit de pénitence,
Quitta ſon petit évêché
Pour être humblement roi de France :
Je penſe qu'il va s'occuper,

1740.

Avec un zèle catholique,
Du juſte ſoin de vous tromper;
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la queſtion : Si votre Majeſté ſe ferait ſacrer et oindre ou non ; je ne vois pas qu'elle ait beſoin de quelques gouttes d'huile pour être reſpectable et chère à ſes peuples. Je révère fort les ſaintes ampoules, ſurtout lorſqu'elles ont été apportées du ciel, et pour des gens tels que *Clovis ;* et je ſais bon gré à *Samuel* d'avoir verſé de l'huile d'olive ſur la tête de *Saül*, puiſque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais, Seigneur, après tout, quand vous ne ſeriez point
Ce que l'Ecriture appelle *oint*,
Vous n'en ſeriez pas moins mon héros et mon maître ;
Le grand cœur, les vertus, les talens font un roi,
Et vous ſeriez ſacré pour la terre et pour moi,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puiſque votre Majeſté qui s'eſt faite homme, continue toujours à m'honorer de ſes lettres, j'oſe la ſupplier de me dire comment elle partage ſa journée ; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop ; on ſoupe quelquefois ſans avoir mis d'intervalle entre le travail et le repas ; on ſe relève le lendemain avec une digeſtion

laborieuſe, on travaille avec la tête moins nette ; on s'efforce, et on tombe malade : au nom du genre-humain à qui vous devenez néceſſaire, prenez ſoin d'une ſanté ſi précieuſe. 1740.

Je demanderai encore une autre grâce à votre Majeſté, c'eſt, quand elle aura fait quelque nouvel établiſſement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux arts, de daigner m'en inſtruire, car ce ſera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai; il y a un mot dans la lettre de votre Majeſté qui m'a tranſporté ; elle me fait eſpérer une viſion béatifique cette année. Je ne ſuis pas le ſeul qui ſoupire après ce bonheur. La reine de Saba voudrait prendre des meſures pour voir *Salomon* dans ſa gloire. J'ai fait part à M. de *Keiſerling* d'un petit projet ſur cela ; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'eſpère dans ſix ou ſept ſemaines, ſi les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre Majeſté le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous et de votre règne.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, avec profond reſpect, cela va ſans dire, avec des ſentimens que je ne peux exprimer, Sire, de votre Majeſté, &c.

1740.

LETTRE III.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 12 juin.

Non, ce n'eſt plus du mont Remus,
Douce et ſtudieuſe retraite
D'où mes vers vous ſont parvenus,
Que je date ces vers confus;
Car dans ce moment le poëte
Et le prince ſont confondus.
Déſormais mon peuple que j'aime
Eſt l'unique Dieu que je ſers:
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaiſirs, Voltaire même;
Mon devoir eſt mon dieu ſuprême.
Qu'il entraîne de ſoins divers!
Quel fardeau que le diadême!

Quand ce Dieu ſera ſatisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puiſer, dans les leçons de mon ami ſincère,
Quel doit être d'un roi le ſacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du ſort ne m'a pas tout-à-fait guéri

de la métromanie, et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'eſtime trop l'art d'*Horace* et de *Voltaire* pour y renoncer; et je ſuis du ſentiment que chaque choſe de la vie a ſon temps. 1740.

J'avais commencé une épître ſur les abus de la mode et de la coutume, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter ſur le trône et de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en ſatire contre cette même mode, ſi je ne ſavais que la ſatire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher *Voltaire*, je flotte entre vingt occupations, et je ne déplore que la briéveté des jours, qui me paraiſſent trop courts de vingt-quatre heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'exiſte que pour réfléchir et pour lui-même, me ſemble infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers ſont charmans (1). Je n'en dirai rien, car ils ſont trop flatteurs.

Mon cher *Voltaire*, ne vous refuſez pas plus long-temps à l'empreſſement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous

(1) Voyez l'épître XLIX, au roi de Pruſſe, vol. d'Epîtres, page 119.

croyez que votre humanité comporte. J'irai
1740. à la fin d'auguſte à Véſel, et peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne ſaurais vivre heureux ni mourir tranquille ſans vous avoir embraſſé. Adieu.

FÉDÉRIC.

Mille complimens à la Marquiſe. Je travaille des deux mains; d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple et aux beaux arts.

LETTRE IV.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 juin.

MON CHER AMI,

CELUI qui vous rendra cette lettre de ma part, eſt l'homme de ma dernière épître. Il vous rendra du vin d'Hongrie à la place de vos vers immortels, et ma mauvaiſe proſe au lieu de votre admirable philoſophie. Je ſuis accablé et ſurchargé d'affaires; mais dès que j'aurai quelques momens de loiſir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le paſſé, et aux mêmes conditions. Je ſuis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation

de

de beaucoup de voyages et de ſoins auxquels mon devoir m'engage. Je vous demande excuſe ſi ma lettre, et celle que vous avez reçue, il y a trois ſemaines, ſe reſſentent de quelque peſanteur : ce grand travail finira, et alors mon eſprit pourra reprendre ſon élaſticité naturelle. 1740.

Vous, le ſeul Dieu qui m'inſpirez,
Voltaire, en peu vous me verrez,
Libre de ſoins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers et mes plaiſirs ;
Mais, pour combler tous mes déſirs,
Venez charmer nos ſolitudes.

C'eſt en tremblant que ma muſe me dicte ce dernier vers ; et je ſais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu, mon cher *Voltaire*, aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes et des épîtres, vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, et me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer. Ne m'oubliez pas, et ſoyez sûr qu'après le ſoin de mon pays, je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

votre très-fidelle ami,
FÉDÉRIC.

1740.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haie.

SIRE,

DANS cette troiſième lettre, je demande pardon à votre Majeſté des deux premières qui ſont trop bavardes.

J'ai paſſé cette journée à conſulter des avocats et à faire traiter ſous-main avec *Vanduren*. J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui, ainſi de deux choſes l'une, ou l'ouvrage ſera ſupprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de ſon auteur.

Que votre Majeſté ſoit sûre que je reſterai ici, qu'elle ſera entièrement ſatisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin *Marc-Aurèle*, pardonnez à ma tendreſſe. J'ai entendu dire ici ſecrétement que votre Majeſté viendrait à la Haie. J'ai de plus entendu dire auſſi que ce voyage pourrait être utile à ſes intérêts.

Vos intérêts, Sire, je les chéris ſans doute; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je ſais, c'eſt que ſi votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout hollandais qu'ils ſont. Votre Majeſté a déjà ici de grands partiſans. 1740.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Friſe, nommé M. *Halloy*, qui a eu l'honneur de voir votre Majeſté à l'armée, qui compte lui faire ſa cour à Clèves, et qui penſe ſur le *Marc-Aurèle* du Nord comme moi. Oh! que je vais demain embraſſer ce M. *Halloy*! Aujourd'hui M. de *Fénélon*....

(*Le reſte manque.*)

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

SIRE,

HIER vinrent pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie:
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre eſt la panſe rebondie
De monſieur votre ambaſſadeur.

Si les rois ſont les images des dieux, et les ambaſſadeurs les images des rois, il

1740. s'enſuit, Sire, par le quatrième théorème de *Wolf* que les Dieux ſont joufflus, et ont une phyſionomie très-agréable. Heureux ce M. de *Camas*, non pas tant de ce qu'il repréſente votre Majeſté que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au ſoir chez cet aimable M. de *Camas* envoyé et chanté par ſon roi, et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre Majeſté, que j'appellerai toujours votre humanité, vit en homme plus que jamais; et qu'après avoir fait ſa charge de roi, ſans relâche, les trois quarts de la journée, elle jouit le ſoir des douceurs de l'amitié, qui ſont ſi au-deſſus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous enſemble chez madame la marquiſe *du Châtelet*: jugez, Sire, quelle ſera ſa joie et la mienne. Depuis l'apparition de M. de *Keiſerling* nous n'avons pas eu un ſi beau jour.

Cependant vous courez ſur les bords du Prégel,
Lieux où glace eſt fréquente et très-rare eſt dégel.
Puiſſe un diadème éternel
Orner cet aimable viſage!
Apollon l'a déjà couvert de ſes lauriers:
Mars y joindra les ſiens, ſi jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats et de votre courage.

Votre Majeſté ſait qu'*Apollon*, le Dieu des vers, tua le ſerpent *Python* et les *Aloïdes*: le Dieu des arts ſe battait comme un diable dans l'occaſion. 1740.

Ce Dieu vous a donné ſon carquois et ſa lyre;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter.
Ce n'eſt point des exploits que ce grand cœur déſire;
Mais vous ſavez les faire, et les ſavez chanter.

C'eſt un peu trop à la fois, Sire: mais votre deſtin eſt de réuſſir à tout ce que vous entreprendrez, parce que je ſais de bonne part que vous avez cette fermeté d'ame qui fait la baſe des grandes vertus. D'ailleurs DIEU bénira, ſans doute, le règne de votre humanité, puiſque, quand elle s'eſt bien fatiguée tout le jour à être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté d'orner ſa lettre, à moi chétif,

D'un des plus aimables ſixains
Qu'écrive une plume légère;
Vers doux et ſentimens humains:
De telle eſpèce il n'en eſt guère
Chez nos ſeigneurs les ſouverains,
Ni chez le bel eſprit vulgaire.

Votre humanité eſt bien adorable de la façon

dont elle parle à ſon ſujet ſur le voyage de
1740. Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma perſévérance;
Connaiſſez les vrais nœuds dont mon cœur eſt *lié*.
Je ne ſuis plus, hélas! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour et l'amitié.

Je me berce des plus flatteuſes eſpérances ſur la viſion béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter votre Majeſté par qui je le déſire, je vous fais ma cour; ſinon, je vous fais encore ma cour. Votre Majeſté ne ſouffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en ſon privé nom, ſans y venir en cérémonie? De manière ou d'autre, *Siméon verra ſon ſalut.*

L'ouvrage de *Marc-Aurèle* eſt bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à votre Majeſté dans cinq lettres; je l'ai envoyé ſelon la permiſſion expreſſe de votre Majeſté: et voilà M. de *Camas* qui me dit qu'il y a un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puiſſances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, et j'oſerais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à ſon auteur, quel qu'il ſoit, qu'il ſera utile au genre-humain. Cependant s'il avait pris un remords à votre Majeſté, il faudrait qu'elle eût la bonté de ſe hâter de me donner ſes ordres, car dans un pays

comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empreſſement avide d'un libraire qui ſent qu'il a ſa fortune ſous la preſſe. 1740.

Si vous ſaviez, Sire, combien votre ouvrage eſt au-deſſus de celui de *Machiavel*, même par le ſtyle, vous n'auriez pas la cruauté de le ſupprimer. J'aurais bien des choſes à dire à votre Majeſté ſur une académie qui fleurira bientôt ſous ſes auſpices : me permettra-t-elle d'oſer lui préſenter mes idées, et de les ſoumettre à ſes lumières ?

Je ſuis toujours avec le plus reſpectueux et le plus tendre dévouement, &c.

LETTRE VII.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 27 juin.

MON CHER VOLTAIRE,

Vos lettres me font toujours un plaiſir infini, non pas par les louanges que vous me donnez, mais par la proſe inſtructive et les vers charmans qu'elles contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même comme l'éternel abbé de *Chaulieu*. Qu'importe ; il faut vous contenter.

1740. Voici donc la gazette de Berlin telle que vous me la demandez.

J'arrivai le vendredi au ſoir à Potſdam, où je trouvai le roi dans une ſi triſte ſituation que j'augurai bientôt que ſa fin était prochaine. Il me témoigna mille amitiés; il me parla plus d'une grande heure ſur les affaires, tant internes qu'étrangères, avec toute la juſteſſe d'eſprit et le bon ſens imaginables. Il me parla de même le ſamedi et le dimanche; le lundi, paraiſſant très-tranquille, très-réſigné, et ſoutenant ſes ſouffrances avec beaucoup de fermeté, il réſigna la régence entre mes mains. Le mardi matin à cinq heures, il prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque, et de moi. La reine, mes frères et moi nous l'avons aſſiſté dans ſes dernières heures : dans ſes angoiſſes il a témoigné le ſtoïciſme de *Caton*. Il eſt expiré avec la curioſité d'un phyſicien ſur ce qui ſe paſſait en lui à l'inſtant même de ſa mort, et avec l'héroïſme d'un grand homme, nous laiſſant à tous des regrets ſincères de ſa perte, et ſa mort courageuſe comme un exemple à ſuivre.

Le travail infini qui m'eſt échu en partage depuis ſa mort, laiſſe à peine du temps à ma juſte douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devais entièrement à la patrie. Dans cet eſprit j'ai travaillé autant

qu'il

qu'il a été en moi pour prendre les arrangemens les plus prompts et les plus convenables au bien public. 1740.

J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'Etat, de ſeize bataillons, de cinq eſcadrons de huſſards et d'un eſcadron de gardes du corps. J'ai poſé les fondemens de notre nouvelle académie. J'ai fait acquiſition de *Wolf*, de *Maupertuis*, d'*Algarotti*. J'attends la réponſe de *s'Graveſende*, de *Vaucanſon* et d'*Euler*. J'ai établi un nouveau collége pour le commerce et les manufactures; j'engage des peintres et des ſculpteurs, et je pars pour la Pruſſe, pour y recevoir l'hommage, &c. ſans la ſainte ampoule et ſans les cérémonies inutiles et frivoles que l'ignorance et la ſuperſtition ont établies, et que la coutume favoriſe.

Mon genre de vie eſt aſſez déréglé quant à à préſent, car la Faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de boire des eaux de Pirmont. Je me lève à quatre heures, je bois les eaux juſqu'à huit, j'écris juſqu'à dix, je vois les troupes juſqu'à midi, j'écris juſqu'à cinq heures, et le ſoir je me délaſſe en bonne compagnie. Lorſque les voyages ſeront finis, mon genre de vie ſera plus tranquille et plus uni; mais juſqu'à préſent j'ai le cours ordinaire des affaires à ſuivre, j'ai les nouveaux établiſſemens de ſurplus, et avec cela beau-

1740. coup de complimens inutiles à faire ; d'ordres circulaires à donner, &c.

Ce qui me coûte le plus eſt l'établiſſement de magaſins aſſez conſidérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une proviſion de grains d'une année et demie de conſommation pour chaque pays.

Laſſé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,
Que je vous apprenne gaîment
La joie et le plaiſir extrême
Que nos premiers embraſſemens
Déjà font ſentir à mes ſens.
Orphée approchant d'Euridice,
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que m'en pourra donner le plaiſir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que je crains Emilie ;
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie.

LETTRE VIII. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haie, le 20 juillet.

TANDIS que votre Majeſté
Allait en poſte au pôle arctique
Pour faire la félicité
De ſon peuple lithuanique,
Ma très-chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique,
Dans un chariot déteſté,
Par Satan ſans doute inventé,
Dans ce peſant climat belgique.
Cette voiture eſt ſpécifique
Pour trémouſſer et ſecouer
Un bourguemeſtre apoplectique;
Mais certe il fut fait pour rouer
Un petit français très-étique,
Tel que je ſuis, ſans me louer.

J'arrivai donc hier à la Haie, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut ſuivre ſes lois;
Je vous immolerais ma vie;

Et ce n'eſt que pour vous, digne exemple des rois,
1740. Que je peux quitter Emilie.

Vos ordres me ſemblaient poſitifs, la bonté tendre et touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés, me les rendait encore plus ſacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager ſans être à votre ſuite; mais je me ſuis conſolé, puiſque je feſais quelque choſe que votre Majeſté ſouhaitait que je fiſſe en Hollande.

Un peuple libre et mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air et l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là, plus d'un fripon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'eſprit de tous états,
Et fait paſſer en Germanie
Une cargaiſon de romans
Et d'inſipides ſentimens
Que toujours la France a fournie.

La première choſe que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé

de la choſe en queſtion. Je répète encore à votre Majeſté que je n'avais pas laiſſé dans le manuſcrit un mot dont perſonne en Europe pût ſe plaindre. Mais malgré cela, puiſque votre Majeſté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre déſir. J'avais déjà fait ſonder ce hardi fourbe nommé *Jean Vanduren* (1), et j'avais envoyé en poſte un homme qui, par proviſion, devait au moins retirer ſous des prétextes plauſibles quelques feuilles du manuſcrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je ſavais bien que mon hollandais n'entendrait à aucune propoſition. En effet, je ſuis venu à temps, le ſcélérat avait déjà refuſé de rendre une page du manuſcrit. Je l'envoyai chercher, je le ſondai, je le tournai de tous les ſens : il me fit entendre que maître du manuſcrit, il ne s'en deſſaiſirait jamais pour quelque avantage que ce pût être; qu'il avait commencé l'impreſſion, qu'il la finirait. 1740.

Quand je vis que j'avais affaire à un hollandais qui abuſait de la liberté de ſon pays, et à un libraire qui pouſſait à l'excès ſon droit de perſécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon ſecret à perſonne, ni implorer le ſecours de l'autorité, je me ſouvins que

(1) Libraire de Hollande qui imprimait l'Anti-Machiavel.

votre Majeſté dit, dans un des chapitres de
1740. l'Anti-Machiavel, qu'il eſt permis d'employer quelque honnête fineſſe en fait de négociations. Je dis donc à *Jean Vanduren* que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuſcrit : » Très-volontiers, Monſieur, me » dit-il, ſi vous voulez venir chez moi, je » vous le confierai généreuſement feuille à » feuille, vous corrigerez ce qu'il vous plaira, » enfermé dans ma chambre, en préſence de » ma famille et de mes garçons. »

J'acceptai ſon offre cordiale, j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à meſure, et qu'il liſait pour voir ſi je ne le trompais point. Lui ayant inſpiré par là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même priſon où il m'a enfermé de même, et ayant obtenu ſix chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon et j'ai écrit dans les interlignes de ſi horribles galimatias et des coq-à-l'âne ſi ridicules que cela ne reſſemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire ſauter ſon vaiſſeau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au déſeſpoir de ſacrifier un ſi bel ouvrage ; mais enfin j'obéiſſais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui eſt étonné à préſent et confondu? c'eſt mon vilain. J'eſpère demain faire

avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre le tout, manuſcrit et imprimé; et je continuerai à rendre compte à votre Majeſté. 1740.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 29 juillet.

MON CHER AMI,

DES voyageurs qui reviennent des bords du *Frichhaf* ont lu vos charmans ouvrages qui leur ont paru un reſtaurant admirable, et dont ils avaient grand beſoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup ſi je n'en étais le ſujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde.

Mon large ambaſſadeur, à panſe rebondie,
Harangue le roi très-chrétien,
Et gens qu'il ne vit de ſa vie;
Il en gagnera l'étiſie,
En très-bon rhétoricien.

Fleuri nous affublait d'un bavard de ſa clique,
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;

—— Je me tais ſur Camas, je connais ſa pratique,
1740. Et l'on verra s'il eſt manchot.

Les lettres de *Camas* ne ſont remplies que de Bruxelles : il ne tarit point ſur ce ſujet, et à juger par ſes relations, il ſemble qu'il ait été envoyé à *Voltaire*, et non à *Louis*.

Je vous envoie les ſeuls vers que j'aye eu le temps de faire depuis long-temps. *Algarotti* les a fait naître; le ſujet eſt *la jouiſſance*. L'italien ſuppoſait que nous autres habitans du Nord ne pouvions pas ſentir auſſi vivement que les voiſins du lac de la Guarde. J'ai ſenti et j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer juſqu'où notre organiſation pouvait nous procurer du ſentiment. C'eſt à vous de juger ſi j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des inſtans auſſi difficiles à repréſenter que l'eſt le ſoleil dans ſa plus grande ſplendeur ; les couleurs ſont trop pâles pour les peindre; et il faut que l'imagination du lecteur ſupplée au défaut de l'art.

Je vous ſuis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impreſſion de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié ; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraiſſe pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la ſatire.

Je me prépare à partir ſous peu de jours pour le pays de Clèves. C'eſt là que 1740.

J'entendrai donc les ſons de la lyre d'Orphée ;
Je verrai ces ſavantes mains
Qui, par des ouvrages divins,
Aux cieux des immortels placent votre trophée.

J'admirerai ces yeux ſi clairs et ſi perçans
Que les ſecrets de la nature,
Cachés dans une nuit obſcure,
N'ont pu ſe dérober à leurs regards puiſſans.
Je baiſerai cent fois cette bouche éloquente
Dans le ſérieux et le badin,
Dont la voix folâtre et touchante
Va du cothurne au brodequin,
Toujours enchantereſſe et toujours plus charmante.

Enfin, je me fais une véritable joie de voir l'homme du monde entier que j'aime et que j'eſtime le plus.

Pardonnez mes *lapſus calami* et mes autres fautes. Je ne ſuis pas encore dans une aſſiette tranquille ; il me faut expédier mon voyage, après quoi j'eſpère trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin *Voltaire ;* n'oubliez pas les pauvres mortels de Berlin qui vont faire diligence pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1740.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

SIRE,

VOTRE humanité ne recevra point, cette poſte, de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achévement de l'ouvrage que je fais faire. Ce ſera pour le premier ordinaire; cependant, ce fripon de *Vanduren* débite ſa marchandiſe, et en a déjà trop vendu.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de reſpect et d'eſtime
Que vous donne le genre-humain,
Le très-fade couſin-germain (1)
Du très-prolixe Télémaque,
Très-dévotement vous attaque,
Et prétend vous miner ſous main.
Ce bon papiſte vous condamne,

(1) Le marquis de *Fénélon*, alors ambaſſadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs aſſez aimable et bon officier. Voyez l'Eloge des officiers morts dans la guerre de 1741: Mélanges littéraires, tome I.

Et vous et le Machiavel,
A rôtir avec Uriel, 1740.
Ainſi que tout auteur profane.
Il ſera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
Ce n'eſt qu'un ſage, un honnête homme,
Je veux un fripon bon chrétien,
Et qui ſoit ſerviteur de Rome.
Ainſi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de ſon Egliſe;
Comme ignorant je le mépriſe,
Mais je le crains comme dévot.

Lui et le jéſuite *la Ville* (2) qui lui ſert de ſecrétaire commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phraſes inſolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient ſur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre Majeſté a fait par-tout un effet admirable. Qu'il me ſoit permis, Sire, de repréſenter à votre Majeſté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux proteſtations faites contre les contrats ſubreptices d'échange, et aux raiſons déduites dans le mémoire de 1737.

(2) Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jéſuites tandis que *Lavaur*, ſecrétaire du marquis de *Fénélon*, lui cédait ſa place pour prendre l'habit de ſaint *Ignace*. C'eſt ce même *Lavaur* qui a joué depuis un rôle ſi ſingulier dans l'affaire du comte de *Lalli*.

1740. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire eſt la ſeule pièce qui ait été connue et miſe dans les gazettes, je me flatte que c'eſt donc à cet abrégé que vous renvoyez, et qu'ainſi votre Majeſté n'eſt plus mécontente que j'aye oſé ſoutenir vos droits d'une main deſtinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de votre Majeſté ni ſur cela, ni ſur Machiavel.

C'eſt un plaiſant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que *Vanduren* ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'Anti-Machiavel, eſt en droit par là de le vendre, ſelon les lois, et croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage ?

Cependant, comme il eſt abſolument néceſſaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraiſſe un peu plus chrétien, je me charge ſeul de l'édition, pour éviter toute chicane, et je vais en faire des préſens partout ; cela ſera plus prompt, plus noble et plus conciliant : trois choſes dont je fais cas.

Rouſſeau, cet errant hypocrite,
D'un vieil hébreu vieux paraſite,
A quitté ces triſtes climats.
Monſieur du Lis, l'iſraélite,
Le plus riche juif des Etats,
A donné, d'un air d'importance,

L'aumône de cinq cents ducats
A ſon rimeur dans l'indigence : 1740.
Le rimeur ne jouira pas
De cette aumône magnifique ;
Déjà ſon ame ſatirique
Eſt dans les ombres du trépas.
Et ſon corps eſt paralytique.
Pour la peſante république
De noſſeigneurs des Pays-Bas,
Elle eſt toujours apoplectique.

LETTRE XI.

DU ROI.

A Berlin, le 5 auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie et d'ennui. Je vous en ſuis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à préſent, c'eſt que je remets le Machiavel à votre diſpoſition, et je ne doute point que vous n'en uſiez de façon que je n'aye pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repoſe entièrement ſur mon cher éditeur.

1740. J'écrirai à madame *du Châtelet* en conſéquence de ce que vous déſirez. A vous parler franchement touchant ſon voyage, c'eſt *Voltaire*, c'eſt vous, c'eſt mon ami que je déſire de voir; et la divine *Emilie* avec toute ſa divinité n'eſt que l'acceſſoire d'*Apollon* newtonianiſé.

Je ne puis vous dire encore ſi je voyagerai ou ſi je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher *Voltaire*, que le roi de Pruſſe eſt une girouette de politique : il me faut l'impulſion de certains vents favorables pour voyager, ou pour diriger mes voyages. Enfin, je me confirme dans les ſentimens qu'un roi eſt mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je ſuis l'eſclave de la fantaiſie de tant d'autres puiſſances, que je ne peux jamais, touchant ma perſonne, ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra, je me flatte de vous voir. Puiſſiez-vous être uni à jamais à mon bercail !

Adieu, mon cher ami, eſprit ſublime, premier né des êtres penſans. Aimez-moi toujours ſincèrement, et ſoyez perſuadé qu'on ne ſaurait vous aimer et vous eſtimer plus que je fais. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XII. 1740.

DU ROI.

A Berlin, le 6 auguſte.

MON CHER AMI,

JE me conforme entièrement à vos ſentimens, et je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos ; et je ſuis tranquille, car mes intérêts ſont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier ; voici la ſeconde que je vous écris de Berlin ; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'*Emilie* accompagne *Apollon*, j'y conſens ; mais ſi je puis vous voir ſeul, je préférerai le dernier. Je ſerais trop ébloui, je ne pourrais ſoutenir tant d'éclat à la fois ; il me faudrait le voile de *Moïſe* pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher *Voltaire*, ſi je ſuis ſurchargé d'affaires, je travaille ſans relâche ; mais je vous prie de m'accorder ſuſpenſion d'armes. Encore quatre ſemaines, et je ſuis à vous pour jamais.

1740. Vous ne ſauriez augmenter les obligations que je vous dois, ni la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais votre inviolable ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 8 auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

Je crois que *Vanduren* vous coûte plus de ſoins et de peines que *Henri IV*. En verſifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'hiſtoire de vos penſées ; mais en harcelant un ſcélérat, vous joutez avec un ennemi indigne de vous être oppoſé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur, et je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnaiſſance. Faites donc rouler la preſſe puiſqu'il le faut, pour punir la ſcélérateſſe d'un miſérable. Rayez, changez, corrigez et remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre diſcernement.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, et je compte être le 22 à Francfort. En cas que

vous

vous y ſoyez, je m'attends bien, à mon paſſage, de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embraſſer à Clèves ou en Hollande. 1740.

Maupertuis eſt autant qu'engagé chez nous; mais il me manque encore beaucoup d'autres ſujets que vous me ferez plaiſir de m'indiquer.

Adieu, charmant *Voltaire;* il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes pour diſputer le terrain à toutes ſortes de *Vandurens* politiques, qui pour ſurcroît de malheurs n'ont pas des carmes pour confeſſeurs.

Aimez-moi toujours, et ſoyez sûr de l'eſtime inviolable que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 22 auguſte.

Ce fera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine;
S'il en naiſſait quelque divin poupon,
Bien ce ſerait pour la nature humaine;
Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien:
C'eſt bien aſſez pour la terre embellie

D'un Salomon avec une Emilie;
1740. Le mõnde et moi ne voulons d'autre bien.

Or, Sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de lynx ſur mon *Salomon*. Mais eſt-il vrai qu'il va en France? dit l'un : il verra l'Italie, dit l'autre, et on l'élira pape, pour régénérer Rome. Paſſera-t-il par Bruxelles? on parie pour et contre. S'il y paſſe, dit madame la princeſſe de *la Tour*, il logera dans ma maiſon. Oh! pour cela, non, madame la Princeſſe, ſa Majeſté ne logera point chez votre Alteſſe ſéréniſſime ; et s'il vient à Bruxelles, il y ſera très-incognito ; il logera, lui et ſa ſuite aimable, chez *Emilie*. C'eſt la dernière maiſon de la ville, loin du peuple et des alteſſes bruxelloiſes, et il y ſera tout auſſi bien que chez vous, quoique cette maiſon de louage ne ſoit pas ſi bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je penſe. Mais que fait la princeſſe de *la Tour*, de la campagne où elle eſt? elle envoie tout courant ſavoir de madame *du Châtelet*, ſi ſa Majeſté paſſera; et madame *du Châtelet* répond qu'il n'y a pas un mot de vrai, et que tout ce qu'on dit eſt un conte. Ne voilà-t-il pas madame de *la Tour* qui ſur le champ envoie des courriers pour ſavoir la vérité du fait! Sire, le monde eſt bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre

dans les gazettes que votre Majeſté va à Aix-la-chapelle ou à Spa, pour dépayſer les nouvelliſtes. 1740.

Cependant s'il était vrai que votre humanité paſsât par Bruxelles, je la ſupplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre; car je m'évanouirai de plaiſir.

M. de *Maupertuis* eſt à Véſel pour vous obſerver et vous meſurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une ſi heureuſe influence.

L'affaire de l'Anti-Machiavel eſt en très-bon train pour l'inſtruction et le bonheur du monde. Sire, vos ſujets ſont heureux, et ils le diſent bien; mais je ſerai plus heureux qu'eux tous au commencement de ſeptembre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et cent autres ſentimens inexprimables, &c.

1740.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le premier ſeptembre.

SIRE,

MON roi eſt à Clèves ; une petite maiſon l'attend à Bruxelles ; un palais preſque digne de lui l'attend à Paris, et moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la ſage Rome
Aurait admirés jadis ;
Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ſes écrits.

O Paris ! ô Paris ! ſéjour des gens aimables et des badauds, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injuſtice, grand magaſin de tout ce qu'il y a de bon et de beau, de ridicule et de méchant, ſois digne, ſi tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée. Puiſſe-t-il

te voir incognito, et jouir de tout ſans les embarras de la royauté ! puiſſe-t-il ne voir et n'être vu que quand il voudra ! Heureux l'hôtel *du Châtelet*, le cabinet des Muſes, la galerie d'Hercule, le ſalon de l'Amour ! 1740.

Le Sueur et le Brun, nos illuſtres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux charmans, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles ;
Les neuf ſœurs elles-même ont orné ce ſéjour
Pour en faire leur ſanctuaire ;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf ſœurs eſt le juge et le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il eſt néceſſaire qu'on diſe un mot dans les gazettes d'une lettre de votre Majeſté à M. de *Maupertuis*, qui y a été imprimée. Il y a ſans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru, ce ne ſerait qu'une bagatelle pour tout autre ; mais, Sire, votre perſonne eſt en ſpectacle à toute l'Europe : on parle des Etats et des miniſtres des autres ſouverains, et c'eſt de vous qu'on parle ; c'eſt vous, Sire, qu'on examine, dont on pèſe toutes les paroles, et qu'on juge déjà avec une ſévérité proportionnée à votre mérite et à votre réputation.

1740. Pardonnez, Sire, à la franchiſe d'un cœur qui vous idolâtre ; je vous importune peut-être ; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si votre Majeſté agrée mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint ; ſinon elle aura de l'indulgence pour ma tendreſſe trop ſcrupuleuſe, et ce qui touche le moins du monde votre perſonne m'eſt ſacré ; les petites choſes me paraiſſent alors les plus grandes.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet ;
C'eſt ainſi que l'amour eſt fait,
Et c'eſt ainſi que je vous aime.

LETTRE XVI.

DU ROI.

A Véſel, le 2 ſeptembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins et de la proſe charmante. J'y aurais répondu d'abord ſi la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai priſe ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez ſavoir ce que je ſuis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la deſcription ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon deſſein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-bas. Enfin, la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore ſont à préſent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma ſanté me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaiſir de vous embraſſer. Adieu. 1740.

FÉDÉRIC.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à *Maupertuis* : il ne ſe peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remercîmens de la peine que vous avez priſe à la Haie touchant ce que vous ſavez. Conſervez toujours l'amitié que vous avez pour moi ; je ſais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe.

1740.

LETTRE XVII.

DU ROI.

A Véſel, le 5 ſeptembre.

De votre paſſe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le ſieur Honi (1),
En s'applaudiſſant de ſa gloire.

Ah! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère!
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre, c'eſt choſe claire.

„ Apollon, qui me fit ces vers,
„ Eſt dieu, dit-il, de médecine;
„ Entendez ſes charmans concerts,
„ Et ſentez ſa force divine. „

Je lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, ſont vos élus!
D'un mot vous leur rendez la vie.

(1) Voyez, dans le volume d'Epîtres, les ſtances dont M. de *Voltaire* avait chargé le marchand de vin *Honi*.

Et

Et le plaiſir et la ſanté
Que votre verve a ſu me rendre, 1740.
Et l'amour de l'humanité,
D'un ſaut me porteront en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde et de Cythère
Entre les Arts et les Amours;
Cent fois j'embraſſerai Voltaire.

Partez, Honi, mon précurſeur;
Déjà mon eſprit vous devance :
L'intérêt eſt votre moteur,
Le mien c'eſt la reconnaiſſance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon ſort, la marque caractériſtique de la fièvre ou de ma guériſon. Si la fièvre ne revient plus, je ſerai mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaiſir de vous voir avec la Marquiſe. Ce ſera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai; mais du moins on ne peut choiſir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher *Voltaire*; je vous embraſſe mille fois.

FÉDÉRIC.

1740.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

A Véſel, le 6 ſeptembre.

MON CHER VOLTAIRE,

Il faut, malgré que j'en aye, céder à la fièvre quarte, plus tenace qu'un janſéniſte; et quelque envie que j'aye eue d'aller à Anvers et à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage ſans riſque. Je vous demanderai donc ſi le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre; c'eſt l'unique moyen de vous voir qui me reſte. Avouez que je ſuis bien malheureux; car à préſent que je puis diſpoſer de ma perſonne, et que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle et paraît avoir le deſſein de me diſputer cette ſatisfaction.

Trompons la fièvre, mon cher *Voltaire*, et que j'aye du moins le plaiſir de vous embraſſer. Faites bien mes excuſes à la Marquiſe de ce que je ne puis avoir la ſatisfaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaiſſent l'intention dans laquelle j'étais, et il

n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer. 1740.

Je ſerai dimanche à un petit endroit proche de Clèves où je pourrai vous poſſéder véritablement à mon aiſe. Si votre vue ne me guérit, je me confeſſe tout de ſuite.

Adieu ; vous connaiſſez mes ſentimens et mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIX.

DU ROI.

8 ſeptembre.

Je n'oſe parler à un fils d'*Apollon*, de chevaux, de carroſſes, de relais et de pareilles choſes : ce ſont des détails dont les dieux ne ſe mêlent pas, et que nous autres humains prenons ſur nous. Vous partirez lundi après midi, ſi vous le voulez, pour Bareith ; et vous dînerez chez moi en paſſant, s'il vous plaît.

Le reſte de mon mémoire eſt ſi fort barbouillé et en ſi mauvais état que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les chants VIII et IX de la Pucelle. J'en poſsède à préſent

—— le I, le II, le IV, le V, le VIII et le IX; je
1740. les garde ſous trois clefs pour que l'œil des mortels ne puiſſe les voir.

On dit que vous avez ſoupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux eſprits du canton,
Tous raſſemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,
Vous ont unanimement pris
Pour le Dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en ſcandaliſiez pas, eſt pris ici, dans un ſens général, pour un lieu de plaiſir et de joie. Voyez la remarque ſur le dernier vers du *Mondain* (1). *Vale.*

FÉDÉRIC.

(1) Cette remarque ne ſubſiſte plus. M. de *Voltaire* l'avait faite pour ſe ſouſtraire aux clameurs des hypocrites qui feignent ſemblant de ſe ſcandaliſer de ce vers:

Le paradis terreſtre eſt où je ſuis.

LETTRE XX.

1740.

DU ROI.

Septembre.

Tu naquis pour la liberté,
Pour ma maîtreſſe tant chérie,
Que tu courtiſe, en vérité,
Plus que Philis et qu'Emilie.
Tu peux, avec tranquillité,
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiſer toute ta vie.
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaiſſance poſſible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait; ſinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

Mandez-moi, je vous prie, les frais et les avances que vous avez faits pour l'impreſſion, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des ſavans, des ouvrages d'eſprit, des inſtructions, et à l'infini des traits de votre grande

ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup
1740. d'eſtime et de reconnaiſſance, et l'amitié parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haie, ce 22 ſeptembre.

OUI, le monarque prêtre eſt toujours en ſanté,
Loin de lui tout danger s'écarte;
L'Anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaſte pays de l'immortalité;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il eſt fêté,
Sur ſon teint toujours frais eſt la ſérénité;
Mais mon prince a la fièvre quarte!
O fièvre, injuſte fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux, et qui du moins doit l'être!
Va tourmenter notre vieux prêtre;
Va ſaiſir, ſi tu veux, ſoixante cardinaux;
Prends le pape et ſa cour, ſes monſignors, ſes moines,
Va flétrir l'embonpoint des indolens chanoines;
Laiſſe Fédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'Anti-Machiavel tel qu'on commence à préſent à

l'imprimer ; peut-être cette copie ſera-t-elle un peu difficile à lire, mais le temps preſſait ; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris et pour la Hollande, relire toutes ces copies et les corriger. Si votre Majeſté veut faire tranſcrire celle-ci correctement, ſi elle a le temps de la revoir, ſi elle veut qu'on y change quelque choſe, je ne ſuis ici que pour obéir à ſes ordres. Cette affaire, Sire, qui vous eſt perſonnelle me tient au cœur bien vivement. Continuez, homme charmant autant que grand prince, homme qui reſſemblez bien peu aux autres hommes, et en rien aux autres rois. 1740.

L'héritier des céſars tient fort ſouvent chapelle ;
Des tréſors du Pérou l'indolent poſſeſſeur
A perdu, dit-on, la cervelle
Entre ſa jeune femme et ſon vieux confeſſeur.
George a paru quitter les ſoins de ſa grandeur
Pour une Yarmouth qu'il croit belle.
De Louis, je n'en dirai rien,
C'eſt mon maître, je le révère ;
Il faut le louer et me taire :
Mais plût à Dieu, grand Roi, que vous fuſſiez le mien !

M. de *Fénélon* vint avant-hier chez moi pour me queſtionner ſur votre perſonne, je lui répondis que vous aimez la France et ne la craignez point ; que vous aimez la paix et

1740. que vous êtes plus capable que perſonne de faire la guerre ; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des lois ; que vous faites tout par vous-même, et que vous écoutez un bon conſeil. Il parla enſuite de l'évêque de Liége et ſembla l'excuſer un peu, mais l'évêque n'en a pas moins tort, et il en a deux mille démonſtrations à Maſeck. (1)

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 octobre.

SIRE,

J'OUBLIAI de mettre dans mon dernier paquet à votre Majeſté la lettre du ſieur *Beck*, ſur laquelle il m'a fallu revenir à la Haie. Je ſuis bien honteux de tant de diſcuſſions dont j'importune votre Majeſté pour une affaire qui devait aller toute ſeule. J'ai fait connaiſſance avec un jeune homme fort ſage, qui a de l'eſprit, des lettres et des mœurs. C'eſt le fils

(1) Il s'agit ici d'une ancienne créance ſur l'évêché de Liége, que le roi de Pruſſe réclamait. M. de *Voltaire* fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.

de l'infortuné M. *Luiſius*. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire aſſez de cas d'une vie qu'il avait vouée au ſervice de ſon maître. Le fils me ſert dans ma petite négociation, avec toute la ſagacité et la diſcrétion imaginables. Je prends la liberté d'aſſurer à votre Majeſté que ſi elle veut prendre ce jeune homme à ſon ſervice pour lui ſervir de ſecrétaire, en cas qu'elle en ait beſoin, ou ſi elle daigne l'employer autrement et le former aux affaires, ce ſera un ſujet dont votre Majeſté ſera extrêmement contente. Je vous ſuis trop attaché, Sire, pour vous parler ainſi de quelqu'un qui ne le mériterait pas; il eſt déjà inſtruit des affaires, malgré ſa jeuneſſe; il a beaucoup travaillé ſous ſon père, et plus d'un ſecret d'Etat eſt entre ſes mains: plus je le pratique, plus je le reconnais prudent et diſcret. Votre Majeſté ne ſe repentira pas d'avoir pris le baron de *Smettau*; je crois que dans un goût différent elle ſera tout auſſi contente pour le moins du jeune *Luiſius*. Je ſuis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des ames à DIEU. J'attends que j'aye bien mis toutes les choſes en train pour quitter le champ de bataille et m'en retourner auprès de mon autre monarque à Bruxelles. 1740.

Je ſuis en attendant dans votre palais, où M. de *Raesfeld* m'a donné un appartement

—— ſous le bon plaiſir de votre Majeſté. Votre
1740. palais de la Haie eſt l'emblème des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, ſous des toits délabrés,
Sont des appartemens dignes de notre maître;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre.
Je vois, dans un grenier, les armures antiques,
Les rondaches et les braſſards,
Et les charnières des cuiſſarts
Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.
Leurs ſabres tout rouillés ſont rangés dans ces lieux,
Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,
Sur la terre couchés, ſont en poudre comme eux.

Il y a auſſi des livres que les rats ſeuls ont lus depuis cinquante ans, et qui ſont couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les Pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient ſans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige ſon palais,
Quand il rétablit ſon empire ?

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haie, le 12 octobre.

SIRE,

VOTRE Majeſté eſt d'abord ſuppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune *Luiſius ;* elle verra quels ſont en général les ſentimens du public ſur l'Anti-Machiavel.

M. *Trévor*, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu inſtruits approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à votre Majeſté ; il n'en eſt pas tout-à-fait de même de ceux qui ont moins d'eſprit et plus de préjugés. Autant ils ſont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce ſont des hiboux offenſés du grand jour ; et malheureuſement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'euſſe retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les eſprits faibles, il en eſt cependant encore reſté quelques-unes dans le manuſcrit copié par *Vanduren*. Tous les gens de lettres, tous les philoſophes, tous ceux qui ne ſont

1740. que gens de bien, ſeront contens. Mais le livre eſt d'une nature à devoir ſatisfaire tout le monde : c'eſt un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou ſix langues.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines et des bigots s'oppoſent aux louanges du reſte du monde : ils parlent, ils écrivent, ils ſont des journaux ; il y a même dans l'Anti-Machiavel quelques traits dont un miniſtre malin pourrait ſe ſervir pour indiſpoſer quelques puiſſances.

C'eſt donc, Sire, dans la vue de remédier à ces inconvéniens, que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition dont j'envoie les premières feuilles à votre Majeſté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, et j'oſe m'aſſurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, perſonne ne pourra jamais ſe plaindre, et cette inſtruction des rois paſſera à la poſtérité comme un livre ſacré que perſonne ne blaſphémera.

Votre livre, Sire, doit être comme vous ; il doit plaire à tout le monde : vos plus petits ſujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre ſecret, étant entre les mains de tant de perſonnes, ne ſoit bientôt

ſu de tout le monde. Un homme de Clèves diſait, tandis que votre Majeſté était à Moiland : » Eſt-il vrai que nous avons un » roi, un des plus ſavans et des plus grands » génies de l'Europe ? on dit qu'il a oſé réfuter » *Machiavel.* » 1740.

Votre cour en parle depuis plus de ſix mois. Tout cela rend néceſſaire l'édition que j'ai faite, et dont je vais diſtribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de *Vanduren*, qui d'ailleurs eſt très-fautive.

Si après avoir confronté l'une et l'autre, votre Majeſté me trouve trop ſévère, ſi elle veut conſerver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire ; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de *Paupie* pour en faire des préſens, et que *Paupie* a déjà vendu par avance l'autre moitié à ſes correſpondans, j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte, et qui ſera conforme à vos intentions. Il ſerait ſurtout néceſſaire de ſavoir bientôt à quoi votre Majeſté ſe déterminera, afin de diriger ceux qui traduiſent l'ouvrage en anglais et en italien. C'eſt ici un monument pour la dernière poſtérité, le ſeul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre perſonne. Donnez-moi donc, Sire, des ordres précis.

1740. Si votre Majeſté ne trouve pas aſſez encore que l'édition de *Vanduren* ſoit étouffée par la nouvelle, ſi elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de *Vanduren*, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai ſans affectation dans les pays étrangers; car il a commencé à débiter ſon édition dans les autres pays; c'eſt une de ces fourberies, à laquelle on ne pouvait remédier. Je ſuis obligé de ſoutenir ici un procès contre lui; l'intention du ſcélérat était d'être ſeul le maître de la première et de la ſeconde édition. Il voulait imprimer, et le manuſcrit que j'ai tenté de retirer de ſes mains et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner ſous le manteau de la loi. Il ſe fonde ſur ce qu'ayant le premier manuſcrit de moi, il a ſeul le droit d'impreſſion; il a raiſon d'en uſer ainſi: ces deux éditions et les ſuivantes feraient ſa fortune, et je ſuis sûr qu'un libraire qui aurait ſeul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me conſolera; j'en ai grand beſoin, je ſuis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il eſt vrai que je n'y ſuis pas à charge à votre envoyé; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant

ſortir d'ici ſans honte, ni y reſter avec bienſéance ſans un mot de votre Majeſté à votre envoyé. 1740.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé dépoſitaire du manuſcrit, car je veux que votre Majeſté ſoit inſtruite de toutes mes démarches.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

A Remusberg, octobre.

Je ſuis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le ſuis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher *Voltaire*, nous ſommes une pauvre eſpèce : un rien nous dérange et nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de *Liége*, et vous verrez que mes droits ſeront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire ſe termine, et je crois que dans quinze jours mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. *Céſarion* vous aura répondu touchant M. *du Châtelet*. J'eſpère que vous ſerez content de ſa réponſe.

1740. En vérité je me repens d'avoir écrit le Machiavel, car les diſputes où il vous entraîne avec *Vanduren* font au monde lettré une eſpèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le Mahomet avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien, auteur de Mahomet II, et lui enjoindre de lever une troupe en France, et de l'amener à Berlin le premier de juin 1741 ? Il faut que la troupe ſoit bonne et complète pour le tragique et le comique, les premiers rôles doubles.

Je me ſuis enfin raviſé ſur le ſavant à tant de langues (1); vous me ferez plaiſir de me l'envoyer. *Bernard* parle en adepte; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or.

Si je puis je ferai marcher la tortue de Breda; je ferai même écrire à Vienne pour madame *du Châtelet* à mon miniſtre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare et aimable perſonne, et ſoyez perſuadé que tant que *Voltaire* exiſtera, il n'aura de meilleur ami que

FÉDÉRIC.

(1) M. *Dumolard.*

LETTRE

LETTRE XXV. 1740.

DU ROI.

A Remusberg, le 12 octobre.

ENFIN je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui, lorſqu'ils donnaient des repas aux dieux, avaient ſoin de manger la moelle auparavant. Je recevrai *Apollon* comme il mérite d'être reçu: c'eſt *Apollon* non-ſeulement dieu de la médecine, mais de la philoſophie, de l'hiſtoire, enfin de tous les arts.

Venez, que votre vue écarte
Mes maux, l'ignorance et l'erreur;
Vous le pouvez en tout honneur,
Car Emilie eſt ſans frayeur;
Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici, loin du faſte des rois,
Loin du tumulte de la ville,
A l'abri des paiſibles lois,
Les Arts trouvent un doux aſile.

S'aimer, ſe plaire, et vivre heureux,
Eſt tout l'objet de notre étude;

1740.

Et, ſans importuner les dieux
Par des ſouhaits ambitieux,
Nous nous feſons une habitude
D'être ſatisfaits et joyeux.

Grâces vous ſoient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur (1)! L'amitié n'a point de bornes chez vous, auſſi ma reconnaiſſance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
Et votre ambaſſadeur français,
En fainéans experts critiquent et réforment,
D'un fauteuil à duvet ſur nous lancent leurs traits,
Et ſur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils ſont trop heureux
D'être immobiles dans leur ſphère;
Ne feſant jamais rien comme eux,
On ne ſaurait jamais mal faire.

(1) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, du 22 ſeptembre.

LETTRE XXVI. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

La Haie, 17 octobre.

BIENTOT à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuſe, fière et vénale,
Héros errans et bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux et linge ſale;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la ſemaine
L'univers pour gagner du pain.

Vous aurez mauſſades actrices,
Moitié femme et moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire et catin,
A qui le ſouffleur ou Criſpin
Fait un enfant dans les couliſſes.

DIEU ſoit loué que votre Majeſté prenne la généreuſe réſolution de ſe donner du bon temps! C'eſt le ſeul conſeil que j'aye oſé donner; mais je défie tous les politiques d'en

1740. propoſer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté; ce ſont de ces maux que le travail du cabinet augmente, et que le plaiſir guérit. Sire, qui rend heureux les autres mérite de l'être, et avèc un mal de côté on ne l'eſt point.

Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'Anti-Machiavel. Je crois avoir pris le ſeul parti qui reſtait à prendre, et avoir obéi à vos ordres ſacrés. Je perſiſte toujours à penſer qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient ſcandaliſé les faibles, et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas beſoin de tels ornemens. L'ambaſſadeur *Camas* ferait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuſes, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera juſqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je ſuis plus ſage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher et reſpectable monarque, que le plus aimable des rois plaiſe à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'ode de *Greſſet;* voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment ſur la brêche. Il n'y a que des Oſtrogoths et des Vandales qui puiſſent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-ſix ans, occupé

ſon loiſir à rendre les hommes meilleurs, et à les inſtruire en s'inſtruiſant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Reinsberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, Sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne ſera pas la moins glorieuſe : 1740.

J'en atteſte le Dieu que l'univers adore,
Qui jadis inſpira Marc-Aurèle et Titus,
Qui vous donna tant de vertus,
Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers français ; on leur demande ce qu'ils viennent faire; ils diſent qu'ils vont chercher de l'emploi en Pruſſe. Il y en a quatre actuellement de ma connaiſſance ; l'un eſt le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un préſident, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'eſt enfui avec une fille, cet autre s'eſt enfui tout ſeul, celui-là a épouſé la fille de ſon tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon eſprit tolérant ; votre Majeſté fait revenir de pauvres anabaptiſtes qu'on avait chaſſés, je ne ſais trop pourquoi.

1740.

Que deux fois on ſe rebaptiſe
Ou que l'on ſoit débaptiſé,
Qu'étole au cou Jean exorciſe
Ou que Jean ſoit exorciſé,
Qu'il ſoit hors ou dedans l'Egliſe,
Muſulman, brachmane ou chrétien,
De rien je ne me ſcandaliſe,
Pourvu qu'on ſoit homme de bien.
Je veux qu'aux lois on ſoit fidelle,
Je veux qu'on chériſſe ſon roi,
C'eſt en ce monde aſſez, je croi;
Le reſte qu'on nomme la foi
Eſt bon pour la vie éternelle,
Et c'eſt peu de choſe pour moi.

LETTRE XXVII. 1740.

DU ROI.

A Remusberg, le 24 octobre.

MON CHER VOLTAIRE,

JE vous ſuis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du liégeois que vous abattez, de *Vanduren* que vous retenez, en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages et le génie heureux que, ſans doute, quelque être bienfeſant m'envoie pour me ſoutenir et m'inſpirer.

L'ananas qui de tous les fruits
Raſſemble en lui le goût exquis,
Voltaire, eſt ton parfait emblême;
Ainſi les arts, au point ſuprême,
Se trouvent en toi réunis.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'*Hercule de Fleuri*, pour voir ſi on pourra l'humaniſer ſur votre ſujet. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un vieillard têtu; et je vous prie d'avance de ne

1740. me point rendre reſponſable du ſuccès qu'auront mes ſollicitations. C'eſt un *Vanduren* placé ſur le trône.

Ce Machiavel en barrette,
Toujours fourré de faux-fuyans,
Lève de temps en temps la crête,
Et honnit les honnêtes gens.
Pour plaire à ſes yeux bienſéans,
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer la vieille idole
De baume arabeſque et d'encens.
Ami, je connais ton bon ſens;
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame aſſez molle
Pour épouſer leurs ſentimens.
Fait pour la vérité ſincère,
A ce vieux monarque mitré,
Précepteur, de gloire entouré,
Ta franchiſe ne ſaurait plaire.

LETTRE XXVIII. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haie, le 25 octobre.

OMBRE aimable, charmant eſpoir,
Des plaiſirs image légère,
Quoi! vous me flattez de revoir
Ce roi qui ſait régner et plaire!

Nous liſons dans certain auteur,
(Cet auteur eſt, je crois, la Bible.)
Que Moïſe, le voyageur,
Vit Jéhovah quoique inviſible.

Certain verſet dit hardiment
Qu'il vit ſa face de lumière;
Un autre nous dit bonnement
Qu'il ne parla qu'à ſon derrière.

On dit que la Bible ſouvent
Se contredit de la manière;
Mais qu'importe, dans ce myſtère,
Ou le derrière ou le devant?

Il vit ſon Dieu, c'eſt choſe claire;
Il reçut ſes commandemens;

1740.

Les vôtres ſeront plus charmans,
Et votre préſence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour:
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre et pour l'amour,
Et pour l'étude et pour la table.

Il ſait tout, hors être en repos;
Il ſait agir, parler, écrire;
Il tient le ſceptre de Minos,
Et des Muſes il tient la lyre.

Mais, Dieux! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raiſon qu'il a!
Il eſquive le quinquina
Pour conſerver ſa fièvre quarte.

Sire, dans ce moment monſeigneur le prince de Heſſe vient de m'aſſurer que le roi de Suède ayant été long-temps dans la même opinion que votre Majeſté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin ſon opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, et a guéri.

Je ſais que tous les rois enſemble
Sont loin de mon roi vertueux;
Votre ame l'emporte ſur eux,
Mais leur corps au moins vous reſſemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (ſoit qu'il prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jéſuites, pourquoi, Sire, n'en prendriez-vous pas ? 1740.

A Loyola que mon roi cède !
Que votre eſprit luthérien
Confonde tout ignatien ;
Mais pour votre eſtomac prenez de ſon remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre Majeſté a beau travailler en roi avec ſa fièvre, occuper ſon loiſir en feſant de la proſe de *Cicéron* et des vers de *Catulle*, je ſerai toujours très-affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre Majeſté veut que je ſois aſſez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur et ma maigre figure
Sont prêts à ſe mettre en chemin ;
Déjà le cœur eſt à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

Je ſerai dans une néceſſité indiſpenſable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame *du Châtelet*, et de quitter *Marc-Aurèle* pour la chicane ; mais, Sire, quel

—— homme eſt le maître de ſes actions ! vous-
1740. même n'avez-vous pas un fardeau immenſe à porter qui vous empêche ſouvent de ſatisfaire vos goûts en rempliſſant vos devoirs ſacrés ?

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Herford, le 11 novembre.

DANS un chemin creux et gliſſant,
Comblé de neiges et de boues,
La main d'un démon malfeſant
De mon char a briſé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune ;
Mais je change de ſentiment :
Je la fuyais, je l'importune,
Je lui dis d'une faible voix :
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime ;
O toi qui n'auras ſous tes lois
Ni ſon cœur ni ſon diadème,
Je vais trouver mon ſeul appui :
Qu'enfin ta faveur me ſeconde ;

Souffre qu'en paix j'aille vers lui ;
Va troubler le reſte du monde. 1740.

La Fortune, Sire, a été trop jalouſe de mon accès auprès de votre Majeſté ; elle eſt bien loin d'exaucer ma prière ; elle vient de briſer ſur le chemin d'Herford ce carroſſe qui me menait dans la terre promiſe. *Dumolard* l'oriental, que j'amène dans les Etats de votre Majeſté ſuivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pélerin de la Mecque n'eut une plus triſte aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le déſert.

Un domeſtique va d'un côté demander du ſecours à des veſtphaliens qui croient qu'on leur demande à boire ; un autre court ſans ſavoir où. *Dumolard*, qui ſe promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en ſyriaque, eſt cependant de reſſource comme s'il n'était pas ſavant. Il va à la découverte, moitié à pied, moitié en charrette, et moi je monte en culotte de velours, en bas de ſoie et en mules ſur un cheval rétif.

Hélas ! grand Roi, qu'euſſiez-vous cru,
En voyant ma faible figure
Chevauchant triſtement à cru
Un courſier de mon encolure ?
C'eſt ainſi qu'on vit autrefois

1740.

Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer et Roſſinante
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillans exploits,
Mais j'aime mieux ma deſtinée;
Ils ne ſervaient que Dulcinée,
Et je ſers le meilleur des rois.

En arrivant à Herford dans cet équipage, la ſentinelle m'a demandé mon nom; j'ai répondu, comme de raiſon, que je m'appelais *Don Quichotte*, et j'entre ſous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds ſous celui de votre créature, de votre admirateur, de...., &c.

LETTRE XXX. 1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

Fragment.

. . . . . .

. . . . . .

Je vous quitte, il eſt vrai, mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera ſans ceſſe :
Depuis quatre ans vous êtes ma maîtreſſe,
Un amour de dix ans doit être préféré ;
Je remplis un devoir ſacré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars déſeſpéré.
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré,
Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode eſt parfaite enfin, et je ſerais jaloux ſi je n'étais tranſporté de plaiſir. Je me jette aux pieds de votre humanité, et j'oſe être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'empire, de ſes ſujets et des arts.

1740.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Clèves, ce 15 décembre.

GRAND Roi, je vous l'avais prédit
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaiſirs et pour l'eſprit;
La prophétie était certaine.

Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Preſſer d'une vive embraſſade
Le beau Lujac, ſon jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade;
Non pas ce Socrate entêté,
De ſophiſmes feſant parade,
A l'œil ſombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée;
Mais Socrate vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon ſaint Charles-Borromée.
Pour moi, très-déſintéreſſé
Dans ces affaires de la Gréce,
Pour Frédéric ſeul empreſſé,

Je quittais étude et maîtreſſe ; 1740.
Je m'en étais débarraſſé ;
Si je volai dans ſon empire,
Ce fut au doux ſon de ſa lyre ;
Mais la trompette m'a chaſſé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus ;
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Emilie.
Il faut retourner ſous ſa loi,
C'eſt un devoir ; j'y ſuis fidelle
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous et malgré moi.
Hélas ! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur et mon roi ?

Sire, je prie le Dieu de la paix et de la guerre qu'il favoriſe toutes vos grandes entrepriſes, et que je puiſſe bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, &c.

1740.

LETTRE XXXII.

DU ROI.

Au quartier de Herendorf en Siléſie, le 23 décembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu deux de vos lettres, mais je n'ai pu y répondre plutôt : je ſuis comme le roi d'échecs de *Charles XII*, qui marchait toujours. Depuis quinze jours nous ſommes continuellement par voie et par chemin, et par le plus beau temps du monde.

Je ſuis trop fatigué pour répondre à vos charmans vers, et trop ſaiſi de froid pour en ſavourer tout le charme; mais cela reviendra. Ne demandez point de poëſie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, et même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous ſavoir ma vie ?

Nous marchons depuis ſept heures juſqu'à quatre de l'après-midi. Je dîne alors ; enſuite je travaille, je reçois des viſites ennuyeuſes : vient après un détail d'affaires inſipides. Ce ſont des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des pareſſeux à preſſer, des impatiens à rendre dociles, des

apaces à contenir dans les bornes de l'équité, les bavards à écouter, des muets à entretenir; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim; il faut ſe faire juif avec les juifs, païen avec les païens. 1740.

Telles ſont mes occupations que je céderais volontiers à un autre, ſi ce fantôme nommé la gloire ne m'apparaiſſait trop ſouvent. En vérité, c'eſt une grande folie, mais une folie dont il eſt très-difficile de ſe départir lorſqu'une fois on en eſt entiché.

Adieu, mon cher *Voltaire*, que le ciel préſerve de malheur celui avec lequel je voudrais ſouper après m'être battu ce matin. Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris profiter de mon abſence; le philoſophe géomètre carre des courbes, le philoſophe littérateur traduit du grec, et le ſavant doctiſſime ne fait rien ou peut-être quelque choſe qui en approche beaucoup.

Adieu, encore une fois, cher *Voltaire*, n'oubliez pas les abſens qui vous aiment.

FÉDÉRIC.

1741.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

A Olau, le 16 d'avril.

Je connais les douceurs d'un ſtudieux repos;
Diſciple d'Epicure, amant de la Molleſſe,
Entre ſes bras, plein de faibleſſe,
J'aurais pu ſommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeuneſſe,
Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros;
Et, plein de cette noble ivreſſe,
Je voulus ſurpaſſer leurs plus fameux travaux.

Je goûte le plaiſir, mais le devoir me guide.
Délivrer l'univers de monſtres plus affreux
Que ceux terraſſés par Alcide,
C'eſt l'objet ſalutaire auquel tendent mes vœux.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
Tous fous de la vierge Marie,
Ce n'eſt point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,

Habite auſſi peu cette ſphère,
Qu'il établit ſon règne au ſein de mes Etats. 1741.

Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Siléſie,
Méprisant du bonheur le caprice fatal,
Ami de la philoſophie,
Tu me verras toujours auſſi ferme qu'égal.

On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'eſt vrai. Vous voyez que la lyre d'*Horace* a ſon tour après la maſſue d'*Alcide*. Faire ſon devoir, être acceſſible aux plaiſirs, ferrailler avec les ennemis, être abſent et ne point oublier ſes amis : tout cela ſont des choſes qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on ſache aſſigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres ; mais ne ſoyez pas pyrrhonien ſur l'eſtime que j'ai pour vous, et croyez que je vous aime. Adieu.

FÉDÉRIC.

1741.

LETTRE XXXIV.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 2 de mai.

De cette ville portative,
Légère et qu'ébranlent les vents,
D'architecture peu maſſive,
Dont nous ſommes les habitans;
Des glorieux et triſtes champs
Où des ſoldats la fureur vive
Défit la troupe fugitive
De nos ennemis impuiſſans;
Des lieux où l'ambition folle
Réunit ſous ſes étendards
Ceux qu'inſtruiſit à ſon école
Le fier, le ſanguinaire Mars;
En un mot, du centre du trouble,
Je vous cherche au ſein de la paix,
Où vous ſavez jouir au double
De cent plaiſirs, de cent ſuccès;
Où vous vivez quand je travaille;
Où vous inſtruiſez l'univers,
Lorſque de cent peuples divers
Je vois au fort de la bataille
Les ombres paſſer aux enfers.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muſe guerrière, d'un camp très-froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons; cela ſe fait toujours à mon grand regret; et ſi je dirige la fureur obéiſſante de mes troupes, c'eſt toujours aux dépens de mon humanité qui pâtit du mal néceſſaire que je ne ſaurais me diſpenſer de faire. 1741.

Le maréchal de *Belliſle* eſt venu ici avec une ſuite de gens très-ſenſés. Je crois qu'il ne reſte plus guère de raiſon aux Français après celle que ces meſſieurs de l'ambaſſade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très-rare de voir des français qui ne ſoient pas fous à lier. Tels ſont les préjugés des nations les unes contre les autres: quelques gens de génie ſavent s'en affranchir; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur eſt ſon partage. A vous qui la combattez, ſoit honneur, ſanté, proſpérité et gloire à jamais. Ainſi ſoit-il. Adieu.

FÉDÉRIC.

1741.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 mai.

Je croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame,
Encore eſt-ce beaucoup, car les ſots n'en ont pas:
Vous en poſſédez trente, et leur céleſte flamme
Pourrait ſeule animer tous les ſots d'ici-bas.

Minerve a dirigé vos deſſeins politiques;
Vous ſuivez à la fois Mars, Orphée, Apollon;
Vous dormez en plein champ ſur l'affût d'un canon;
Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.

Céſar, votre patron, par qui tout fut ſoumis,
Aimait auſſi les arts, et ſa main triomphale
Cueille encor des lauriers dans ſes nobles écrits;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharſale?

A peine ce Neiperg eſt-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée;
Mon attente, ô grand Roi! n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie eſt vaincu.

Sire, faire des vers et des jolis vers après une victoire, eſt une choſe unique et par conſéquent

conſéquent réſervée à votre Majeſté. Vous avez battu *Neiperg* et *Voltaire*. Votre Majeſté devrait mettre dans ſes lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général et du poëte, et il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins. 1741.

J'apprends que *Maupertuis* eſt à Vienne ; je le plains plus qu'un autre ; mais je plains quiconque n'eſt pas auprès de votre perſonne. On dit que le colonel *Camus* eſt mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major *Knobertoff* (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triſte honneur dont DIEU veuille préſerver votre Majeſté. Je ſuis sûr de votre gloire, grand Roi, mais je ne ſuis pas sûr de votre vie ; dans quels dangers et dans quels travaux vous la paſſez, cette vie ſi belle ! des ligues à prévenir ou à détruire, des alliés à ſe faire ou à retenir, des ſiéges, des combats, tous les deſſeins, toutes les actions et tous les détails d'un héros ; vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez, ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en faſſe un, ou vous faire empereur vous-même ; ſi le dernier cas arrive, vous n'en ſerez pas plus ſacrée Majeſté pour moi.

J'ai bien de l'impatience de dédier Mahomet à cette adorable Majeſté. Je l'ai fait jouer à

Lille, et il a été mieux joué qu'il ne l'eût été
1741. à Paris; mais quelque émotion qu'il ait cauſée, cette émotion n'approche pas de celle que reſſent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

LETTRE XXXVI.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 13 de mai.

Les gazettes de Paris qui vous diſaient à l'extrémité, et madame *du Châtelet* ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorſque j'ai vu par votre lettre que ce même homme eſt plein de vie et qu'il m'aime encore.

Ce n'eſt point mon frère qui a été bleſſé, c'eſt le prince *Guillaume*, mon couſin. Nous avons perdu à cette heureuſe et malheureuſe journée quantité de bons ſujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués eſt l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux ſuccès de la guerre, pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés ſur les

ennemis. Le regret de perdre de braves gens eſt d'autant plus ſenſible qu'on doit de la reconnaiſſance à leurs manes, et ſans pouvoir jamais s'en acquitter. 1741.

La ſituation où je ſuis m'amènera dans peu, mon cher *Voltaire*, à riſquer de nouveaux haſards. Après avoir abattu un arbre, il eſt bon d'en détruire juſqu'aux racines pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de *Neiperg* doit être regardé comme la ſéve.

J'ai vu et beaucoup entretenu le maréchal de *Belliſle* qui ſera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'eſt un *Newton* pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la ſociété qu'intelligent et profond dans les affaires, et qui fait un honneur infini à la France ſa nation, et au choix de ſon maître.

Je ſouhaite de tout mon cœur de n'attendre que de bonnes nouvelles de votre part: ſoyez perſuadé que perſonne ne s'y intéreſſe plus que votre fidelle ami.

FÉDÉRIC.

1741. ## LETTRE XXXVII.

DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 de juin.

Vous qui poſſédez tous les arts,
Et ſurtout le talent de plaire ;
Vous qui penſez à nos houſſards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui, du giron d'Emilie,
Aux beaux eſprits donnez le ton
Ainſi qu'à la philoſophie :
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Céſarion,
Le court Jordan qui l'accompagne,
Tenant en main ſon Cicéron,
Horace, Hippocrate et Montagne ;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux eſprits et des héros,
Des bavards et des politiques,
Et des ſoldats très-impudiques ;

Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, eſcarmouches et ſiéges, 1741.
Mines, fougaſſes, et cent piéges,
Et moiſſonner dame Atropos,
Feſant rage de ſes ciſeaux
Parmi la cohue imbécille
Qui ſuit d'un pas fier et docile
Les traces de ſes généraux.

Mais ſi j'avais vu davantage
En ferais-je plus fortuné?
Qui penſe et jouit à mon âge,
Qui de vous eſt endoctriné,
Mérite ſeul le nom de ſage;
Mais qui peut vous voir de ſes yeux
Mérite ſeul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce *Knobelſdorf* que vous connaiſſez, n'ont été à l'action. C'eſt un de mes couſins et un major de dragons *Knſdelſdorf* qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, et ſoyez perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

1741. ## LETTRE XXXVIII.

DU ROI.

Au camp de Strelen, le 25 juin.

. . . . . .
. . . . . .

L'ANNONCE de votre hiſtoire me fait bien du plaiſir; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'immortalité; c'eſt votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéreſſe au Siècle de *Louis XIV*, je vous admire comme philoſophe, mais je vous aime bien mieux poëte.

Préférez la lyre d'Horace
Et ſes immortels accords,
A ces giganteſques efforts
Que fait la pédanteſque race,
Pour mieux connaître les reſſorts
De l'air, des corps, et de l'eſpace.
Grands objets trop peu faits pour nous.
Ces ſages ſouvent ſont bien fous.

L'un fait un roman de phyſique, l'autre monte avec bien de la peine et ajuſte enſemble

les différentes parties d'un ſyſtême ſorti de ſon cerveau creux. 1741.

Ne perdons point à rêvaſſer,
Un temps fait pour la jouiſſance.
Ce n'eſt point à philoſopher
Qu'on avance dans la ſcience.
Tout l'art eſt d'apprendre à douter,
Et modeſtement confeſſer
Nos ſottiſes, notre ignorance.

L'hiſtoire et la poëſie offrent un champ bien plus libre à l'eſprit. Il s'agit d'objets qui ſont à notre portée, de faits certains, et de riantes peintures. La véritable philoſophie, c'eſt la fermeté d'ame, et la netteté de l'eſprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire et de croire aux effets ſans cauſe.

La belle poëſie, c'eſt ſans contredit la vôtre; elle contient tout ce que les poëtes de l'antiquité ont produit de meilleur.

Votre muſe forte et légère,
Des agrémens ſemble la mère,
Parlant la langue des amours.
Mais lorſque vous peignez la guerre,
Comme un impétueux tonnerre
Elle entraîne tout dans ſon cours.

1741. C'eſt que vous et votre muſe, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'eſt pas permis à tout le monde d'être *Protée* comme vous; et nous autres pauvres humains, nous ſommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous ſommes les gens les plus tranquilles du monde. Nos huſſards ſont les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambaſſadeurs me haranguent, qu'on fait les Siléſiens cocus, &c. &c.

Bien des complimens à la Marquiſe; quant à vous, je penſe bien que vous devez être perſuadé de la parfaite eſtime et de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

Le pauvre *Céſarion* eſt malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir, et *Jordan* qui vient d'arriver de Breſlau, eſt tout fatigué du voyage.

LETTRE

LETTRE XXXIX. 1741.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 29 juin.

SIRE, chacun ſon lot; une aigle vigoureuſe,
Non l'aigle de l'Empire, (elle a depuis un temps
Perdu ſon bec retors et ſes ongles puiſſans)
Mais l'aigle de la Pruſſe, et jeune et valeureuſe,
Réveille dans ſon vol, au bruit de ſes exploits,
La Gloire qui dormait loin des trônes des rois.
Un vieux renard adroit, tapi dans ſa tanière,
Attend quelques perdrix auprès de ſa frontière;
Un honnête pigeon, point fourbe et point guerrier,
Cache ſes jours obſcurs au fond d'un colombier.
Je ſuis ce vieux pigeon, j'admire en ſa carrière
Cette aigle foudroyante et ſi vive et ſi fière.
Ah! ſi d'un autre bec les Dieux m'avaient pourvu,
Si j'étais moins pigeon, je vous ſuivrais peut-être;
Je verrais dans ſon camp mon adorable maître;
Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu
De houſſards entouré, dépouillé, mis à nu,
J'aurais, par les doux ſons de quelque chanſonnette,
Conſolé, s'il ſe peut, Neiperg de ſa défaite.
Le Ciel n'a pas voulu que de mes ſombres jours
Cette grande aventure ait éclairé le cours.

Mais dans mon colombier je vous ſuis en idée;
1741. De vos vaillans exploits ma verve poſſédée,
Voyage en fiction vers les murs de Breſlau,
Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau,
Je vous y vois, tranquille au milieu de la gloire,
Arracher une plume au dos de la Victoire,
Et m'écrire en jouant, ſur la peau d'un tambour,
Ces vers toujours heureux, pleins de grâce et de tour.

Hindfort, et vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour ſéduire ſon ame et changer ſon deſtin?
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkels déranger la meſure?
Miniſtres cauteleux, ou preſſans, ou jaloux,
Laiſſez là tout votre art, il en ſait plus que vous;
Il ſait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à ſa puiſſance;
Et toujours agiſſant, toujours penſant en roi,
Par la plume et l'épée il ſait donner la loi.
Cette plume ſurtout eſt ce qui fait ma joie;
Car, Meſſieurs, quand le jour, à tant de ſots en proie,
Il a campé, marché, recampé, ferraillé,
Ecouté cent avis, répondu, conſeillé,
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt paſſages,
Et parlé dans ſa tente à des ambaſſadeurs,

(Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs) 1741.

Alors tranquille et gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,
Très-reſpectables rois, d'Apollon peu chéris?
La maiſon des Bourbons ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémiſtiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits?
S'ils ne font point de vers, ils ne ſont point mes rois.
Je conſens qu'on ſoit bon, juſte, grand, magnanime,
Que l'on ſoit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie et grand Roi,
Battez-vous, écrivez, et ſurtout aimez-moi.

Sire, le plus proſaïque de vos ſerviteurs ne peut rimer davantage. Je ſuis actuellement enfoncé dans l'hiſtoire; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illuſtre que vous y tiendrez. Je prévois que votre Majeſté s'amuſera quelque jour à faire le récit de ſes deux campagnes: heureux qui pourrait être alors ſon ſecrétaire! mais auſſi très-heureux qui ſera ſon lecteur! C'eſt aux *Céſars* à faire leurs commentaires. Meſſieurs de *la Croze* et *Jordan*, de grâce, prêtez-moi vos vieux livres et vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche; mais

1741. quand je ſerai arrivé au ſiècle illuſtré par *Frédéric*, permettez-moi d'avoir recours directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô *Jordan!* vous le voyez ce héros, et vous avez de plus une très-belle bibliothéque; il n'en eſt pas ainſi de moi, je n'ai point ici de héros, et j'ai très-peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oiſifs ne ſont pas faits pour lui plaire.

De ſon ſublime eſprit la noble activité
Réveillerait dans moi la molle oiſiveté.
Tout mortel doit agir, roi, fermier, ſoldat, prêtre;
A ces conditions le Ciel nous donna l'être:
Le plaiſir véritable eſt le fruit des travaux.
Grand Dieu, que de plaiſirs doit goûter mon héros!

Je ſuis de ſa majeſté, de ſon humanité, de ſon activité, de ſon eſprit et de ſon cœur, l'admirateur et le ſujet.

LETTRE XL. 1741.

DU ROI.

Au camp de Strelen, 22 juillet.

. . . . . .
. . . . . .

APRÈS la ſentence que vous venez de prononcer ſur votre Hélicon, je ne puis vous écrire qu'en vers. C'eſt une corruption dont je me ſers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie et moi, je plaiderais ma cauſe en vers ; et mes vieux documens en rimes ſerviraient aux amuſemens de mon pacificateur. Il n'y aura pas aſſurément autant de lacunes dans l'hiſtoire que vous écrivez, qu'il ſe trouve de vide dans notre campagne ; mais notre inaction ne ſera pas longue. Si nous ſuſpendons nos coups, ce n'eſt que pour frapper dans peu d'une manière plus sûre et plus éclatante.

Je vous recommande les intérêts du ſiècle divin que vous peignez ſi élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait, que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher *Voltaire;* lorſque vous feſiez

1741. la guerre à vos libraires et à vos autres ennemis, j'écrivais; à préſent que vous écrivez, je m'eſcrime d'eſtoc et de taille. Tel eſt le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 3 auguſte.

Vous dont le précoce génie
Pourſuit ſa carrière infinie
Du Parnaſſe aux champs des combats,
Défiant, d'un eſſor ſublime,
Et les obſtacles de la rime
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la Gloire,
Vous avez voulu que l'hiſtoire
Devînt l'objet de mes travaux;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire
Vos yeux conduiſent mes pinceaux.

Mais non, c'eſt à vous ſeul d'écrire,
A vous de chanter ſur la lyre 1741.
Ce que vous ſeul exécutez :
Tel était jadis ce grand homme,
L'oracle et le vainqueur de Rome,
Qu'on vante et que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
Ce roi tranquille de la France,
Etendant par-tout ſes bienfaits,
Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan qui s'allie
Avec certain anglais impie
Contre l'idole des dévots,
Contre ce monſtre atrabilaire
De qui les fripons ſavent faire
Un engin pour prendre les ſots.

Autrefois Julien le ſage,
Plein d'eſprit, d'art et de courage,
Juſqu'en ſon temple l'a vaincu ;
Ce philoſophe ſur le trône,
Uniſſant Thémis et Bellone,
L'eût détruit s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Briſez ce honteux eſclavage

1741. Qui tient les humains enchaînés ;
Et, dans votre noble colère,
Avec Jordan le ſecrétaire,
Détruiſez l'idole, et vivez.

Vous que la raiſon pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux (1)
Qui, dans leur ignorance heureuſe,
Bravèrent la puiſſance affreuſe
De ce monſtre élevé contre eux.

Hélas ! votre eſprit héroïque
Entend trop bien la politique ;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, ſaiſis de crainte,
Ont déjà par-tout fait leur plainte
De vous voir ſi mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
Vous leur laiſſez l'erreur profonde
Qui les tient ſous d'indignes lois.
Le plus ſage aux plus ſots veut plaire,
Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois.

Ainſi donc, Sire, votre Majeſté ne combattra que des princes, et laiſſera *Jordan* com-

(1) Au treizième ſiècle ils chaſsèrent tous les prêtres.

battre les erreurs ſacrées de ce monde. Puiſ-
qu'il n'a pu devenir poëte auprès de votre 1741.
perſonne, que ſa proſe ſoit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Siléſie produira un bon ouvrage contre ce que vous ſavez. Après ces beaux vers qui me ſont déjà venus des environs de la Neiſs, certainement ſi votre Majeſté n'avait pas dédaigné d'aller en Siléſie, jamais on n'y aurait fait de vers français. Je m'imagine qu'elle eſt à préſent plus occupée que jamais; mais je ne m'en effraie pas; et après avoir reçu d'elle des vers charmans le lendemain d'une victoire, il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'eſpère toujours que je ſerai aſſez heureux pour avoir une relation de ſes campagnes, comme j'en ai une du voyage de Strasbourg, &c.

1741.

LETTRE XLII.

DU ROI.

Au camp de Renhenback, le 24 auguſte.

De tous les monſtres différens
Vous voulez que je ſois l'Hercule,
Que Vienne avec ſes adhérens,
Genève, Rome avec la bulle
Tombent ſous mes coups aſſommans:
Approfondiſſez mieux vos gens,
Et connaiſſez la différence
De la maſſue aux argumens.

L'antique idole qu'on encenſe,
La crédule Religion,
Se ſoutient par prévention,
Par caprice et par ignorance.
La foudroyante Vérité
A pourſuivi ce monſtre en Gréce;
A Rome il fut perſécuté
Par les vers ſenſés de Lucrèce.

Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule

D'un vieux rêve long-temps vanté : 1741.
Mais l'homme ſtupide, imbécille,
Et monté ſur le même ton,
Croit plutôt à ſon évangile
Qu'il ne ſe range à la raiſon ;
Et la reſpectable Nature,
Lorſqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penſer.

Croyez-moi, c'eſt peine perdue
Que de prodiguer le bon ſens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue ;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil et ſes fiers adverſaires,
Et d'écraſer deſſous ſes pas
Et les ſcorpions et les vipères,
Et de conquérir des Etats,
C'eſt ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.

Laiſſez donc dans l'erreur profonde
L'eſprit entêté de ce monde.
Et ! que m'importent ſes travers,
Pourvu que j'entende vos vers,
Et qu'après le feu de la guerre,
La paix renaiſſant ſur la terre,

1741.

Pallas vous conduiſe à Berlin.
Là, tantôt au ſein de la ville
Goûtant le plus brillant deſtin,
Ou préférant le doux aſile
De la campagne plus tranquille,
A l'ombre de nos étendards
Laiſſant repoſer le fier Mars,
Nous jouirons comme Epicure
De la volupté la plus pure,
En laiſſant aux ſavans bavards
Leur phyſique et métaphyſique,
A meſſieurs de la mécanique
Leur mouvement perpétuel,
Au calculateur éternel
Sa fluxion géométrique,
Au dieu d'Epidaure empirique
Son grand remède univerſel,
A tout fourbe, à tout politique,
Son ſcélérat Machiavel,
A tout chrétien apoſtolique
Jéſus et le péché mortel;
En nous réſervant pour partage
Des biens de ce monde l'uſage,
L'honneur, l'eſprit et le bon ſens,
Le plaiſir et les agrémens.

Jordan traduit ſon auteur anglais avec la même fidélité que les Septante tranſlatèrent

la Bible. Je crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choſes à dire contre la religion que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'eſprit de tout le monde; mais les hommes ne ſont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand ſeigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir l'enclos. 1741.

Je crois que nous nous battrons bientôt : c'eſt œuvre aſſez folle ; mais que voulez-vous? il faut être quelquefois fou dans ſa vie.

Adieu, cher *Voltaire.* Ecrivez-moi plus ſouvent; mais ſurtout ne vous fâchez pas ſi je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaiſſez mes ſentimens.

FÉDÉRIC.

1741.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, ce 21 décembre.

Soleil, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire:
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eſt là qu'eſt mon héros, dont le cœur et la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes Etats;
Mon héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats:
Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de votre Majeſté, ſi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai

plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiſs tout auſſi aiſément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'hiſtoire. 1741.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon; auſſi j'ai pris la liberté de mander à votre Majeſté que l'hiſtoire de *Louis XIV* me paraiſſait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la ſphère de mes idées. Les vers que votre Majeſté a faits dans Neiſs reſſemblent à ceux que *Salomon* feſait dans ſa gloire, quand il diſait, après avoir tâté de tout, *Tout n'eſt que vanité*. Il eſt vrai que le bon homme parlait ainſi au milieu de trois cents femmes et de ſept cents concubines; le tout ſans avoir donné de bataille, ni fait de ſiége. Mais n'en déplaiſe, Sire, à *Salomon* et à vous, ou bien à vous et à *Salomon*, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléſie,
Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la Poëſie;

1741. Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal et comédie;
Se voir craint, chéri, reſpecté,
Et connaître au ſein de la gloire
L'eſprit de la ſociété,
Bonheur ſi rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poſtérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaiſir n'eſt point chimère.

Votre Majeſté a fait bien des choſes en peu de temps. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute eſpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choſes dans ſa ſphère d'activité, vous conſerverez toujours cette ſupériorité de raiſon qui vous élève au-deſſus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes, à deux pieds,

qui

qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton :* 1741.

Amongst unequals no ſociety.

Il y a encore un autre malheur, c'eſt que votre Majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans, &c. qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes de toute eſpèce, et qu'elle croira qu'il eſt démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des talens, et qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive que par malheur ce génie ſupérieur ſoit roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je ſens que la couronne ne me refroidit point du tout.

Je ſuis, &c.

1742.

LETTRE XLIV.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE,

JE vous dois deux lettres, à mon grand regret, et je me trouve ſi occupé par les grandes affaires que les philoſophes appellent des billeveſées, que je ne puis encore penſer à mon plaiſir, le ſeul ſolide bien de la vie. Je m'imagine que DIEU a créé les ânes, les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde où tant d'autres êtres ſont faits pour jouir des biens qu'il produit.

A préſent me voilà à argumenter avec une vingtaine de *Machiavels* plus ou moins dangereux. L'aimable Poëſie attend à la porte, ſans avoir d'audience. L'un me parle de limites, l'autre de droits, un autre encore d'indemniſation, celui-ci d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de diſpoſitions, &c. On publie que vous avez fait telle choſe à laquelle vous n'avez jamais penſé; on ſuppoſe que

vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouiſſez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel que votre intérêt eſt de ménager; on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier fait votre ſatire; les voiſins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de proteſtations d'amitié. Voilà le monde; et telles ſont en gros les matières qui m'occupent. 1742.

Avez-vous envie de troquer la poëſie pour la politique? La ſeule reſſemblance qui ſe trouve entre l'une et l'autre, eſt que les politiques et les poëtes ſont le jouet du public, et l'objet de la ſatire de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Remusberg reprendre la houlette et la lyre, veuille le ciel, pour ne les quitter jamais! Je vous écrirai de cette douce ſolitude avec plus de tranquillité d'eſprit. Peut-être *Calliope* m'inſpirera-t-elle encore.

Je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

1742.

LETTRE XLV.

DU ROI.

A Olmutz, le 3 de février.

MON CHER VOLTAIRE,

Le démon qui m'a promené juſqu'à préſent, m'a mené à Olmutz pour redreſſer les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne ſais ce qui en ſera; mais je ſais que mon étoile eſt trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin, de l'avoine et de la paille hachée? Je crois que je ne rimerai à préſent qu'en *oin* et en *oine*.

Laiſſez calmer cette tempête;
Attendez qu'à Berlin ſur les débris de Mars,
La Paix ramène les beaux arts.
Pour faire enfler les ſons de ma tendre muſette,
Il faut que la fin des haſards
Impoſe le ſilence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être; cependant il n'y a rien à faire à préſent, et d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt je dévore votre Siècle de *Louis le grand*. Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage; c'eſt mon unique conſolation, mon délaſſement, ma récréation. Vous qui ne travaillez que par goût et que par génie, ayez pitié d'un manœuvre en politique, et qui ne travaille que par néceſſité. 1742.

Aurait-on dû préſumer, cher *Voltaire*, qu'un nourriſſon des Muſes dût être deſtiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événemens de l'Europe? Cependant c'eſt un fait qui eſt authentique, et qui n'eſt pas fort honorable pour la Providence.

Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait d'un curé à qui un payſan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote : *Allez, allez*, lui dit le bon presbyte, *vous en imaginez plus qu'il n'y en a; moi qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.*

On ſe fait ordinairement dans le monde une idée ſuperſtitieuſe des grandes révolutions des empires; mais lorſqu'on eſt dans les couliſſes, l'on voit pour la plupart du temps que les ſcènes les plus magiques ſont mues par des reſſorts communs, et par de

1742. vils faquins qui, s'ils ſe montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public.

La ſupercherie, la mauvaiſe foi et la duplicité ſont malheureuſement le caractère dominant de la plupart des hommes qui ſont à la tête des nations, et qui en devraient être l'exemple. C'eſt une choſe bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils ſujets; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis et mon indépendance.

Adieu, cher *Voltaire;* peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui eſt perdu pour moi à préſent. Je ſuis, avec tous les ſentimens que vous pouvez imaginer,

votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVI. 1742.

DU ROI.

A Selovitz, le 23 de mars.

MON CHER VOLTAIRE,

Je crains de vous écrire, car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une eſpèce dont vous ne vous ſouciez guère, ou que vous abhorrez.

Si je vous diſais, par exemple, que des peuples de deux contrées de l'Allemagne ſont ſortis du fond de leurs habitations pour ſe couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient juſqu'au nom même, et qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné : pourquoi? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, et qu'ils voulaient, joints enſemble, en égorger un troiſième ; vous me répondriez que ces gens ſont fous, ſots et furieux de ſe prêter ainſi aux caprices et à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous diſais que nous nous préparons avec grand ſoin à détruire quelques murailles élevées à grands frais, que nous feſons la moiſſon où nous n'avons point ſemé, et les maîtres

où perſonne n'eſt aſſez fort pour nous réſiſter ;
1742. vous vous écrieriez : Ah, barbares ! ah, brigands ! inhumains que vous êtes, les injuſtes n'hériteront point du royaume des cieux, ſelon S^t *Matthieu*, chap. XII, verſ. 24.

Puiſque je prévois tout ce que vous me diriez ſur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête aſſez folle, dont vous aurez entendu parler ſous le nom de *roi de Pruſſe*, apprenant que les Etats de ſon allié l'empereur étaient ruinés par la reine de Hongrie, a volé à ſon ſecours, qu'il a joint ſes troupes à celles du roi de Pologne pour opérer une diverſion en Baſſe-Autriche, et qu'il a ſi bien réuſſi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le ſervice de ſon allié.

Voilà de la généroſité, diriez-vous, voilà de l'héroïſme ; cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau et celui-ci ſont les mêmes. C'eſt la même femme qu'on fait voir d'abord en cornette de nuit, et enſuite avec ſon fard et ſes pompons.

De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets ? combien les jugemens ne varient-ils point ? Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même ſoleil qui leur plaiſait à ſon

aurore,

aurore, les fatigue à ſon couchant. De là viennent ces réputations établies, effacées, et rétablies pourtant; et nous ſommes aſſez inſenſés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation! Eſt-il poſſible qu'on ne ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnaie depuis le temps qu'elle eſt connue? 1742.

Je ne vous écris point de vers parce que je n'ai pas le temps de toiſer des ſyllabes. Souffrez que je vous faſſe ſouvenir de l'hiſtoire de *Louis XIV*; je vous menace de l'excommunication du Parnaſſe ſi vous n'achevez pas cet ouvrage.

Adieu, cher *Voltaire;* aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'*Apollon*, qui s'eſt enrôlé chez *Bellone*. Peut-être reviendra-t-il un jour ſervir ſous ſes vieux drapeaux.

Je ſuis toujours votre admirateur et ami,

FÉDÉRIC.

1742.

LETTRE XLVII.

DU ROI.

A Triban, le 12 d'avril.

C'EST ici que l'on voit tous les ſaints ennichés,
Dans les bois, ſur les ponts, ſur les chemins perchés,
Et meſſieurs les gueux, leur cortége,
Qui ſe morfondent ſur la neige;
Tandis que, tranchant du Créſus,
Les puiſſans comtes de Bohême,
Prodigues de leurs revenus,
Ruinent leurs ſujets, et ſe mangent eux-même
Pour entretenir leurs chevaux;
Et que noſſeigneurs les bigots,
Bien mieux inſtruits de leur cuiſine
Que des pauvres et de leurs maux,
Chez les élus et leurs égaux
S'en vont promener leur doctrine,
Et ſe faire admirer des ſots.

Vos français qui s'ennuient bien en Bohême n'en ſont pas moins aimables et malins. C'eſt peut-être la ſeule nation qui trouve dans l'infortune même une ſource de plaiſanteries et de gaieté. C'eſt aux cris de M. de *Broglio* que

je ſuis accouru à ſon ſecours, et que la Moravie reſtera en friche juſqu'à l'automne. 1742.

Vous me demandez pour combien meſſieurs mes frères ſe ſont donné le mot de ruiner la terre : à cela je réponds que je n'en ſais rien ; mais que c'eſt la mode à préſent de faire la guerre, et qu'il eſt à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de *Saint-Pierre*, qui me diſtingue aſſez pour m'honorer de ſa correſpondance, m'a envoyé un bel ouvrage ſur la façon de rétablir la paix en Europe, et de la conſtater à jamais. La choſe eſt très-praticable ; il ne manque pour la faire réuſſir que le conſentement de l'Europe, et quelques autres bagatelles ſemblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher *Voltaire*, du grandiſſime plaiſir que vous me promettez en me feſant eſpérer de recevoir bientôt l'hiſtoire de *Louis XIV*.

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je ſuis jaloux :
Cher Voltaire, donnez-les-nous,
Par cœur je voudrais vous apprendre ;
Il n'eſt point de ſalut ſans vous.

Vous penſez peut-être que je n'ai point aſſez d'inquiétudes ici, et qu'il fallait encore m'alarmer ſur votre ſanté. Vous devriez

prendre plus de ſoin de votre conſervation:
1742. ſouvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéreſſe, et combien vous devez être attaché à ce monde-ci dont vous faites les délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penſer. J'aime Remusberg et les jours tranquilles; mais il faut ſe plier à ſon état dans le monde, et ſe faire un plaiſir de ſon devoir.

D'abord que la paix ſera faite,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris, les Plaiſirs et les Arts,
Nos belles aux touchans regards,
Maupertuis avec ſes lunettes,
Algarotti le laboureur,
Nos ſavans avec leurs lecteurs:
Mais que me ſerviront ces fêtes,
Cher Voltaire, ſi vous n'en êtes?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire ſur le point de pourſuivre ma marche. Adieu, cher *Voltaire;* n'oubliez pas un pauvre *Ixion* qui travaille comme un miſérable à la grande roue des événemens, et qui ne vous admire pas moins qu'il vous aime.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVIII. 1742.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

SIRE,

PENDANT que j'étais malade, votre Majeſté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majeſté. Où aurais-je d'ailleurs adreſſé ma lettre? à Vienne? à Presbourg? à Temeſvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; et même, s'il eſt un être qui puiſſe ſe trouver en pluſieurs lieux à la fois, c'eſt aſſurément votre perſonne, en qualité d'image de la Divinité, ainſi que le ſont tous les princes, et d'image très-penſante et très-agiſſante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majeſté courait à cheval au milieu des neiges et des ſuccès.

D'Eſculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le ſeul pays
Où n'arrive point votre gloire;

1742.

Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays où tous les jours
Les ames lourdes et cruelles,
Et des Hongrois et des Pandours,
Vont au diable au ſon des tambours,
Par votre ordre et pour vos querelles ;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout muſulman raiſonne ;
Dont on parle en chaire, en ſorbonne,
Sans jamais en deviner rien ;
Ainſi que le pariſien,
Badaud, crédule et ſatirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belliſle et de vous peut-être,
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied ſur le bord du Styx ; mais je ſuis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus paſſer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuſe ?

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun ſent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre?

1742.

Il vous accorderait tout auſſi aiſément que *Licurgue* partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de *Henri IV*. Il eſt vrai pourtant que *Henri IV* n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé; mais le ſecrétaire d'Etat *Villeroi*, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, Sire, que la diète européane, ou *europaine*, s'aſſemble pour rendre tous les monarques modérés et contens, votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du Siècle de *Louis XIV;* car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai tranſcrire pour obéir aux ordres de votre Majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrain; mais je travaillais principalement pour elle, et j'ai jugé que la ſphère du monde n'était pas

—— trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire,
1742. d'envoyer dans un mois à votre Majeſté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne ſais ſi vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même;
Lorſque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond reſpect, et l'aſſurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendreſſe qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

LETTRE XLIX. 1742.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

QUAND vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philoſophe, et viviez ſous vos lois.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous ſervez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres ſont tyrans. Le premier c'eſt la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainſi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La Politique à ſon côté,
Moins éblouiſſante, auſſi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient meſurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'Intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'uniſſant, et trop ſouvent contraires,
Des amis dangereux, de ſecrets adverſaires :
Chaque jour des deſſeins et des dangers nouveaux :
Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos :
Payer les uns en eſpérance,
Les autres en raiſons, quelques-uns en bons mots ;

1742. Aux peuples ſubjugués faire aimer ſa puiſſance :
Que d'embarras ! que de travaux !
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un héros !

Il ne vous en coûte rien à vous, Sire, tout cela vous eſt naturel ; vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité que vous faites de la muſique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres qui donneraient à un bel eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux eſprits jaloux de lui.

Je conçois quelque eſpérance que votre Majeſté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'abbé de *Saint-Pierre* (*a*) a envoyé à votre Majeſté. Je préſume qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philoſophe fait parfaitement ce que le philoſophe qui n'eſt pas roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables

(*a*) L'abbé de *Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au roi de Pruſſe, et à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *du Bois* appelait ſes ouvrages *les rêves d'un homme de bien*.

intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de feſeurs et de feſeuſes de cabrioles, que votre Majeſté fait venir de France dans ſes Etats. On ne danſe guère que dans la paix. Il eſt vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puiſſances voiſines; mais c'eſt pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne; et quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés; vous avez gagné des batailles et des villes à leur tête: c'eſt à vous à danſer, Sire. *Voiture* vous aurait dit que vous avez l'air à la danſe; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois; et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux. 1742.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, et des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres.

—— Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre.
1742. Il y a des ames qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; et ſi DIEU aimait un peu le genre-humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, et le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, et qui pourraient convenir à votre Majeſté; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaiſes. Le héros aimera toujours le théâtre qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis toutes ſortes de gloire ! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos Etats ; d'un eſprit pénétré de la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui s'intéreſſe à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds reſpects.

LETTRE L. 1742.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 26 mai.

Le Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi !
L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas ;
Je hais ces conquérans fiers, ennemis d'eux-même,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur ſuprême,
Cherchant par-tout la mort, et la feſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel ! que je vous dois haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage.
Vous êtes un héros, mais vous êtes un ſage :
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,

1742. Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Du ſang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je ſonge à l'humanité, Sire, avant de ſonger à vous-même; mais après avoir, en abbé de *Saint-Pierre*, pleuré ſur le genre-humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complète ſi votre Majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne et l'arbitre de l'Europe; vous en ſerez le pacificateur, et nos prologues d'opéra ne ſeront plus que pour vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau ſiècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglio*, et qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du maréchal, et le délivrerait par une victoire. Votre Majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails

de cette journée; elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des relations; mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros eſt toujours ſenſible, et que ce même homme qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de M. de *Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choſes qui vous ſont toutes naturelles. 1742.

Continuez, Sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, et qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet; de celui qui viendrait paſſer ſa vie à vos pieds, ſi l'amitié, plus forte que les rois et que les héros, ne le retenait pas, et qui ſera attaché à jamais à votre Majeſté avec le plus profond reſpect et la plus tendre vénération.

1742.

LETTRE LI.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 juin.

Les palmes de la Paix font ceſſer les alarmes;
Au tranquille olivier nous ſuſpendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le ſanguinaire ſon
Du tambour redoutable et du bruyant clairon;
Et ces champs que la Gloire, en exerçant ſa rage,
Souillait de ſang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec ſoin, fourniront dans trois mois
L'heureuſe et l'abondante image
D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis, ou le feſait paraître,
De la douce amitié reſſerrant les liens,
Se prêtent des ſecours, et partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit; et ce monſtre barbare,
De la Diſcorde en vain ſecouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix, heureuſe Paix! répare ſur la terre
Tous les maux que lui fait la deſtructive Guerre!

Et

Et que ton front paré de renaiſſantes fleurs,
Plus que jamais ſerein, prodigue tes faveurs ! 1742.
Mais quel que ſoit l'eſpoir ſur lequel tu te fonde,
Penſe que tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monſtres de ce monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

J'eſpère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le Siècle de *Louis XIV* pour la ſceller de votre part, et je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me la demandez.

Je ne puis vous entretenir encore juſqu'à préſent que de marches, de retraites honteuſes, de pourſuites, de coïonneries, et de toutes ſortes d'événemens qui, pour rouler ſur des matières fort graves, n'en ſont pas moins ridicules.

La ſanté de *Rotembourg* commence à ſe rétablir; il eſt entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais aſſez raiſonnable pour ne choiſir un mal que lorſqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui ſe détermine à ſe faire arracher une dent quand elle eſt cariée, livrera bataille lorſqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du ſang dans une pareille conjoncture, c'eſt véritablement

le ménager ; c'eſt une ſaignée que l'on fait à
1742. ſon ennemi en délire, et qui lui rend ſon bon ſens.

Adieu, cher *Voltaire ;* croyez toujours, et juſqu'à ce que je vous diſe le contraire, que je vous eſtime et aimerai toute ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE LII.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 20 juin.

ENFIN ce Bork eſt revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Emilie
Il m'aſſure vous avoir vu,
Le corps languiſſant, abattu,
Mais toujours l'eſprit plein de vie
Et de cette aimable ſaillie
Qui vous a rendu ſi connu
Depuis ce pays malotru
Juſqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Broglie a perdu,
Non pas ſa culotte ſalie
Dont perſonne n'aurait voulu ;

Mais, bruſquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie, 1742.
Fuyant avec ignominie,
Il perd tout ſans être battu,
Et ſous Prague il ſe réfugie.
Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer ſon ſavoir-faire;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce myſtère.

Notre genre de vie eſt aſſez différent de celui de Verſailles, et plus encore de celui de Remusberg. Aujourd'hui un ambaſſadeur eſt venu me faire des propoſitions, hier il en eſt parti un chargé de fumée, et demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs priſonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos huſſards vont actuellement battre la campagne pour amener des payſans, des chariots et des vivres; nous feſons tranſporter nos bleſſés et nos malades pour le pays où nous les ſuivrons bientôt.

Puiſſiez-vous jouir ſans diſcontinuation d'une ſanté ferme et vigoureuſe; puiſſiez-vous, plus philoſophe que vous n'êtes, préférer la ſolitude de Charlotembourg aux charmes du palais d'*Armide* que vous habitez; puiſſiez-vous être le plus heureux des mortels, comme

vous en êtes le plus aimable! Ce ſont les
1742. ſouhaits que vous fait un ancien ami, du fond de ſon cœur. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

SIRE, me voilà dans Paris ;
C'eſt, je crois, votre capitale :
Tous les ſots, tous les beaux eſprits,
Gens à rabat, gens à ſandale,
Petits-maîtres, pédans rigris,
Parlent de vous ſans intervalle.
Sitôt que je ſuis aperçu,
On court, on m'arrête au paſſage :
Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi ſi brillant et ſi ſage?
Eſt-il vrai qu'avec ſa vertu
Il eſt pourtant grand politique?
Fait-il des vers, de la muſique,
Le jour même qu'il s'eſt battu?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous ſans diadème,

Homme ſimple redevenu?
Eſt-il bien vrai qu'alors on l'aime 1742.
D'autant plus qu'il eſt mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même?
On dit qu'il ſuit de près les pas
Et de Guſtave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats,
Et que le ſoir, dans un repas,
C'eſt Catulle, Horace et Mécène.
A mes côtés un raiſonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur:
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il ſera conſtant,
Il ſera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit: Que m'importe ſa conſtance?
Il eſt aimable, il me ſuffit,
Et voilà tout ce que j'en penſe;
Puiſqu'il ſait plaire, tout eſt dit.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Thiriot me dit triſtement:
Ce philoſophe conquérant
Daignera-t-il inceſſamment

1742.

Me faire payer mes meſſages?
Ami, n'en doutez nullement;
On peut compter ſur ſes largeſſes;
Mon héros eſt compatiſſant,
Et mon héros tient ſes promeſſes:
Car ſachez que, lorſqu'il était
Dans cet âge où l'homme eſt frivole,
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu ſa parole.

C'eſt ainſi que tout le monde, en me parlant de votre Majeſté, adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, Sire, prendrez-vous toujours des villes, et ferai-je toujours à la ſuite d'un procès? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre Majeſté? &c.

LETTRE LIV.

1742.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

J'AI reçu des vers et de très-jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous penſions que votre Majeſté ne ſongeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de *Broglio*, votre ancien ami de Strasbourg. Votre Majeſté a gliſſé dans ſa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui eſt ſi harmonieux à mon oreille : voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques, qui ſembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le ſeigneur des nations, *Frédéric III*, *Frédéric le grand*, a exaucé mes vœux, et à peine mon ode, bonne ou mauvaiſe (*), a été faite, que j'ai appris que votre Majeſté avait fait un très-bon traité, très-bon pour vous ſans doute, car vous avez formé votre eſprit vertueux à être grand politique. Mais ſi ce traité eſt bon pour nous autres Français, c'eſt ce dont l'on doute à Paris ; la moitié du monde crie que vous

(*) Ode à la reine d'Hongrie, volume d'Epîtres.

1742. abandonnez nos gens à la diſcrétion du dieu des armes ; l'autre moitié crie auſſi, et ne ſait ce dont il s'agit ; quelques abbés de *Saint-Pierre* vous béniſſent au milieu de la criaillerie. Je ſuis un de ces philoſophes ; je crois que vous forcerez toutes les puiſſances à faire la paix, et que le héros du ſiècle ſera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'eſtime que vous avez gagné de vîteſſe

Ce vieillard vénérable à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années.

Achille a été plus habile que *Neſtor ;* heureuſe habileté ſi elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où votre Majeſté pourra amuſer cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr, Sire, qu'avant qu'il ſoit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curioſité, ou que je les ferai venir ; il y a de petites choſes qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement, tandis que *Frédéric le grand* en ſait de ſi grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire ; mais vous ſerez celui du genre-humain ; vous voudrez que chacun jouiſſe en paix de ſes droits et de ſon héritage, et qu'il n'y ait point de troubles ; ce ſera la pierre philoſophale

philoſophale de la politique, elle doit ſortir de vos fourneaux : dites, je veux qu'on ſoit heureux, et on le ſera ; ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puiſſé-je être témoin à Berlin de vos plaiſirs et de votre gloire ! 1742.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

O le plus extraordinaire de tous les hommes ! qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix, qui faites de la muſique et des vers, le tout ſi vîte et ſi gaiement ;

C'eſt à vous de chanter ſur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita ſes exploits ;
C'eſt à moi de me taire, et ma muſe ſtérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.
Vous, roi des beaux eſprits, vous, bel eſprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Raſſurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accens de la paix
Après les éclats du tonnerre.
Ainſi ce roi berger, et poëte, et ſoldat,

Moins poëte que vous, moins guerrier, moins aimable,
1742. Par les ſons de ſa lyre, en ſortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable :
Adouciſſez vingt rois par des ſons plus touchans;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la Diſcorde et ſes enfans,
Enchaînés à jamais par vos bras triomphans,
Entendent vos aimables chants !
Qu'ils ſentent expirer leur fureur mutuelle;
Que l'Horreur vous écoute et ſe change en douceur;
Que le Ciel applaudiſſe, et que la Terre, unie
Aux concerts de votre harmonie,
Diſe : Je lui dois mon bonheur !

J'ai toujours eſpéré cette paix univerſelle, comme ſi j'étais un bâtard de l'abbé de *Saint-Pierre*. La faire pour ſoi tout ſeul ſerait d'un roi qui n'aime que ſon trône et ſes Etats, et cette façon de penſer n'eſt pas ſelon nous autres philoſophes, qui tenons qu'il faut aimer le genre-humain. L'abbé de *Saint-Pierre* vous dira, Sire, que pour gagner paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Siléſiens. La relation de votre bataille de Chotſits (1), que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous

(1) Cette bataille eſt du 17 mai 1742; elle porte ordinairement le nom de Czaſlaw.

ſavez écrire comme combattre ; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philoſophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modeſtie. Cette ſimplicité eſt bien plus héroïque que ces inſcriptions faſtueuſes qui ornaient autrefois trop ſuperbement la galerie de Verſailles, et que *Louis XIV* fit ôter par le conſeil de *Deſpréaux ;* car on n'eſt jamais loué que par les faits : cette petite anecdote pourra ſervir à augmenter votre eſtime pour *Louis XIV.* (2) 1742.

J'eſpère bientôt, Sire, voir votre galerie de Charlotembourg, et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen, qui fait tant de choſes de bonne heure. Je ſerai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore paſſer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotſits en vers ? quel triſte nom que ce Chotſits ! n'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotſits, qui ne rime à rien, et qui écorche les oreilles ? n'importe, je voudrais paſſer ma vie auprès du vainqueur de Chotſits.

(2) Il en reſtait encore de très-faſtueuſes ; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenſer les nations voiſines.

——— Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur :
1742. Je ne préfère point à ſa cour glorieuſe
Ces tendres ſentimens, et la langueur flatteuſe
Que vous imputez à mon cœur.
Vous prenez pour faibleſſe une amitié ſolide ;
Vous m'appelez Renaud de molleſſe abattu ;
Grand Roi, je ne ſuis point dans le palais d'Armide,
Mais dans celui de la Vertu.

Oui, Sire, mettant à part héroïſme, trône, victoires, tout ce qui impoſe le plus profond reſpect, je prends la liberté, vous le ſavez bien, de vous aimer de tout mon cœur ; mais je ſerais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre Majeſté, ſi j'abandonnais pour le plus grand homme de ſon ſiècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur eſt auſſi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuſe et inébranlable m'a depuis dix ans impoſé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai ſacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ſes autels.

Puiſſé-je ainſi dans le cours de ma vie,
Paſſer du ciel de mon héros
A la planète d'Emilie !
Voilà mes tourbillons et ma philoſophie,
Et le but de tous mes travaux.

Je vais commencer à envoyer à votre Majeſté les papiers qu'elle demande, et elle aura le reſte dès que je ſerai à Bruxelles. —— 1742.

Vainqueur de Charle, et ſon ami,
Soyez donc celui de la France.
Ne ſoyez point vertueux à demi ;
Avec le monde entier ſoyez d'intelligence.

Dieu et le diable ſavent ce qu'eſt devenue la lettre que j'écrivis à votre Majeſté ſur ce beau ſujet, vers la fin du mois de juin, et comment elle eſt parvenue en d'autres mains ; je ſuis fait moi pour ignorer le deſſous des cartes. J'ai eſſuyé une des plus illuſtres tracaſſeries de ce monde, mais je ſuis ſi bon coſmopolite que je me réjouirai de tout.

1742.

LETTRE LVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 juillet.

MON CHER VOLTAIRE,

Je vous paye à la façon des grands ſeigneurs, c'eſt-à-dire que je vous donne une très-mauvaiſe ode (1) pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je penſe que c'eſt une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique; mais vous devez vous en prendre à vous-même; vous m'avez incité à défendre ma cauſe. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux eſt celui de la juſtice et de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poëſie, quand même les vers alexandrins n'en feraient pas auſſi harmonieux qu'on pourrait le déſirer.

La reine de Hongrie eſt bien heureuſe d'avoir un procureur qui entende auſſi bien que vous le raffinement et les ſéductions de la parole. Je m'applaudis que nos différens

(1) Sur les jugemens que le public porte ſur ceux qui ſont chargés du malheureux emploi de politiques.

ne ſe ſoient pas vidés par procès, car, en jugeant de vos diſpoſitions en faveur de cette reine, et de vos talens, je n'aurais pu tenir contre *Apollon* et *Vénus*. 1742.

Vous déclamez à votre aiſe contre ceux qui ſoutiennent leurs droits et leurs prétentions à main armée; mais je me ſouviens d'un temps où, ſi vous euſſiez eu une armée, elle aurait à coup sûr marché contre les *Desfontaines*, les *Rouſſeau*, les *Vanduren*, &c. &c. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de *Saint-Pierre* n'aura pas lieu, il ne reſtera d'autres reſſources aux rois, pour terminer leurs différens, que d'uſer des voies de fait pour arracher de leurs adverſaires les juſtes ſatisfactions auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en réſultent, ſont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être conſidérée comme un petit accès de fièvre qui a ſaiſi l'Europe, et l'a quittée preſque auſſitôt.

Je m'embarraſſe très-peu des cris des Pariſiens: ce ſont des frelons qui bourdonnent toujours; leurs brocards ſont comme les injures des perroquets, et leurs jugemens auſſi graves que les déciſions d'un ſapajou ſur des matières métaphyſiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les

1742. parens du grand *Broglio* ſoient indiſpoſés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme? Je ne me pique point de don-quichotiſme; et loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redreſſer les miennes, ſi je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais *Voltaire* le philoſophe ne ſe laiſſera entraîner par le nombre. Premièrement c'eſt une règle générale qu'on n'eſt tenu à ſes engagemens qu'autant que ſes forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiſcence de ſa nouvelle épouſée. Mais comme dans le mariage les déſirs de la femme abſorbent ſouvent les forces du mari, de même dans la guerre la faibleſſe des alliés appeſantit le fardeau ſur un ſeul, et le lui rend inſupportable. Enfin, pour finir la comparaiſon, lorſqu'un mari croit avoir des preuves ſuffiſantes de la galanterie de ſa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article; vous êtes aſſez inſtruit et aſſez politique pour le ſentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant

votre ſéjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et je voudrais que vous fuſſiez au ſeul endroit où vous n'êtes pas, pour vous réitérer combien je vous eſtime et je vous aime. *Vale.* 1742.

FÉDÉRIC.

LETTRE LVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 7 d'auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me dites poëtiquement de ſi belles choſes (*), que ſi je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trève de héros, d'héroïſme, et de tous ces grands mots qui ne ſont plus propres depuis la paix qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelques hémiſtiches de vers tragiques.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage
Amuſeront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage,

(*) Voyez auſſi le volume d'Epîtres, aux années correſpondantes.

1742. Qui, vous ſoit dit, eſt un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne ſont jamais plus charmans que ſur le badinage. Il n'eſt pas donné à tout le monde de faire rire l'eſprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'eſt ni Dieu ni le diable, mais bien un miſérable commis du bureau de la poſte de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre ; il l'a envoyée à Paris et par-tout. Je crois que le vieux *Neſtor* n'eſt pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher *Voltaire*, de reſtituer une ſyllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez ſi inhumainement ravie : et puiſqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque choſe, j'oſe vous faire remarquer que Cotuchitz rime aſſez bien à Molvitz : me voilà quitte de la rime et de la raiſon.

Vous vous formaliſez de ce que je vous crois de la paſſion pour la marquiſe *du Châtelet;* je penſais mériter des remercîmens de votre part, de ce que je préſumais ſi bien de vous. La Marquiſe eſt belle, aimable ; vous êtes ſenſible, elle a un cœur ; vous avez des ſentimens, elle n'eſt pas de marbre ; vous habitez enſemble depuis dix années. Voudriez-vous

me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philoſophie à la plus aimable femme de France? Ne vous en déplaiſe, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre perſonnage. Je n'imaginais pas que les plaiſirs fuſſent exilés du temple de la Vertu, que vous habitez. 1742.

Quoi qu'il en ſoit, vous m'avez promis de me ſacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me ſuffit. Plus je croirai que cette abſence de la Marquiſe vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaiſſance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choſes,
Toutes nouvellement écloſes,
Et des bons mots ſur tous ſujets.
Juvénal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ſes roſes,
Horace fera vos portraits,
Le bon, le ſimple la Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, ſans gêne,
Que nous écouterons voluptueuſement.
Ami, votre diſcernement
Mêlera ſes préceptes graves,
Et mettra de juſtes entraves
A notre feu trop pétillant.

1742.

Pour ſoutenir notre enjoûment,
Et tout l'effor de la faillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous ſervir d'ambroſie;
Et dans cette bachique orgie
L'on ſaura fuir également
L'aſſoupiſſante léthargie,
Et le fougueux emportement.

Adieu, cher *Voltaire*; ſoyez juſte envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame *du Châtelet*, mais dans le commerce des dieux, n'oubliez pas les hommes qui vous eſtiment, et donnez-leur quelques-uns de vos momens.

FÉDÉRIC.

LETTRE LVIII. 1742.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 26 auguſte.

De la ſource où la Faculté
Promet à la goutte et colique,
Gravelle, chancre et ſciatique,
La bonne humeur et la ſanté;

De cet endroit où tant de gens viennent pour ſe divertir, et d'où tant d'autres s'en retournent ſans être guéris, et où la charlatanerie des médecins, les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également, où enfin l'infirmité et les préjugés amènent tant de perſonnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel eſprit.

Nous ſommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet tel que vous l'avez fait repréſenter ſur le théâtre de Paris, et de ramaſſer ce que vous avez fait du Siècle de *Louis XIV*, pour m'en amuſer et pour m'inſtruire. Vous ſerez reçu avec tout le déſir de l'impatience et avec tout l'empreſſement de l'eſtime. *Vale.*

FÉD ÉRIC.

1742.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 auguſte.

APRÈS votre belle campagne,
Après ces vers brillans et doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnaſſe habitez-vous?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des ſots et des fous,
Qu'un triſte Eſculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'eſt emparée de moi ſur le chemin de Lille à Bruxelles, ſoit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-chapelle. Cette fluxion me rend ſourd, et il ne faut pas l'être avec votre Majeſté; ce ſerait être impuiſſant en préſence de ſa maîtreſſe. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je ſuis condamné à reſter dans mon lit, faire tranſcrire le Mahomet tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philoſophes, et tel qu'il a

révolté les dévots; c'eſt l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites perſécutèrent *Molière*, et les fanatiques ſe ſont ſoulevés contre moi. J'ai cédé au torrent ſans dire un ſeul mot; ſi *Socrate* en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë. 1742.

J'avoue que je ne ſais rien qui déshonore plus mon pays que cette infame ſuperſtition faite pour avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Pruſſe pour maître, et le peuple anglais pour concitoyen. Nos Français en général ne ſont que de grands enfans; mais auſſi, c'eſt à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres penſans eſt excellent chez nous, et demande grâce pour le reſte.

A l'égard de mon bavardage hiſtorique, une première cargaiſon partit le 20 de ce mois de Paris, adreſſée au fidelle *David Gérard*, et la ſeconde eſt toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Majeſté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différens écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai raſſemblé.

Je m'imagine que le paquet eſt actuellement en chemin pour venir ennuyer votre Majeſté à Aix-la-chapelle.

Je ſais certainement (ſi ce mot eſt permis aux hommes) que ce n'eſt point un commis

1742. de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle eſt devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'eſt fait à Paris dans un temps de criſe, et c'eſt un eſpion de la perſonne que votre Majeſté ſoupçonne qui a fait tout le mal.

Votre Majeſté l'avait très-bien deviné, elle ſe connaît aux petites choſes comme aux grandes.

Surtout qu'elle connaît bien les injuſtices des hommes qui ſe mêlent de juger les rois, et que ſon ode ſur cette matière toute neuve, eſt pleine d'une poëſie et d'une philoſophie vraie et ſublime!

Plût à Dieu que votre Majeſté eût également raiſon dans les beaux complimens qu'elle me fait, dans ſon avant-dernière lettre, au ſujet de la Marquiſe!

Ah, vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur;
Plût au ciel que je l'euſſe encore,
Ce premier des divins préſens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui paſſe avec nos beaux ans!

J'approche,

J'approche, hélas! de la nuit ſombre
Qui nous engloutit ſans retour; 1742.
D'un homme je ne ſuis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adreſſez donc à des poëtes
Qui ſoient encor dans leur printemps,
Les très-déſirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Greſſet eſt dans cet heureux temps;
C'eſt Greſſet qui devait ſe rendre
Dans le Parnaſſe de Berlin;
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'oſa faire ce chemin.
Il languit dans ſa Picardie
Entre les bras de ſa catin,
Et ſur des vers de tragédie.

1742.

LETTRE LX.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le premier ſeptembre.

Federicus Virgilio, ſalut.

Je ſuis arrivé dans la capitale de *Charlemagne*, et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court ſous votre nom, et qui, de quelque auteur qu'elle puiſſe être, mériterait d'être ſortie de votre plume. Elle a fait ma conſolation dans un pays où il n'y a guère de ſociété, où l'on boit les eaux du Styx, et dans lequel la charlatanerie des médecins étend ſa domination juſque ſur l'eſprit. Je voudrais que les Français penſaſſent tous comme l'auteur de cette lettre, et que leur fureur partiale devînt plus équitable envers les étrangers; je voudrais enfin que vous euſſiez fait cette lettre, et que vous me l'euſſiez envoyée. Mais qu'ai-je beſoin de vos lettres? l'auteur eſt dans le voiſinage: ſi vous veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaiſir de vous entendre à celui de vous lire. J'eſpère de votre politeſſe que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce Mahomet proſcrit

en France par les bigots, et œcuméniſé par les philoſophes à Berlin. 1742.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'eſpère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon eſtime peut avoir à vous dire. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 ſeptembre.

Vous laiſſez repoſer la foudre et les trompettes,
Et, ſans plus étaler ces raiſons du plus fort,
Dans vos fiers arſenaux, magaſins de la mort,
De vingt mille canons les bouches ſont muettes.
J'aime mieux des ſoupers, des opéra nouveaux,
Des paſſe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'aſſaſſins héroïques,
Gens ſans eſprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaiſirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac (1) les marbres reſpectables,

(1) Le roi de Pruſſe avait fait acheter à Paris une collection de ſtatues antiques que le cardinal de *Polignac* avait formée.

1742. Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?
Tous ces buſtes fameux ſemblent déjà vous dire:
Que feſons-nous à Rome au milieu des débris
Et des beaux arts et de l'Empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en ſoutane et courtiſans en mitre,
Portant au capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
Ah! loin des monſignors tremblans dans l'Italie,
Reſtons dans ce palais, le temple du Génie;
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui;
Rome n'eſt que la ſainte, et l'autre eſt avec lui.

Sans doute, Sire, que les ſtatues du cardinal de *Polignac* vous diſent ſouvent de ces choſes-là; mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté, qui n'eſt pas de marbre, et qui vaut bien toutes vos ſtatues.

Hier je fus en préſence
De deux yeux mouillés de pleurs,
Qui m'expliquaient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des lois
Aux ames les plus rebelles,
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui ſoit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, Sire, et ce très-joli viſage appartiennent à madame de *Valſtein* ou *Vallenſtein*, l'une des petites nièces de ce fameux duc de *Valſtein* que l'empereur *Ferdinand* fit ſi proprement tuer au ſaut du lit par quatre honnêtes irlandais; ce qu'il n'eût pas fait aſſurément s'il avait pu voir ſa petite nièce. 1742.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux verſaient des larmes ?
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit : C'eſt la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois, répondis-je; ils ont fait pleurer de beaux yeux, ſans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendreſſe, leur inconſtance,
Leur ambition, leurs fureurs,
Ont fait ſouvent verſer des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cauſe de ſa douleur vient de ce que le comte de *Furſtemberg* eſt pour ſix mois les bras croiſés, par l'ordre de votre Majeſté, dans le château de Véſel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fît pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières; la première d'avoir une armée de cent

mille hommes, et d'aſſiéger Véſel; la ſeconde,
1742. de ſe faire préſenter à votre Majeſté, et que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valſtein vous portait la demande,
Et qui diſait ces mots que l'on doit retenir:
Alors qu'une belle commande,
Les autres ſouverains doivent tous obéir.

LETTRE LXII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 2 ſeptembre.

Je ne ſais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière, auſſi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaiſir ſi vous l'aviez ſuivie de près; mais à préſent je crois être privé du plaiſir de vous voir. Je pars le 7 pour la Siléſie.

C'eſt bien ici le pays le plus ſot que je connaiſſe. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'uniſſon de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne penſent point; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le ſens commun, et

que l'occupation de la ſanté doit tenir lieu de toute autre choſe. 1742.

M. *Chapel* et M. *Cotzviler* ne veulent abſolument pas que l'on faſſe des vers ; ils diſent que c'eſt un crime de lèſe-faculté, et qu'on ne peut boire de l'Hippocrène et de leurs eaux bourbeuſes en même temps dans le petit empire d'Aix. Je ſuis obligé de céder à leurs volontés ; mais Dieu ſait comme je m'en dédommagerai lorſque je ferai de retour chez moi.

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet. Je ſuppoſe que le prudent *David Gérard* aura tout gardé à Berlin juſqu'à mon arrivée. Je vous aſſure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que vous m'envoyez, et que vous faites par vos ouvrages la plus ſolide conſolation de ma vie.

Adieu, mon cher *Voltaire ;* je vous charge de la nourriture de mon eſprit ; envoyez-moi tantôt de ces mets ſolides qui donnent des forces, et tantôt de ces mets fins dont la ſaveur charmante flatte et réveille le goût.

Soyez perſuadé de l'eſtime, de l'amitié et de tous les ſentimens diſtingués que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

1742.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 13 d'octobre.

J'ÉTAIS juſtement occupé à la lecture de cette hiſtoire (1) réfléchie, impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles, lorſque je reçus votre lettre. La première eſpérance que je conçus, fut de recevoir la ſuite des cahiers. Le peu que j'en ai, me fait naître le déſir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui ſoit auſſi capable que le vôtre de donner des idées juſtes, de former le goût, d'adoucir et de polir les mœurs. Il ſera l'ornement de notre ſiècle, et un monument qui atteſtera à la poſtérité la ſupériorité du génie des modernes ſur les anciens. *Cicéron* diſait qu'il ne concevait pas comment les augures feſaient pour s'empêcher de rire quand ils ſe regardaient : vous faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules et les fureurs du clergé.

Le ſiècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, &c.

(1) Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations.

mais

mais j'oſe dire, à ſon honneur, qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares et cruelles qu'on reproche aux précédens ; moins de fourberies, moins de fanatiſme ; plus d'humanité et de politeſſe. Après la guerre de Pharſale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts diſcutés que dans la guerre préſente ; il s'agit de la prééminence des deux plus puiſſantes maiſons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre ; ce ſont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, et de trouver place à la ſuite de l'hiſtoire que vous vous propoſez d'écrire. 1742.

Je regrette ces maux dont le monde eſt couvert,
Ces nœuds que la Diſcorde a ſu l'art de diſſoudre :
Les aigles pruſſiens ont ſuſpendu leur foudre
Au temple de Janus que mes mains ont ouvert.
N'inſultez point, ami, l'intrépide courage
Que mes vaillans ſoldats oppoſent à l'orage ;
L'intérêt n'agit point ſur mes nobles guerriers ;
Ils ne demandent rien, leur amour eſt la gloire,
Le prix de leurs travaux n'eſt que dans la victoire.
Le repos leur eſt dû, et c'eſt ſous leurs lauriers
Que les Arts, les Plaiſirs vont élever leur temple,
Que le Germain ſurpris avec ardeur contemple.

C'eſt ce temple dont vous jouirez lorſque

—— vous le voudrez bien, et dont, en attendant,
1742. les inſtructions et les plaiſirs ſortiront pour nous autres.

J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de *Polignac*,

Que Polignac, ce ſavant homme,
Eſcamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde ſurpris
Nous eſcamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de Mahomet; elle eſt pleine de réflexions vraies et d'alluſions très-fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut parfois de vos bons mots;
Leurs ſottiſes, leurs momeries,
Leur vierge, leurs ſaints, leurs folies,
Et le non-ſens de leurs héros,
Leurs fourbes et leurs tromperies,
Et leurs ſaintes ſupercheries
Mériteraient que leurs chapeaux
Fuſſent tout ornés de grelots;
Que du ſaint-père juſqu'au diacre,
Au lieu de tonſure et de ſacre,
On eût tranché certains morceaux,
Qui, par le vœu de pucelage,

Chez eux ne ſont d'aucun uſage,
Et ſcandaliſent leurs égaux. 1742.

Je ne connais pas madame de *Valſtein* : je ſais bien que ſon ſoi-diſant neveu a eu de très-mauvais procédés avec ſes ſupérieurs, et que même il a voulu ſe battre à toute force.

Faites des vers et des hiſtoires à l'infini, mon cher *Voltaire*, vous ne raſſaſierez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la ſource de ma reconnaiſſance. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, novembre.

SIRE,

Je ſuis bien heureux que le plus ſage des rois ſoit un peu content de ce vaſte tableau que je fais des folies des hommes. Votre Majeſté a bien raiſon de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages ſur ces ſiècles de ténèbres et de cruautés ;.

Et qu'il vaut mieux, ô blaſphèmes maudits!
Vivre à préſent qu'avoir vécu jadis.

1742. Plût à Dieu que tous les princes euſſent pu penſer comme mon héros ; il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que DIEU eſt dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend S^t *Thomas*. Il y a un caſuiſte qui examine ſi la Vierge eut du plaiſir dans la coopération de l'obombration du Saint-Eſprit ; il tient pour l'affirmative, et en apporte de fort bonnes raiſons. On a écrit contre lui de beaux volumes, mais il n'y a eu dans cette diſpute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partiſans de *Luther*, de *Zuingle*, de *Calvin* et du pape en avaient uſé de même, il n'y aurait eu que du plaiſir à vivre avec ces gens-là.

Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le janſéniſme et le moliniſme y entretiennent une diſcorde qui pourrait bien devenir ſérieuſe, parce qu'on traite ces chimères ſérieuſement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, et les peuples en riront ; mais les princes qui ont des confeſſeurs ſont rarement des rois philoſophes.

J'envoie à votre Majeſté une petite cargaiſon d'impertinences humaines qui feront une nouvelle preuve de la grande ſupériorité du ſiècle de *Frédéric* ſur les ſiècles de tant d'empereurs ;

mais, Sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez. 1742.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre Majeſté ſe fait repréſenter paiſiblement des comédies dans ſon palais. La troupe qui a joué devant elle n'eſt pas probablement comme ſes troupes guerrières ; elle n'eſt pas, je crois, la première de l'Europe.

Je penſe avoir trouvé un jeune homme d'eſprit et de mérite, qui fait fort joliment des vers, et qui ſera très-capable de ſervir aux plaiſirs de mon héros, de conduire ſes comédiens, et d'amuſer celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, et alors j'en donnerai des nouvelles plus poſitives à votre Majeſté.

J'eſpère auſſi lui envoyer deux ou trois ſiècles de plus ; mais il me faut autant de livres que vous avez de ſoldats, et ce n'eſt guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenſes recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à préſent votre Majeſté jouit de la belle collection du cardinal de *Polignac*.

1742.

Roi très-ſage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le ſalon de Marius !
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome,
Le don de penſer toujours bien,
D'agir en prince et vivre en homme,
Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens et les Heſſois en ordre de bataille ; ce ſont de belles troupes, mais cela n'approche pas encore de celles de votre Majeſté, et elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles ſortent de leur garniſon. On diſait qu'elles allaient à Dunkerque ; le chemin eſt un peu ſcabreux, quoiqu'il paraiſſe aſſez beau.

Sire, que votre Majeſté conſerve ſes bontés à ſon éternel admirateur !

LETTRE LXV. 1742.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 novembre.

J'AI vu ce monument durable
Qu'au genre-humain vous érigez ;
J'ai lu cette hiſtoire admirable
De fous, de ſaints et d'enragés,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière,
Et de ces ſucceſſeurs de Pierre
Que joyeuſement vous bernez.

Que je ſuis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain!
Ah! ſi j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant et ſévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité, continuez-le pour le bonheur des hommes. C'eſt un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez ſi fort mis dans le goût du travail, que j'ai fait une épître, une comédie et des mémoires qui, j'eſpère, feront fort curieux. Lorſque les deux premières pièces

1742. feront corrigées de façon que j'en ſois ſatisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous communiquer que des fragmens de la troiſième; l'ouvrage en entier n'eſt pas de nature à être rendu public. Je ſuis cependant perſuadé que vous y trouveriez quelques endroits paſſables.

Je vois que vous avez une idée aſſez juſte de nos comédiens; ce ſont proprement des danſeurs dont la famille de *la Cochois* fait la comédie. Ils jouent paſſablement quelques pièces du théâtre italien et de *Molière*; mais je leur ai défendu de chauſſer le cothurne, ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de *Polignac* eſt arrivée à bon port, ſans que les ſtatues aient ſouffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
Les décombres de Rome entière,
Ce marbre et cette antique pierre;
Et pourquoi chercher les portraits
De Virgile, Horace et d'Homère?
Leur eſprit et leur caractère,
Plus eſtimables que leurs traits,
Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apoſtolique, qui pouvait vous poſſéder, avait donc grand tort de ramaſſer tous ces buſtes; mais moi qui n'ai pas cet

honneur-là, il me faut vos écrits dans ma bibliothéque, et ces antiques dans ma galerie. 1742.

Je ſouhaite que meſſieurs les Anglais ſe divertiſſent auſſi bien cet hiver en Flandres, que je me propoſe de paſſer agréablement mon carnaval à Berlin. J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe, comme une coquette donne certaines faveurs cuiſantes à ſes galans. J'en ſuis guéri heureuſement, et je conſidère à préſent comme les autres vont ſe tirer des remèdes par leſquels ils paſſent. La fortune ballotte le pauvre empereur et la reine de Hongrie; je ſuis d'avis que la fermeté ou la faibleſſe de la France en décidera.

Au moins ſouvenez-vous que je me ſuis approprié une certaine autorité ſur vous; vous êtes comptable envers moi de vos Siècles, de l'Hiſtoire générale, &c. comme les chrétiens le ſont de leurs momens envers leur doux Sauveur. Voilà ce que c'eſt que le commerce des rois, mon cher *Voltaire;* ils empiètent ſur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en ſoit, vous m'enverrez votre hiſtoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car ſi je m'en croyais, il y aurait longtemps que j'aurais fait imprimer un manifeſte

par lequel j'aurais prouvé que vous m'appar-
1742. tenez, et que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre par-tout où je vous trouverais.

Adieu, portez-vous bien, ne m'oubliez pas, et ſurtout ne prenez point racine à Paris, ſans quoi je ſuis perdu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

J'AI reçu votre lettre aimable
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours *votre Majeſté*. Cela eſt bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi ; mais moi, qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le monarque pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur. 1742.

Dites-moi par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
Celui-ci, gai, doux et paiſible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier ;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire :
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros ! eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'eſt qu'un jeu,

1742. Et bien rimer eſt difficile.
Mais non, cet art noble et charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement :
Homme univerſel que vous êtes !
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des poëtes,
Et de Mars le foudre aſſommant.
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toujours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon ſeigneur et maître voyaient la lettre de votre Majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette, et même de quelque choſe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuiſantes, et qui ſe moque de ſes galans dans les remèdes, eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en aient dit les *Céſars*, et les *Antoines*, et les *Octaves*, vos devanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois ; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous ; mais ne ſoyez jamais inconſtant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuſes
Aux rois qui le méritent bien. 1742.
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promeſſes ſont trompeuſes.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous euſſe aimé cruelle,
Je jouirai ſans repentir
Des careſſes et du plaiſir
Que fait votre muſe infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers ; mais comme votre Majeſté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de *Lintz*, elle ne juge pas non plus de l'eſprit des Français par les étrennes de la Saint-Jean ni par les groſſièretés de l'abbé *Desfontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos ſibarites de Paris. Voici le ſeul trait digne, je crois, d'être conté à votre Majeſté. Le cardinal de *Fleuri*, après avoir été aſſez malade, s'aviſa, il y a deux jours, ne ſachant que faire, de dire la meſſe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. M. *Amelot* et M. de *Breteuil* arrivèrent, et lui dirent qu'il ſe jouait à ſe tuer : *Bon, bon, Meſſieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans, quel homme !

Sire, vivez autant, duſſiez-vous dire la meſſe
1742. à cet âge, et moi la ſervir.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE LXVII.

DU ROI.

A Berlin, le 5 décembre.

Au lieu de votre Pucelle et de votre belle hiſtoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramaſſer et de coudre enſemble. Je l'ai fait repréſenter aux noces de *Céſarion*, et encore a-t-elle été fort mal jouée. D'*Eguille*, qui m'a rendu votre lettre d'antique date, eſt arrivé ; on dit qu'il a plus d'étoffe que ſon frère, je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la Pucelle que l'alpha et l'oméga ; ſi je pouvais avoir les IV, V, VI et VII^{e} chants, alors ce ſerait un tréſor dont vous m'auriez mis pleinement en poſſeſſion.

Il me ſemble que les créanciers de meſdames les dix-ſept Provinces ſont auſſi preſſés de leur payement que meſſieurs les maréchaux de France ſont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous

prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, et qu'il n'eſt pas encore clair qui de nous deux reſtera le débiteur. 1742.

Si Paris eſt l'île de Cythère, vous êtes aſſurément le ſatellite de *Vénus ;* vous circulez à l'entour de cette planète, et ſuivez le cours que cet aſtre décrit de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puiſſe vous y attirer, à moins que nos aſtronomes de l'académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du Nord ne ſont pas auſſi mous que les peuples d'Occident ; les hommes chez nous ſont moins efféminés, et par conſéquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'eſt juſtement cette vie de ſibarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant d'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux.

Surtout, en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou ſaurait mieux voiler,
Mais que ma bouche enfin ne peut diſſimuler.

Adieu, cher *Voltaire ;* écrivez-moi ſouvent, et ſurtout envoyez-moi vos ouvrages et la Pucelle. J'ai tant d'affaires que ma lettre ſe

—— ſent un peu du ſtyle laconique. Elle vous
1742. ennuiera moins, ſi je n'en ai pas déjà trop dit.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVIII.

DU ROI.

Le 22 février.

—— NOUS avons dit hier de vous tout le bien
1743. que l'on peut dire d'un mortel. La ſalle du ſouper était un temple où l'on vous feſait des ſacrifices. Il faut aſſurément qu'il y ait quelque choſe de divin en vous, car vous récompenſez d'abord les bonnes actions dès qu'elles ſont faites : je viens de recevoir ce matin une lettre charmante et qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de ſuite, ce qui m'a empêché de vous écrire plutôt.

Je vous demande à préſent une nouvelle explication au ſujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le cardinal mort, et les affaires ſe font d'une façon différente. Il eſt bon de ſavoir quels ſont les canaux dont il faut ſe ſervir : j'ai participé vivement à vos trophées;

il

il m'a ſemblé que j'avais fait Mérope, et que c'était à moi que le public rendait juſtice. 1743.

Je ſuis ſur le point de partir pour la Siléſie, mais ce ne ſera que pour peu de temps ; après quoi je renouerai mon commerce avec les Muſes. Envoyez-moi, je vous prie, la Pucelle (j'ai la rage de la dépuceler), et votre hiſtoire, et vos épigrammes, et vos odes, et vous-même. Enfin j'eſpère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point injuſtice ſur mon caractère : d'ailleurs il vous eſt permis de badiner ſur mon ſujet comme il vous plaira.

Adieu, cher *Voltaire ;* je vous aime, je vous eſtime, et vous aimerai toujours.

FÉDÉRIC.

1743.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Le 26 mars.

J'AI bien cru que vous ſeriez content de ma ſœur de Brunſvick. Elle a reçu cet heureux don du ciel, ce feu d'eſprit, cette vivacité par où elle vous reſſemble, et dont malheureuſement la nature eſt trop chiche envers la plupart des humains :

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du ciel pour vous ſembla ravir,
Mais dont ſa main trop limitée
Ne put aſſez bien ſe munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.

C'eſt-là cependant leur folie ;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le ſot croit en avoir,
Et du matin juſques au ſoir
Prend pour eſprit l'étourderie.
La bégueule avec ſon miroir
Le met dans ſa minauderie ;

Le gros ſavant qui fait valoir
L'aſſommant poids de ſon ſavoir, 1743.
Se chatouille, et ſe glorifie
Que le ciel l'ait voulu pourvoir
Du ſens dont ſa tête eſt bouffie.

Il n'eſt pas juſqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre;
Pour s'en déſabuſer, je crois
Qu'il doit ſuffire de l'entendre.

Je ne ſais trop où vous êtes à préſent, mais je ſuis toutefois perſuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y ſerez oublié. C'eſt de quoi vous aſſure votre admirateur,

FÉDÉRIC.

P. S. Mon ſouvenir chez vous s'efface,
S'il faut qu'un maudit barbouilleur
Tant bien que mal vous le retrace; (1)
Je ne veux point, ſur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

(1) M. de *Voltaire* avait fait demander le portrait du roi.

1743.

LETTRE LXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 6 d'avril.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me comblez de biens pendant que je garde ſur vous un morne ſilence : je reçois les fruits précieux de votre amitié, de vos veilles et de votre étude, lorſque je cours encore de province en province, ſans pouvoir fixer mon étoile errante, et reprendre mes anciens erremens.

Me voilà enfin de retour de Breſlau après avoir politiqué, financé et martialiſé de reſte. Je compte de goûter à préſent quelque repos et de recommencer mon commerce avec les Muſes. Je vous enverrai bientôt l'avant-propos de mes Mémoires. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort et celle de mes contemporains, et cela parce qu'il eſt écrit en toute vérité, et que je ne me ſuis éloigné en quoi que ce ſoit de la fidélité qu'un hiſtorien doit mettre dans ſes récits. Votre hiſtoire de l'eſprit humain eſt admirable, mais qu'elle eſt humiliante pour notre eſpèce et pour la Providence

même ! ſi pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde et ſervir de reſſorts aux changemens qui arrivent ſur la terre. 1743.

Je ſuis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait ſi fort abattu. Je me flatte que l'eſprit ſoutiendra le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'*Argens* a fait repréſenter ſa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris ; mais je l'en ai diſſuadé, car il aurait été ſifflé à coup sûr. Vous êtes unique : vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, et un poëme épique à vingt ; mais tout le monde n'eſt pas *Voltaire*.

Les tracaſſeries ridicules des dévots de Paris ſont parvenues juſqu'au Nord. Je m'attendais bien que *Voltaire* ſerait réprouvé dès qu'il comparaîtrait devant un aréopage de *Midas* croſſés-mitrés. Gagnez ſur vous de mépriſer une nation qui méconnaît le mérite des *Belliſle* et des *Voltaire*, et venez dans un pays où l'on vous aime, et où l'on n'eſt point bigot. Adieu.

FÉDÉRIC.

La Pucelle, la Pucelle, la Pucelle ! et encore la Pucelle ! pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la-moi.

1743.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

A Potſdam, le 21 mai.

DEPUIS quand, dites-moi, Voltaire,
Etes-vous donc dégénéré?
Chez un philoſophe épuré
Quoi la grâce efficace opère!
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aſpergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obſtiné,
Allez-vous devenir hermite?
D'un ton ſaintement nazillard,
Et marmottant quelque prière,
En bâillant liſant le bréviaire,
On vous enrôle à Saint-Médard,
Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux,
Se diſputant avec ſaint Pierre
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le ſaint feſant une oraiſon,
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit et vous explique

L'œuvre de la conception,
Tandis qu'au Parnaſſe, Apollon 1743.
Se plaint, et voit avec grand'peine
Qu'on enlève au ſacré vallon
L'élégance de votre veine ;
Et que ce cygne harmonieux
Qui charmait les bords de la Seine,
Profanera l'eau d'Hyppocrène
Pour des prêtres audacieux.
Mais quel objet me frappe, ô Dieux !
Locke à la main, déſeſpérée,
Et de douleur tout éplorée,
Je vois la triſte Châtelet ;
Hélas ! mon perfide me troque,
Dit-elle, et me plante-là net,
Pour qui ? pour Marie Alacoque !

C'eſt ce que je préſume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, et ſur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma ſurpriſe et de l'étonnement d'un eſprit philoſophique, lorſqu'il voit le miniſtre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la ſuperſtition.

Les *Midas* mitrés triomphent, dans ce ſiècle, des *Voltaire* et des grands hommes ! mais c'eſt apparemment le ſiècle où les ignorans doivent en tous genres être préférés,

—— en France, aux ſavans et aux habiles gens.
1743. *O tempora ! ô mores !*

Quarante ſavans perroquets,
Tour à tour maîtres et valets
De l'uſage et de la grammaire,
Placés au Parnaſſe français,
Vous en ont donc exclu, Voltaire ?
C'eſt ſans doute par vanité ;
Ce refus n'eſt pas ridicule :
Une auſſi brillante clarté
Eût de leur faible crépuſcule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France eſt le ſeul pays en Europe où les (*) *ânes* et les ſots puiſſent à préſent faire fortune. Je vous envoie l'avant-propos de mes Mémoires ; le reſte n'eſt point oſtenſible.

Je ne vous écris point auſſi ſouvent que je le voudrais ; ne vous en prenez point à moi, mais à tant et tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher *Voltaire*, ne m'oubliez point, malgré mon ſilence, et croyez que ſur le ſujet de l'amitié je ne penſe pas moins à vous qu'autrefois.

FÉDÉRIC.

(*) Voyez le Commentaire ſur la vie de l'auteur de la Henriade, Mélanges littér. tome III.

LETTRE

LETTRE LXXII. 1743.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de juin.

QUAND votre ami, tranquille philoſophe,
Sur ſon vaiſſeau qu'il a ſouſtrait aux vents,
Voit à regret l'illuſtre cataſtrophe
Que le deſtin fait tomber ſur les grands,

Je voudrais que vous vinſſiez une fois à Berlin pour y reſter, et que vous euſſiez la force de ſouſtraire votre légère nacelle aux bourraſques et aux vents qui l'ont battue ſi ſouvent en France. Comment, mon cher *Voltaire*, pouvez-vous ſouffrir que l'on vous exclue ignominieuſement de l'académie, et qu'on vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville; je ne m'accommoderais point de ce contraſte; et de plus, la légéreté des Français ne leur permet pas d'être jamais conſtans dans leurs ſuffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ſes jugemens à votre égard; quittez un pays où les *Belliſle*, les *Chauvelin*, et les *Voltaire* ne trouvent point de protection. Adieu.

FÉDÉRIC.

Envoyez-moi la Pucelle, ou je vous renie.

1743.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

A Magdebourg, le 25 de juin.

Oui, votre mérite proſcrit
Et perſécuté par l'envie,
Dans Berlin qui vous applaudit,
Aura ſon temple et ſa patrie.

Je ſuis juſqu'à préſent plus errant que le juif que d'*Argens* fait écrire et voyager. Nouveau *Syſyphe*, je fais tourner la roue à laquelle je ſuis condamné de travailler; et tantôt dans une province et tantôt dans une autre, je donne l'impulſion au mouvement de mon petit Etat, affermiſſant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre, réformant les vieux abus et donnant lieu à de nouveaux; enfin, corrigeant des fautes et en feſant de ſemblables. Cette vie tumultueuſe pourra durer deux mois, ſi le lutin qui me promène n'a réſolu de me lutiner plus longtemps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les reſſorts incorrigibles de mon bas-ventre, qui parfois font donner votre ami au diable. Si alors je

puis avoir le plaiſir de vous y voir, ce me ſera très-agréable ; car je crois, 1743.

Pour tout malade inquiété,
A l'œil jaune, à l'air hypocondre,
Exilé par la Faculté
Pour ſe baigner et ſe morfondre,
Et ſe tuer pour la ſanté,
Que Voltaire eſt un grand remède ;
Que deux mots et ſon air malin
Savent diſſiper le chagrin,
Et que ſon pouvoir ne le cède
A Hippocrate ni Galien.

De là ſi vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établiſſement dont je me flatte que vous ſerez ſatisfait, et ſurtout d'être au-deſſus des tracaſſeries et des perſécutions des bigots. Vous avez ſouffert trop d'avanies en France pour y pouvoir reſter avec honneur ; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, et où des *Midas* occupent les premiers emplois.

Adieu, cher *Voltaire ;* mandez-moi, je vous prie, vos ſentimens, et ſoyez sûr des miens.

FÉDÉRIC.

1743. ## LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haie, le 28 juin.

Sous vos magnifiques lambris,
Très dorés autrefois, maintenant très-pourris,
Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître, je vous écris,
Navré d'une douleur profonde.
Je ſuis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les Arts ont fixé leur ſéjour,
Une cour où mon roi les ſuit et les appelle,
Et les protége tour à tour.
Envoyez-moi Pégaſe, et je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans leſquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour? Je les envoyai à *David Gérard*, et le deſſus était à M. *Frédérics-hof*. Or *David Gérard* n'eſt pas ſans doute aſſez imbécille pour ne pas ſentir que ce M. *Frédérics-hof* eſt le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la préſence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à la Haie, chez M. de *Podevilz*, les ordres de votre humanité, et le foreſpan de votre Majeſté. 1743.

Que je voye encore une fois le grand *Frédéric*, et que je ne voye point ce cuiſtre de *Boyer*, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins.

Pour vous, grand Roi, ſi votre diable
Vous promène au ſon du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au ſon de votre lyre aimable.

Je ſuis ici chez votre digne et aimable miniſtre, qui eſt inconſolable, et qui ne dort ni ne mange parce que les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, Sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province
Pour voir mon héros et mon prince?

1743. **LETTRE LXXV.**

DU ROI.

A Reinsberg, le 3 de juillet.

Je vous envoie le paſſe-port pour des chevaux avec bien de l'empreſſement. Ce ne ſeront pas des *Bucéphales* qui vous mèneront, ce ne ſeront pas des *Pégaſes* non plus, mais je les aimerai davantage, puiſqu'ils amèneront *Apollon* à Berlin.

Vous y ſerez reçu à bras ouverts, et je vous y ferai le meilleur établiſſement qu'il me ſera poſſible.

Je ſuis ſur mon départ pour Stétin, de là pour la Siléſie; mais je trouverai le moment de vous voir et de vous aſſurer à quel point je vous eſtime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVI. 1743.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haie, dans votre vaſte et ruiné palais, ce 13 juillet.

MON ROI,

Je n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre quarte; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe eſt l'humanité de mon héros, le ſecond eſt le mal phyſique, et celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez donc, mon adorable Monarque, que l'ame qui eſt ſi mal à ſon aiſe dans ce chétif corps ne ſe mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre Majeſté. Si elle eſt pour quelques ſemaines à Berlin, j'y vole; ſi elle court toujours, et ſi du fond de la Siléſie elle va à Aix-la-chapelle, j'irai l'y attendre dans un bain chaud, qui le ſera moins que votre imagination.

J'ai l'honneur de lui envoyer une doſe d'opium dans ſes courſes; c'eſt un paquet de phraſes académiques. Sa Majeſté y verra le diſcours de *Maupertuis*, accompagné de quelques remarques de madame *du Châtelet*. Plût

1743. à Dieu que les Français ne fiſſent pas d'autres fautes que celles que madame *du Châtelet* a crayonnées ! L'empereur aurait la Bohème, et du moins ſouperait à Munich, au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, Sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg, et malgré la faute faite à Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage ; les ſeuls mouſquetaires, au nombre de deux cents cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, et n'ont guère cédé qu'en mourant ; la grande quantité de notre nobleſſe tuée ou bleſſée eſt une preuve de valeur aſſez inconteſtable. Que ne ferait point cette nation ſi elle était commandée par un prince tel que vous !

Si elle a du courage, ſon miniſtère a de la fermeté ; et une nouvelle armée ſur la Meuſe donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne et l'Eſpagne à peu-près conclu ; c'eſt une nouvelle ſcène ſur le théâtre, et ce qui ſe paſſe en Suède peut encore changer la face du Nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
Mon héros triomphant tient la foudre et la lyre.
Ses yeux toujours perçans, ſes yeux toujours ouverts
Regardent les erreurs du chétif univers :

Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'Empire ; —— 1743.
Il voit les fiers Anglais, ces ſouverains des mers,
Faux déſintéreſſés qu'un faux eſpoir attire,
S'enivrant ſur le Mein de ſuccès fort légers,
Traîner ſous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers,
Ces Bataves peſans dont la moitié ſoupire ;
Il voit Broglio qui ſe retire,
Agiſſant, raiſonnant et parlant de travers ;
Il voit tout et n'en fait que rire,
Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du tranſport de la fièvre ; mais le plus grand de mes tranſports eſt le déſir de voir votre Majeſté. Où la verrai-je ? où ſerai-je heureux ? ſera-ce à Berlin, ſera-ce à Aix-la-chapelle ?

Je ſuis à vos pieds, Monarque charmant, homme unique, et j'attends vos ordres pour régler ma marche.

1743. ## LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

GRAND Roi, j'aime fort les héros
Lorſque leur eſprit s'abandonne
Aux doux paſſe-temps, aux bons mots;
Car alors ils ſont en repos,
Et ne font de tort à perſonne.
J'aime Céſar, ce bel eſprit,
Céſar dont la main fortunée,
A tous les lauriers deſtinée,
Agrandit Rome, et lui preſcrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime Céſar entre les bras
De la maîtreſſe qui lui cède;
Je ris et ne me fâche pas
De le voir, jeune et plein d'appas,
Deſſus et deſſous Nicomède.
Je l'admire plus que Caton,
Car il eſt tendre et magnanime,
Eloquent comme Cicéron,
Et tantôt gai, tantôt ſublime
Comme un roi dont je tais le nom.
Mais je perds un peu de l'eſtime

Quand il paſſe le Rubicon,
Et je pleure quand ce grand homme, 1743.
Bon poëte et bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour ſon malheur.

Vous êtes plus heureux, Sire, après votre priſe de la Siléſie, que votre devancier après Pharſale. Vous écrivez comme lui des commentaires ; vous aimez comme lui la ſociété ; vous en faites le charme ; vous m'envoyez des vers bien jolis et une préface digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir ; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repouſſe. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui pensât, qui écrivît et qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer et aller à ſes pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût et de raiſon doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand Roi, avec ma franchiſe impertinente, que je trouve que vous vous ſacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos Mémoires. Pardon, ou plutôt point de pardon ; vous laiſſez trop entrevoir que vous avez négligé l'eſprit de la morale pour l'eſprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher? N'aviez-vous

1743. pas des droits très-réels ſur la Siléſie, du moins ſur la plus grande partie ; et le déni de *juſtice* ne vous autoriſait-il pas aſſez ? Je n'en dirai pas davantage ; mais ſur tous les articles je trouve votre Majeſté trop bonne, et elle eſt bien juſtifiée de jour en jour. Votre Majeſté eſt avec moi une coquette bien ſéduiſante ; elle me donne aſſez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller paſſer quelques jours auprès de mon héros ? Il a ſerré tous ſes tonnerres, et il badine avec ſa lyre ; ici on ne badine point, et s'il tonne c'eſt ſur nous. Ce vilain *Mirepoix* eſt auſſi dur, auſſi fanatique, auſſi impérieux que le cardinal de *Fleuri* était doux, accommodant et poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme ! et que le précepteur de notre dauphin eſt loin du précepteur de notre roi ! Le choix que ſa Majeſté a fait de lui eſt le ſeul qui ait affligé notre nation ; tous nos autres miniſtres ſont aimés ; le roi l'eſt. Il s'applique, il travaille, il eſt juſte, et il aime de tout ſon cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que *Mirepoix* qui obſcurciſſe la ſérénité du ciel de Verſailles et de Paris ; il répand un nuage bien ſombre ſur les belles-lettres ; on eſt au déſeſpoir de voir *Boyer* à la place des *Fénélon* et des *Boſſuet :* il eſt né

perſécuteur. Je ne ſais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été auſſi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingts mille livres de rente; le premier appartement qu'il a eu à Paris eſt celui de la reine, et tout le monde s'attend à voir au premier jour ſa tête, que votre Majeſté appelle ſi bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome. 1743.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas lui qui a fait Marie Alacoque; mais, Sire, il n'eſt pas vrai non plus que j'aye écrit à l'auteur de Marie Alacoque la lettre qu'on s'eſt plu à faire courir ſous mon nom; je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me ſuis plaint à lui très-vivement et très-inutilement des calomnies de ſes délateurs et de ſes eſpions. Je ne fléchis point le genou devant *Baal*; et autant que je reſpecte mon roi, autant je mépriſe ceux qui, à l'ombre de ſon autorité, abuſent de leur place, et qui ne ſont grands que pour faire du mal.

Vous ſeul, Sire, me conſolez de tout ce que je vois, et quand je ſuis prêt à pleurer ſur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui eſt la gloire de ſon ſiècle; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque

1743. charmant, ce roi homme, ce *Chaulieu* couronné, ce *Tacite*, ce *Xénophon;* oui, je veux partir; madame *du Châtelet* ne pourra m'en empêcher; je quitterai *Minerve* pour *Apollon.* Vous êtes, Sire, ma plus grande paſſion, et il faut bien ſe contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond reſpect, &c.

LETTRE LXXVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'auguſte.

Je ne ſuis arrivé ici que depuis deux jours; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raiſon et le dieu des beaux vers
Préſident tous les deux à vos brillans concerts;
Vous déridant le front et voulant nous inſtruire,
Vos vers de Juvénal empruntent la ſatire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hyſſope au cédre il n'eſt rien d'épargné.
Malheur à Mirepoix ſi ſon panégyrique
Se prononce jamais en ſtyle académique!
Les Arts qu'il offenſa, pour venger leurs chagrins,
Renverſeront ſa tombe avec leurs propres mains;

Et la fade oraiſon que lui fera Neuville
Aura même en ſa bouche un air de vaudeville. 1743.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenſer, car avec quatre hémiſtiches vous les rendez ridicules *ad ſecula ſeculorum*.

Je ne vais point à Aix, comme je me l'étais propoſé. Vous ſavez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, et qu'en cette qualité mon eſtomac eſt obligé de prendre ſes combinaiſons des affaires européanes; ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me ſemble, mon cher *Voltaire*, que vous êtes un peu dans le goût de la girouette du Parnaſſe, et que vous ne vous êtes pas encore décidé ſur le parti que vous aviez à prendre. Je ne vous dirai rien là-deſſus; car je dois vous paraître ſuſpect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France eſt peint avec de très-belles couleurs; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de ſuite, et qui eſt battue par-tout où elle ſe préſente, n'eſt pas aſſurément une troupe de *Céſars* ni d'*Alexandres*.

Je ne ſuis point peint, je ne me fais point peindre, ainſi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale*.

FÉDÉRIC.

1743.

LETTRE LXXIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 d'auguſte.

Ce ſera donc à Berlin que j'aurai le plaiſir de voir l'*Apollon* français deſcendre de ſon Parnaſſe en ma faveur, et s'humaniſer un peu avec la canaille proſaïque ! Je vous prie, mon cher *Voltaire*, apportez avec vous bonne proviſion d'indulgence, et ſurtout qu'aucun grammairien ne meſure à la toiſe la longueur de nos phraſes, et ne nous puniſſe de la ſottiſe d'un ſoléciſme. Vous verrez une troupe de comédiens qui ſe forment, une académie naiſſante, mais ſurtout beaucoup de perſonnes qui vous aiment et qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne de Mirepoix*. Nous avons un cardinal et quelques évêques dont les uns font l'amour par devant et les autres par derrière, plus verſés dans la théologie d'*Epicure* que dans celle de S^t^ *Paul*, par conſéquent bonnes gens qui ne perſécutent perſonne, et qui ne diſpoſent préciſément que des charges de marguillier et des places de chantre, auxquelles vous n'aſpirez point.

Apportez au moins en venant
Cette vierge ſi découplée

Qui

Qui brillait plus dans la mêlée
Que tous vos héros d'à préſent, 1743.
Que ce Broglio toujours fuyant,
Réduiſant ſa troupe en fumée ;
Que Maillebois toujours errant,
Menant promener ſon armée ;
Que Ségur le capituleur,
Et les autres tranſis de peur.

Je vous montrerai de mes Mémoires ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils ſont vrais, et par conſéquent d'une nature à ne paraître qu'après le ſiècle.

Adieu, cher *Voltaire ;* à revoir.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de ſeptembre.

Vous me dites tant de bien de la France et de ſon roi, qu'il ſerait à ſouhaiter que tous les ſouverains euſſent de pareils ſujets, et toutes les républiques de ſemblables citoyens. C'eſt ce qui fait véritablement la force des Etats, lorſqu'un même zèle anime tous les

1743. membres, et que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à ſouhaiter que la France et la Suède euſſent eu des militaires qui penſaſſent comme vous; mais il eſt bien sûr, quoi que vous puiſſiez dire, que la faibleſſe des généraux et la timidité des conſeils ont preſque perdu de réputation ces deux nations dont le nom ſeul inſpirait, il n'y a pas un demi-ſiècle, la terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers ſes alliés? Quel exemple pour l'Europe que la paix ſecrète que fit le cardinal de *Fleuri* à l'inſçu de l'Eſpagne et du roi de Sardaigne! il abandonna le roi ſon beau-père, et acquit la Lorraine. Quel exemple inoui que la manière dont la France abandonne l'empereur, ſacrifie la Bavière, et réduit ce prince ſi reſpectable dans la dernière misère; je ne dis pas dans la misère d'un prince, mais dans la ſituation la plus affreuſe où puiſſe ſe trouver un particulier! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Ruſſie, lorſque nous étions le mieux liés! Quelles propoſitions n'a-t-on pas faites à Maïence pour ouvrir les routes à la paix, ou pour mieux dire afin d'allumer une nouvelle guerre! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorſqu'ils devraient montrer de la fermeté;

et, lors même qu'il en paraît quelque étincelle dans leurs diſcours, combien peu les opérations militaires y répondent-elles! 1743.

Cependant cette nation eſt la plus charmante de l'Europe, et ſi elle n'eſt pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne ſagement, et qui s'acquiert l'eſtime de l'Europe entière, peut lui rendre ſon ancienne ſplendeur que les *Broglio* et tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipſée.

C'eſt aſſurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite, que de rétablir ce que les autres ont gâté; et jamais ſouverain ne peut acquérir plus de gloire que lorſqu'il défend ſes peuples contre des ennemis furieux, et que, feſant changer la ſituation des affaires, il trouve le moyen de réduire ſes adverſaires à lui demander la paix humblement.

J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, et perſonne de tous les ſouverains de l'Europe ne ſera moins jaloux que moi de ſes ſuccès.

Mais je n'y penſe pas, de vous parler politique; c'eſt préciſément préſenter à ſa maîtreſſe une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poëſie, mais ne peut pas qui veut; et lorſque vous m'écrivez des vers et que j'y dois répondre, vous

1743. me revenez comme un échanſon qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en raſade à un fluet qui tout au plus peut ſupporter de l'eau.

Adieu, cher *Voltaire;* veuille le ciel vous préſerver des inſomnies, de la fièvre et des fâcheux!

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

C'EST vous qui ſavez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle;
C'eſt vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle:
C'eſt chez vous qu'il faut achever
Ma vieille hiſtoire univerſelle,
Dépuceler, enjoliver,
Dans vingt chants Jeanne la pucelle,
Et ſurtout à jamais braver
Des dévots l'infame ſéquelle.

Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchiſe ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous ſerais

moins agréable ſi je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre Majeſté, j'aurai l'ame plus à l'aiſe. 1743.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme *Deſtouches* et *Prior*, deux poëtes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, ſans que je m'en mêle; mais je vous conjure inſtamment de m'écrire un mot que je puiſſe montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potſdam, qu'il laiſſe l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Maïence des inſinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre Majeſté a ſu que le roi de France a donné des ſubſides à l'empereur; et vous ne doutez pas, je crois à préſent, que ce *Hatzel*, qui a négocié ou plutôt brouillé à Maïence, ne ſoit un téméraire qui ſerait puni, ſi vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content; et daignez, je vous en conjure, m'écrire ſeulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre choſe ſinon que vous êtes ſatisfait aujourd'hui des diſpoſitions de la France, que perſonne ne vous a jamais fait un portrait auſſi avantageux de ſon roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous

—— ai jamais trompé, et que vous êtes bien
1743. réſolu à vous lier avec un prince auſſi ſage et auſſi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'oſe dire qu'ils feront un très-bon effet ; car ſi on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous aſſurer qu'on vous a peint à lui ſous les couleurs les plus noires ; et aſſurément on n'a rendu juſtice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occaſion ſi naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques ſi chers et ſi eſtimables ; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi, et je pourrai obtenir la reſtitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté ; je viendrai ici dépenſer ce bien que je vous devrai.

Soyez très-perſuadé du bon effet qu'elle fera : je ne ſerai point ſuſpect, et ce ſera le ſecond de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je penſe de votre perſonne. Pour le premier de mes jours, ce ſera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, et commencer une nouvelle vie qui ne ſera que pour vous.

LETTRE LXXXII. 1743.

DU ROI.

Le 7 d'octobre.

LA France a paſſé juſqu'à préſent pour l'aſile des rois malheureux ; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher *Voltaire*, et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaiſir, et pour obliger un homme il faut entrer dans ſa façon de penſer.

Choiſiſſez appartement ou maiſon, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le ſuperflu de la vie; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'eſt à moi à pourvoir au reſte. Vous ſerez toujours libre et entièrement maître de votre ſort ; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être.

Vous aurez des paſſe-ports pour des chevaux, et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi, et je profiterai des momens qui me reſtent pour m'éclairer au feu de votre puiſſant génie. Je vous prie de croire que je ſerai toujours le même envers vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

1743.

LETTRE LXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haie, ce 28 octobre.

SIRE,

Vous voyagez toujours comme un aigle, et moi comme une tortue; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre Majeſté? J'arrive enfin en Hollande; la première choſe que j'y vois, c'eſt un papier anglais où votre Anti-Machiavel eſt cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage ſont aux princes les places fortifiées, et on fait voir quelle était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France.

Ainſi donc vous êtes cité
Par les auteurs, comme auteur grave;
Comme roi politique et brave,
Des rois vous êtes reſpecté;
Chacun vous craint, nul ne vous brave:
Le taciturne et froid Batave,
Amoureux de ſa liberté,
Le Ruſſe, né pour être eſclave,

Ménagent

Ménagent votre Majeſté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté 1743.
Sur le Danube et ſur la Save,
Et le double cou ſi vanté
De l'aigle jadis redouté
Eût été coupé comme rave;
Mais vous vous êtes arrêté:
Maintenant votre main ſe lave
Des malheurs du monde agité;
Pour comble de félicité,
Vous poſſédez dans votre cave
De ce tokai dont j'ai tâté:
Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je ſonge à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que Berlin eſt ma patrie.

Meſſieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,
Un pupître pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de ſeptembre,
Non cet ennemi du goſier,
Fabriqué de la main profane
De ce liégeois nommé Lognier;
Je l'ai ſurnommé *piſſat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix;
Je le redis, je le condamne

1743.

A n'être bu que par des rois.
J'aime mieux la ſimple nature
Du vin qu'on recueille à Bordeaux ;
Car je préfère la lecture
D'un écrivain ſage en propos
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lille, ce 16 novembre.

Est-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé, cette automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Ziſca fit de ſa perſonne?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire eſt bien peu de choſe,
Et, malgré ſon apothéoſe,
Par les vers il eſt dévoré.

Le ſeul Ziſca fut préſervé
Du deſtin de la tombe noire ;

Grâce à ſon tambour conſervé,
Sa peau dure autant que ſa gloire. 1743.

C'eſt un ſort aſſez ſingulier.
Ah! chétifs mortels que nous ſommes!
Pour ſauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon Roi, conſervez la vôtre;
Car le bon Dieu qui vous la fit
Ne ſaurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mît tant d'eſprit.

Il n'eſt pas infiniment reſpectueux de pouſſer un grand roi de queſtions; mais on en uſait ainſi avec *Salomon*, et il faut bien, Sire, que le *Salomon* du Nord s'accoutume à éclairer ſon monde.

Sa Majeſté me permettra donc que j'oſe lui demander encore ce que c'eſt qu'un arc trouvé à Glats? Votre Majeſté me dira peut-être qu'il faut m'adreſſer à *Jordan*; mais ce *Jordan*, Sire, eſt un pareſſeux, tout aimable qu'il eſt; et vous avez plutôt réglé quatre ou cinq provinces, et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille, qui eſt une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni

1743. l'opéra ni la copie de *Titus*. Votre Majeſté, et la reine mère, et madame la princeſſe *Ulrique* ne ſe remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cents mille hommes avec laquelle je devais enlever la princeſſe, mais en récompenſe le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cents vingt-cinq mille hommes, y compris les invalides : ce ſont trois cents mille chiens de chaſſe qu'on a peine à retenir ; ils jappent, ils crient, ils ſe débattent, et caſſent leurs leſſes pour courir ſus aux Anglais, et à leurs peſans ſerviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureuſement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus ſemblant de commander les armées, et l'empereur, appuyé de votre Majeſté et de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai oſé faire force queſtions à votre Majeſté, je lui ferai un petit conte, mais c'eſt en cas qu'elle ne le ſache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame *Adelaïde*, troiſième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans ſa poche, ſe releva pendant la nuit, s'habilla toute ſeule, et ſortit de ſa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui

tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et ſecourir l'empereur ; mais ſi elle apprend que votre Majeſté s'en mêle, elle dormira tranquillement déſormais. 1743.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre Majeſté, nos troupes ſont en marche pour aller prendre le vieux Briſach. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une ſingulière anecdote dans cette ville de Lille ; c'eſt que, tandis qu'elle fut aſſiégée par le duc de *Marlborough*, on y joua la comédie tous les jours, et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. Avouez, Sire, que voilà une nation née pour le plaiſir et pour la guerre.

Titus prie toujours votre Majeſté pour ce pauvre *Courtils* qui eſt à Spandau ſans nez.

Je ſuis pour jamais aux pieds de votre humanité, &c.

1743.

LETTRE LXXXV.

DU ROI.

A Berlin, le 4 décembre.

La peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor redoutable
Aux Bohêmes, ſes envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé ſon ame au diable,
Eſt ici pour les curieux.

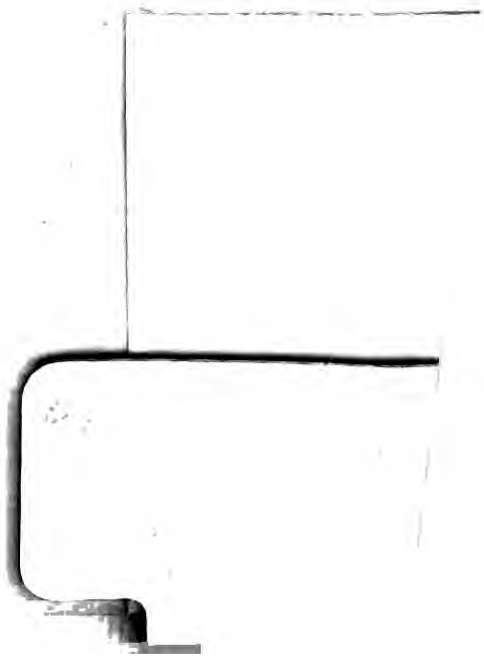
Quand un jour votre ame légère
Paſſera ſur l'eſquif fameux
Pour aller dans cet hémiſphère
Inventé par les ſonge-creux,
Les reſtes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marſyas.

Oui, la peau de *Ziſca*, ou pour mieux dire le tambour de *Ziſca*, eſt une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez arrivé en bonne ſanté à Lille; je craignais toujours les chutes de carroſſe.

Vous voilà plus enthouſiaſmé que jamais de quinze cents galeux de français qui ſe ſont placés ſur une île du Rhin, et d'où ils n'ont pas le cœur de ſortir. Il faut que vous ſoyez bien pauvres en grands événemens, puiſque vous faites tant de bruit pour ces vétilles : mais trève de politique. 1743.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous ſerez à la Haie, de fameux miniſtres lorſque *Carteret* y paſſera, et des héros lorſque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à ſon île.

Federicus Voltarium ſalutat.

Fin du Tome ſecond.